SCIENCES HUMAINES
N°356
MARS
2023

SCIENCES HUMAINES

Comprendre l'humain et la société

ENTRETIEN

ANTOINE LILTI

Les Lumières, droit d'inventaire

Du tempérament à l'affirmation de soi

COMMENT SE FORME LA PERSONNALITÉ ?

DOM/S : 7,5 € - BEL/LUX : 7 € - CH : 11 FS - CAN : 11,99 $CA - D : 8 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 7,5 € - MAR : 74 MAD - TOM : 990 XPF - TUN : 9,9 TND

L 18925 - 356 - F: 6,50 € - RD

WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

ENQUÊTE
La littérature à la conquête du réel

RÉFÉRENCE
Emmanuel Kant, les principes de la connaissance

ENJEU
Pour ou contre la croissance ?

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 5:16:17 PM

SCIENCES HUMAINES

BOUTIQUE EN LIGNE

Profitez de

50% de réduction

pour découvrir Sciences Humaines

100% DIGITAL

+ Accès illimité aux archives* en ligne

1 AN
11 Numéros
32 €

- **30 ans d'archives :** 30 000 articles de référence
- **Une ressource** documentaire rare en sciences humaines et sociales !

POUR PROFITEZ DE L'OFFRE **SCANNEZ LE QRCODE**

VOUS POUVEZ JOINDRE ÉGALEMENT LE SERVICE CLIENTS AU **03 86 72 17 39** CODE PROMO **E356**

*Valable pour un premier abonnement à Sciences Humaines (sauf institutions). Offre d'abonnement en tacite reconduction : après la première année, l'abonnement passera à 64€. Vous pouvez l'interrompre à la fin de la première année en écrivant à notre service Relations lecteurs : serviceclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 5:16:17 PM

RALLUMER LES LUMIÈRES ?

Sapere aude ! » (« *Aie le courage de te servir de ton propre entendement !* »). Le philosophe Emmanuel Kant a fait de cette injonction, empruntée à Horace, la devise des Lumières. Kant considérait la pensée non comme un simple exercice théorique, mais comme une pratique de liberté, un effort pour s'orienter dans un monde obscur : « *oser faire un pas sans la roulette d'enfant qui nous emprisonnait* » et s'essayer à marcher seul, fût-ce en tâtonnant. L'éducation, la presse et la constitution d'un espace public de qualité devaient permettre aux humains de s'extraire de leur état de minorité pour se hisser vers l'âge adulte.

Cet idéal continue d'animer nos sociétés, particulièrement en France où il a formé le socle de la pensée républicaine. Penser par soi-même, c'est encore la meilleure façon de ne pas se laisser coloniser par les opinions des autres. En ce sens, la raison est émancipatrice. Encore faut-il savoir en faire usage, ce qui n'est jamais acquis. C'est pourquoi la leçon de Kant vaut qu'on y revienne *(p. 49)*. Son analyse est paradoxale : l'autonomie ne se conquiert pas seul, mais au contact d'autrui : « *Quelles seraient l'ampleur et la justesse de notre pensée, si nous ne pensions pas en quelque sorte en communauté avec d'autres ?* ». On ne pense jamais qu'avec les autres et contre soi. Avec les autres, c'est-à-dire en affinant ses idées par l'apprentissage, la conversation, l'information, la lecture… Contre soi-même, c'est-à-dire en dépassant ses propres préjugés et en se confrontant à des pensées adverses, quitte à prendre le risque de revoir ses jugements.

© SAMUEL BERTHET

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**
DIRECTRICE
DE LA RÉDACTION

Dans l'entretien passionnant qu'il accorde ce mois-ci à *Sciences Humaines (p. 24)*, Antoine Lilti, historien du 18e siècle, revient sur ce legs. Contrairement à l'image souvent brandie dans nos manuels scolaires, les Lumières ne désignent pas un système cohérent de valeurs – la rationalité, l'universalisme, l'humanisme, la laïcité… – pour ou contre lesquelles se positionner, mais une trame de débats contradictoires et une réflexivité critique qui inaugurent la modernité. Elles sont travaillées par le doute et l'incertitude. Elles n'imposent pas de prêt-à-penser, mais formulent des questions : sur l'emprise des croyances, les relations entre les peuples, le statut de la providence, la place de l'homme au sein de la nature, la formation du jugement critique, la hiérarchie des régimes politiques, l'origine du bien et du mal, nos leviers de perfectibilité, etc. Ces questions fournissent le terreau des sciences humaines, qui gagnent toujours à s'y ressourcer. ●

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 5:16:17 PM

● ENQUÊTE

QUE PENSEZ-VOUS DE LA NOUVELLE FORMULE DE SCIENCES HUMAINES ?

Fin octobre, l'équipe de *Sciences Humaines* vous a sollicités pour recueillir votre avis sur la nouvelle formule, lancée en janvier 2022. L'enquête a été réalisée du 23 octobre au 1er novembre 2022. Vous êtes près d'un millier à avoir participé. Un grand merci à tous !

© PS/ADOBE

La note globale

7,8/10, c'est la note moyenne attribuée par vous, lecteurs, à la nouvelle formule de *Sciences Humaines*. Merci beaucoup pour cette évaluation positive !

Le contenu du magazine

© PS/ADOBE

Vous êtes une majorité à plébisciter le choix des sujets et le contenu des articles : 95 % d'entre vous les trouvent « intéressants », voire « très intéressants ». Et quand il vous arrive de manifester des réserves, c'est pour nous demander encore plus d'approfondissements !

La présentation graphique

© PS/ADOBE

Vous êtes nombreux également à exprimer votre engouement pour la nouvelle présentation graphique de *Sciences Humaines* : plus de 90 % des lecteurs la jugent claire et agréable.

Ce qui vous plaît le plus

Le dossier, les actualités de la recherche et les livres sont les trois rubriques que vous lisez en priorité. Les nouvelles chroniques (« Le jour où… », « Culture pop », « Le mot qui fâche » et « L'image du mois ») peinent encore à se faire connaître.

En 2022, vous avez particulièrement apprécié les deux dossiers de psychologie (« Qu'est-ce que l'intelligence ? » et « La science des émotions »), ainsi que le dossier, pluridisciplinaire, intitulé « Comment décidons-nous ? ». Les dossiers sur l'argent, le télétravail et « La France d'après » sont ceux qui vous ont le moins séduits.

© PS/ADOBE

Vos commentaires

Vous êtes nombreux à avoir déposé des commentaires à la fin de l'enquête, dont une majorité de messages de félicitations et d'encouragements, en voici quelques extraits :

« Continuez à nous donner la possibilité d'ouvrir notre conscience à la culture et à nous faire réfléchir sur l'humain, sa place et sa complexité. Merci à vous toutes et tous. »

« La formule me plaît beaucoup. »

« Continuez ! Belle diversité des thèmes abordés et auteurs de grande qualité. »

« Je suis étudiante en science politique et c'est un vrai plaisir de recevoir* Sciences Humaines *chaque mois, alors merci beaucoup ! »

Merci pour ces mots qui nous font chaud au cœur et nous poussent à travailler davantage encore pour que *Sciences Humaines* reste une revue de référence dans son domaine ! ● **MAUD NAVARRE** pour toute l'équipe de *Sciences Humaines*.

LIRE EN LIGNE*

- Les résultats complets de l'enquête **MAUD NAVARRE**

* À partir de la version digitale.

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 5:16:17 PM

RETROUVEZ SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
Toutes les semaines, vous pouvez lire gratuitement trois articles de fond provenant de nos archives. Ils sont disponibles sur notre page d'accueil et sur nos réseaux sociaux avec la mention « en accès libre ».

© ANAÏS ORDAS

29 DOSSIER
COMMENT SE FORME LA PERSONNALITÉ ?

ANAÏS ORDAS est une illustratrice parisienne à l'univers poétique et très coloré. Elle est passionnée par les grands peintres de l'époque classique, dont ses réalisations sont souvent inspirées.

© SSPL/GETTY

49 RÉFÉRENCE
EMMANUEL KANT
LES PRINCIPES DE LA CONNAISSANCE

© PATRICK IMBERT/COLLÈGE DE FRANCE

24 ENTRETIEN
ANTOINE LILTI
LES LUMIÈRES, DROIT D'INVENTAIRE

6 ACTUALITÉS

- **6 Enquête**
  La littérature à la conquête du réel
- **9 Portrait**
  Alessandro Pignocchi, l'homme qui se prenait pour une mésange
- **10 Image du mois**
  Le Groenland, un paradis vert
- **18 CULTURE POP**
  Le vampire, *patchwork* de nos peurs

19 ENJEU

- Pour ou contre la croissance ?

24 ENTRETIEN

- **Antoine Lilti**
  Les Lumières, droit d'inventaire

29 DOSSIER LA PERSONNALITÉ

- **30** La personnalité en quatre grandes questions
  MICHEL HANSENNE
- **36** Petite histoire des caractères
  ENTRETIEN AVEC FRÉDÉRIC SPINHIRNY
- **38** Les grandes théories de la personnalité
  ANNE-CLAIRE THÉRIZOLS
- **40** Quand la personnalité se trouble
  MARC OLANO
- **44** Être soi-même, c'est être plusieurs
  DAVID BERLINER
- **46** Savoir s'affirmer
  MAUD NAVARRE

49 RÉFÉRENCE

- **49** Emmanuel Kant
  Les principes de la connaissance

54 LE JOUR OÙ...

- s'inventa le « nouveau roman »

56 LE LIVRE DU MOIS

- Terres plates et lunes creuses

58 LIVRES

66 LE MOT QUI FÂCHE

- Intersectionnalité

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 5:16:17 PM

COMMENT ÉCRIRE LA SOCIÉTÉ ?

Pour comprendre des adhésions politiques, décrire la honte sociale ou explorer la mémoire de la guerre, de nombreux écrivains inventent aujourd'hui des écritures hybrides, mêlant introspection et ambition sociologique. ÈVE CHARRIN

© LEONARDO CENDAMO/GETTY

L'écrivaine prix Nobel **Annie Ernaux**.

Dans le 18e arrondissement parisien, la librairie indépendante *Les Oiseaux rares* met à l'honneur les livres d'Annie Ernaux, récemment lauréate du prix Nobel de littérature. Ici comme ailleurs dans l'Hexagone, *La Place*, *Passion simple*, *La Honte*, *L'Événement*, *Les Années*, et plus récemment *Le Jeune Homme* (respectivement 1983, 1992, 1997, 2000, 2008, 2022) voisinent sur la table des lettres françaises avec *Retour à Yvetot* (2013). Le jury de Stockholm a consacré une œuvre magistrale et, ce faisant, signalé un phénomène à l'œuvre au moins depuis le début de ce siècle, en France et ailleurs : l'essor en littérature de l'enquête, du récit réel ou encore de la *narrative non fiction* comme l'appellent les Anglo-Saxons, pionniers du genre. Nourris d'observations sociologiques, les livres d'A. Ernaux ne sont pas des romans, rappelle l'intéressée dans un entretien accordé à la revue en ligne *Le Grand Continent* ❶.

À la charnière des 20e et 21e siècles, l'écrivaine française opère une rencontre inédite entre littérature et sciences sociales. A. Ernaux, qui restitue dans des textes une « *honte sociale* » vécue et remémorée, se souvient de « *la rencontre nette et précise en 1972 avec les deux ouvrages de Pierre Bourdieu et de Jean-Claude Passeron,* Les Héritiers *et* La Reproduction *(1964 et 1970)* » ainsi que de *La Distinction* de Bourdieu, lu quelques mois après sa parution en 1980. Ce fut pour elle une « *révélation* ». Abonnée aux *Actes de la recherche en sciences sociales*, celle qu'on appellerait à tort « romancière » mentionne aussi parmi les livres qui l'ont inspirée ceux de l'intellectuel britannique Richard Hoggart, sociologue des cultures populaires ❷.

L'ESSOR DES RÉCITS HYBRIDES

Avec le temps, la voie étroite ouverte par A. Ernaux est devenue une route très fréquentée. Jamais en France la fiction, autrefois reine incontestée du champ littéraire, n'a occupé si peu d'espace sur les tables des bonnes librairies. Aux *Oiseaux rares* comme ailleurs, la rentrée littéraire de septembre dernier a été marquée par une abondance de livres hybrides, récits entre introspection et enquête ethnographique, entre invention littéraire et précision documentaire. Exemples ? Dans *Les Presque Sœurs* (Seuil), la romancière Cloé Korman se fait historienne : pour restituer l'itinéraire heurté de six fillettes juives sous l'Occupation, elle a mené des entretiens avec une survivante et fréquenté assidûment le Centre d'étude et de recherche sur les camps d'internement dans le Loiret (Cercil), à Orléans. Dans *Mon nom est sans mémoire* (Stock), la philosophe d'origine italienne Michela Marzano plonge dans les archives et dans sa propre mémoire familiale pour com-

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 5:16:17 PM

© STÉPHANE GRANGIER/CORBIS/GETTY

Le romancier **Emmanuel Carrère**.

© LOUIS MONNIER/GAMMA-RAPHO/GETTY

La romancière **Olivia Rosenthal**.

prendre l'adhésion au fascisme de son grand-père. Dans *Un singe à ma fenêtre* (Verticales), l'écrivaine et dramaturge Olivia Rosenthal mène à Kyoto une série d'entretiens sur la mémoire tronquée des attentats au gaz sarin perpétrés dans le métro tokyoïte en 1995. Au fil des pages, les interviewés se muent en personnages, – mais pas en personnages de roman. Symétriquement, c'est dans la prestigieuse collection littéraire « Fiction & Cie » des éditions du Seuil que l'historienne de la Shoah Annette Wieviorka publie *Tombeaux*, une « *autobiographie de* (s) *a famille* », portée selon la quatrième de couverture par « *la grâce d'une écriture sensible et précise* », « *à hauteur d'hommes et de femmes* », devenus là encore des « personnages » : « *L'historienne,* ajoute l'éditeur, *adopte un ton personnel, voire intime.* » On en passe, et non des moindres. Dans la foulée, les éditeurs créent leur collection *ad hoc*. En septembre dernier, au Seuil toujours, l'historien et écrivain Ivan Jablonka a lancé « Traverses » afin de publier, nous dit-il, des ouvrages « *au croisement entre littérature et sciences sociales* ».

De quoi ce phénomène est-il le signe ? En 1880, Zola parlait d'« *âge de l'enquête* (*dans Le Roman expérimental*) », indique Laurent Demanze, enseignant-chercheur en littérature contemporaine, dans un essai éclairant sur *Le Nouvel Âge de l'enquête* (Corti, 2020). Le romancier naturaliste décrivait « *un 19e siècle emporté par une fièvre d'investigation, entre essor du reportage, invention du roman policier, développement des sciences sociales et enquête naturaliste sur le terrain* », note L. Demanze. De fait, Balzac, Zola et les frères Goncourt fondent leurs fresques romanesques sur des enquêtes sociales. Si une telle ardeur investigatrice surgit en cette fin de 19e siècle, en pleine révolution industrielle, ce n'est pas par hasard : « *Démocratisation et urbanisation accentuent la nécessité d'une telle pratique* » car les « *mutations accélérées de la société et les revendications d'égalité ont redistribué les hiérarchies et les statuts, quitte à brouiller les outils de perception* ❸. » Face à un « *sentiment d'opacité sociale* », l'enquête sous toutes ses formes – policière, sociologique ou littéraire – apparaît comme un recours.

UNE RÉPONSE À L'OPACITÉ SOCIALE

Et aujourd'hui ? Pour notre spécialiste, c'est à une nouvelle forme d'opacité sociale que répond l'engouement

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 5:16:17 PM

actuel pour l'enquête littéraire. Un regain observable, selon lui, depuis le début du nouveau siècle. Depuis qu'en l'an 2000 ont été publiés à quelques mois d'écart *L'Événement*, texte auto-sociobiographique d'A. Ernaux sur l'avortement, et *L'Adversaire*, enquête du journaliste et romancier Emmanuel Carrère sur l'assassinat très réel par Jean-Claude Romand de sa femme et de ses enfants, les auteurs ont allègrement pratiqué le mélange des genres. En cause ? Le discrédit des grands médias, l'émergence des chaînes d'information en continu et des réseaux sociaux ont contribué à « *brouiller* » les repères, suggère L. Demanze, suscitant en retour, comme au 19e siècle, un puissant désir d'élucidation.

L'effondrement des grands récits du 20e siècle – catholicisme, communisme, puis néolibéralisme – expliquerait l'appétit pour de nouveaux récits capables de saisir le réel « *à hauteur d'homme* ». Devenue omniprésente dans le champ éditorial, l'expression est employée par l'historien Pierre Rosanvallon lorsqu'il lance, en 2014, la collection « Raconter la vie », au Seuil. Dans de petits livres à la subjectivité assumée, chercheurs, journalistes et écrivains racontent l'expérience quotidienne des « *invisibles* », esthéticiennes, chauffeurs livreurs, infirmières, jeunes des campagnes. À l'origine de cette initiative, un diagnostic : « *Le pays ne se sent pas écouté* », écrit P. Rosanvallon dans *Le Parlement des invisibles* (2014). À ce désarroi, impossible de répondre par l'évasion fictionnelle, pas davantage par le surplomb académique : il faut se mettre à l'écoute. Les textes portent l'empreinte de ce désir jusque dans leurs caractéristiques formelles. Les enquêtes littéraires contemporaines refusent ce qu'en narratologie on appelle la focalisation zéro : on n'y trouvera pas de narrateur omniscient

> « L'ENQUÊTE LITTÉRAIRE PORTE TOUJOURS SUR UNE DISPARITION VIOLENTE. »
>
> **IVAN JABLONKA**
> HISTORIEN ET ÉCRIVAIN

comme dans les romans du 19e siècle. La première personne du singulier, plus ou moins discrète, vient assurer l'ancrage au réel : c'est bien l'auteur narrateur qui partage ses recherches, ses motivations intimes, ses conditions de possibilités, son « *making of* ». En substance : « *Voici pourquoi ce sujet me touche ; voici comment je m'y suis pris(e) pour en savoir plus.* »

L'écrivaine et historienne de la littérature Marielle Macé évoque une « *subjectivation de la réflexion* » (*Le Temps de l'essai*, 2006). En somme, le récit peut se lire comme une courbe d'apprentissage, avec ses avancées, ses tâtonnements. Bien sûr, cette courbe d'apprentissage doit être déployée avec soin, comme un arc narratif. L'auteur, au moment d'écrire, en sait forcément plus que le lecteur qui découvre le sujet. N'empêche : le procédé crée entre auteur et lecteur une complicité, presque une gémellité. Car le lecteur, comme l'auteur, cherche à s'orienter. Ce pourquoi L. Demanze parle, au sujet de l'enquête littéraire, d'un genre « *démocratique* ».

« TÉMOIGNER D'UNE PERTE »

Autre élément de réponse : « *L'enquête littéraire porte toujours sur une disparition violente* », nous suggère I. Jablonka. Théoricien d'un « troisième continent » entre écriture romanesque et production universitaire, I. Jablonka a lui-même exploré ce nouveau territoire avec *L'Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus* ❹, sur ses aïeux polonais victimes de la Shoah, et *Laëtitia ou la fin des hommes* (2016), sur le meurtre d'une jeune femme. Parmi ses prédécesseurs, l'écrivain historien cite les écrivains de la Grande Guerre, les Barbusse, Genevoix, confrontés à la fin d'un monde, mais aussi les survivants de la Shoah, Primo Levi, Georges Perec : « *Tous ont voulu comprendre ce qui leur est arrivé, témoigner d'une perte, restituer des traces.* » À cette aune, on comprend l'écho que rencontre l'enquête littéraire dans un monde marqué par le dérèglement climatique, les pandémies et la disparition accélérée des espèces. On ne s'étonnera donc pas de trouver sur les étagères de notre petite librairie de quartier des enquêtes littéraires sur le vivant, inexistantes il y a dix ans. Dans une *Une pluie d'oiseaux* (2022), M. Macé, écrivaine et spécialiste de littérature, documente « *l'émerveillement, l'attrait, le désir* » que nous inspirent les créatures à plumes. Dans *Manières d'être vivant* (2020) ou *S'enforester* (avec la photographe Andrea Olga Mantovani, 2022), le philosophe Baptiste Morizot évoque de façon sensible des vies animales et végétales, comme les nôtres menacées et fragiles. Nos lectures reflètent l'époque : le spectacle des disparitions en cours ménage à l'enquête littéraire de belles perspectives éditoriales.

ÈVE CHARRIN

❶ Isabelle Charpentier, « "La littérature est une arme de combat" – Conversation avec Annie Ernaux », *Le Grand Continent*, https://legrandcontinent.eu/fr/, 6 octobre 2022.

❷ Ricaherd Hoggart, *La Culture du pauvre*, Minuit, 1970, et *33 Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, 1991, rééd., Seuil, coll. « Points », 2013.

❸ Laurent Demanze, *Un nouvel âge de l'enquête*, Corti, 2020.

❹ Ivan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine*, Seuil, 2014.

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 5:16:17 PM

©DR

BIOGRAPHIE
Chercheur en sciences cognitives et philosophie, Alessandro Pignocchi est aussi un auteur de BD écologistes. Il vient de publier, avec Philippe Descola, *Ethnographies des mondes à venir*, Seuil, 2022.

PORTRAIT

L'homme qui se prenait pour une mésange

Il se passionne pour les oiseaux, la cosmogonie des Jivaros et la peinture à l'aquarelle. Il a fini par inventer son métier : anthropologue-dessinateur.

Au vert dans les Corbières, Alessandro Pignocchi répond par téléphone aux questions de *Sciences Humaines*. Entretien ponctué par des tintements de clochettes, car l'auteur de BD « *transporte du foin pour les chèvres* », indique-t-il. À 43 ans, l'ancien chercheur en sciences cognitives cherche en ce moment l'inspiration chez des amis de l'association Paysans de nature. Son dernier livre, *Ethnographies des mondes à venir* (Seuil) est déjà un succès. Depuis leur parution en septembre 2022, ces dialogues avec l'anthropologue Philippe Descola se sont déjà vendus (à l'heure où nous écrivons) à 25 000 exemplaires. Depuis sa trilogie graphique *Petit traité d'écologie sauvage* (Steinkis, 2017, 2018 et 2020), puis *La Recomposition des mondes* (Seuil, 2019), A. Pignocchi a « *la chance de vivre de* (s)*es œuvres* ».

DISCIPLE DE PHILIPPE DESCOLA

Si ses albums font écho, c'est que l'auteur explore avec humour le rapport « *très singulier* » des Occidentaux à « *la nature* ». Ressource à exploiter ou paysage à contempler ? Il s'agit toujours, souligne le citadin, né « *par hasard* » à Athènes, grandi à Rome et à Paris, d'un « *objet perçu comme extérieur aux humains* ».

Pour pointer la particularité de la relation « *moderne* » aux vivants, le bédéiste manie deux armes. Un, l'anthropologie. Après une première année de biologie et une thèse à l'EHESS sur « Les intentions du dessinateur », A. Pignocchi découvre *Les Lances du crépuscule* de P. Descola (1993) sur les Jivaros d'Amazonie. Une révélation pour cet amoureux des oiseaux, accro depuis l'enfance à l'observation ornithologique : « *La "nature" n'existe pas* », résume-t-il ; les peuples animistes, eux, considèrent les plantes et les animaux comme des sujets sociaux. Bouleversé, A. Pignocchi laisse tomber la recherche et part rejoindre les Jivaros, plus précisément les Achuars. Il dort dans des huttes, apprend à pêcher, mais faute de parler la langue, ne trouve pas la cosmologie tant rêvée. Qu'à cela ne tienne, l'expérience lui inspire son premier roman graphique, *Anent* (Steinkis, 2016), sur « *les fantasmes de l'Occidental en quête d'altérité* ». La BD documentaire opère une « *mise à distance* », théorise-t-il, se prêtant à « *l'autodérision* ». Dans ses albums suivants, le disciple de P. Descola croque un anthropologue jivaro médusé par nos étranges pratiques (bars PMU, commerces, élevages industriels...). Efficace.

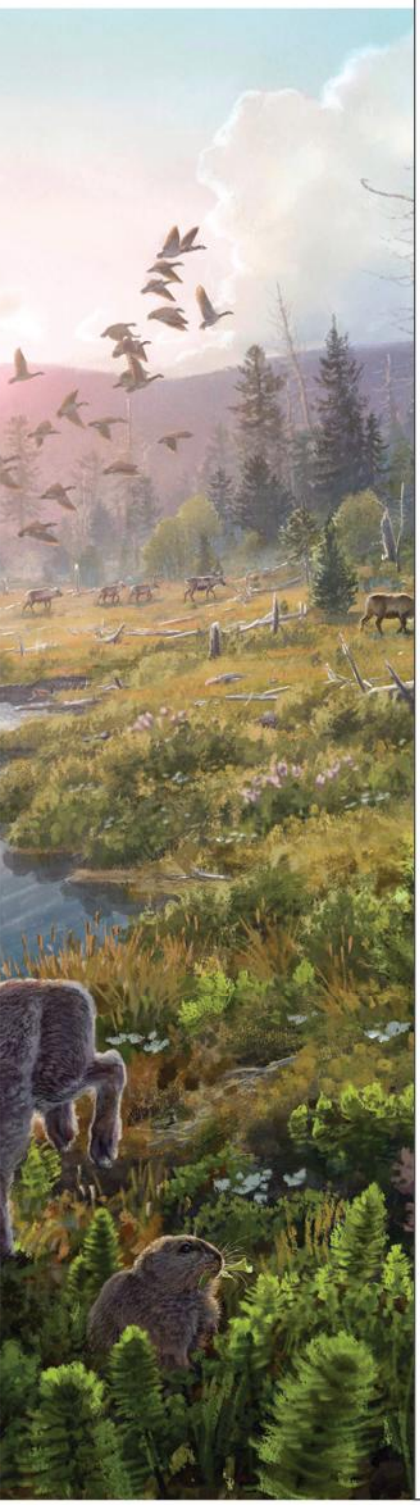
Le second atout, c'est le coup de pinceau, cultivé grâce à une mère dessinatrice sur textile. Avec une prédilection pour l'aquarelle, subtile et « *pratique* ». Pinceaux et godets accompagnent l'ethnographe improvisé chez les Jivaros comme dans sa ville d'adoption, Bois-le-Roi (Seine-et-Marne), ou encore, depuis 2018, à la zad de Notre-Dame-des-Landes. Là, dans le bocage nantais, notre baroudeur éprouve ce « *rapport de sujet à sujet entre humains et non-humains* » qu'il cherchait en Amazonie. Il assiste aux discussions sur les coupes à effectuer en forêt dans le respect du milieu de vie. Un choc : « *Les idées auxquelles je croyais abstraitement ont pris corps.* »

VOLATILES ANTICAPITALISTES

Depuis, le bédéiste peuple ses planches de mésanges anticapitalistes. La radicalité des propos prêtés aux volatiles contraste avec la délicatesse de l'aquarelle. Artiste, c'est sûr. Et avec ça, intellectuel ou militant ? Agacé, l'intéressé récuse le distinguo et revendique « *la subjectivité comme moyen de connaissance* » qu'on gagnerait, dit-il, à valoriser. « *Se mettre à la place des fleuves ou des mésanges* », c'est la seule façon, selon le quadra, d'éviter « *un rapport au monde destructeur* ». ● ÈVE CHARRIN

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 5:16:17 PM

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 5:16:17 PM



© BETH ZAIKEN/NATURE

IMAGE DU MOIS

Le Groenland, un paradis vert

Lièvres, rennes et mastodontes (parents de l'éléphant), peupliers, thuyas et bouleaux : il y a deux millions d'années, la partie nord du Groenland abritait un riche écosystème. C'est la découverte surprenante d'une étude parue dans la revue *Nature* à propos de cette île, qui malgré son nom de Groenland – « terre verte » – attribué par l'explorateur Erik le Rouge au 10e siècle pour y attirer des colons, se distingue par un climat glacé et aride, particulièrement dans ses zones les plus septentrionales.

La raison de cet écosystème foisonnant est qu'à la fin du Pliocène et au début du Pléistocène, l'île bénéficiait d'une température supérieure en moyenne d'une dizaine de degrés à la période actuelle. La rareté des fossiles dans cette zone géographique en a cependant longtemps rendu l'étude ardue, jusqu'à la réussite d'une nouvelle méthode prometteuse : l'étude de fragments d'ADN piégés dans les sédiments d'une baie groenlandaise, révélant la présence d'une riche flore, mais aussi d'un certain nombre d'animaux.

Si aucun mammifère carnivore n'a pu être retrouvé, des espèces marines ont été identifiées, dont des algues vertes ou des limules, des arthropodes marins ressemblant à des crabes, ce qui s'explique par des eaux sensiblement plus chaudes qu'aujourd'hui. Cette recherche ouvre de nouveaux horizons aux études ADN d'écosystèmes très anciens, repoussant une limite qui se trouvait avant à seulement un million d'années. Un autre aspect surprenant de cette découverte est que l'écosystème décrit mêle aussi bien des espèces végétales de zones boréales qu'arctiques. Un mélange inédit sans autre analogue actuel, et qui démontre notre difficulté à prédire l'adaptabilité des espèces à des variations climatiques.

● **OLIVIER BORIES**

Passionnée depuis sa jeunesse par les animaux, qu'ils soient à plumes, fourrure ou écailles, **Beth Zaiken** est une artiste spécialisée dans la représentation de créatures et de paysages préhistoriques, et travaille auprès de musées, zoos et centres culturels. Elle écrit aussi des articles scientifiques, comme avec cette représentation illustrant les riches faune et flore préhistoriques du Groenland.

● **O.B.**

À VOIR/À LIRE

• « Le Groenland, il y a deux millions d'années », Beth Zaiken.

« The lost world », *Nature*, Volume 612 Issue 7939, 8 December 2022.

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 6:05:24 PM

GÉNÉTIQUE

Les sosies ont-ils des gènes en commun ?

Comment se fait-il que deux personnes sans aucun lien de parenté puissent se ressembler au point de s'y méprendre ? C'est la question posée par le généticien Manel Esteller et ses collègues. Ils se sont tournés vers le photographe canadien François Brunelle, lui-même clone de Mr Bean, qui reconstitue des paires de sosies partout dans le monde depuis plus de vingt ans. 32 duos ont accepté de participer à l'étude et de fournir des échantillons ADN aux chercheurs pour mesurer leur proximité génétique. Leurs photos ont aussi été passées au crible des logiciels de reconnaissance faciale. Résultats : les 16 duos jugés les plus ressemblants s'avèrent aussi être ceux avec le plus de gènes en commun. La génétique façonne la forme du nez, des lèvres, la structure osseuse du visage et la texture de la peau, observent les chercheurs. Et finalement, l'environnement et le mode de vie semblent jouer un rôle moindre qu'attendu : les micro-organismes des participants (microbiome) et les variations génétiques de leurs cellules en fonction de l'environnement (épigénome) ne présentent pas de similitudes particulières chez les sosies, pas même chez les plus ressemblants.

Plus surprenant encore : les chercheurs ont constaté que les 16 duos les plus similaires partageaient même des habitudes de vie, comme le fait de fumer ou non, ainsi que des niveaux d'étude équivalents. Pour les généticiens, c'est un indice que la génétique influence nos comportements. ● **ADÈLE CAILLETEAU**

À LIRE

• Manel Esteller *et al.*, « Look-alike humans identified by facial recognition algorithms show genetic similarities », *Cell Reports*, vol. XL, n° 8, août 2022.

© EZUMEIMAGES/ADOBE

© FOTOMASTER/ADOBE

ÉTHOLOGIE

Les dauphins aussi ont Alzheimer

En observant le cerveau de 22 dauphins échoués sur des rivages, des chercheurs ont mis en évidence que trois d'entre eux, appartenant à trois espèces différentes, souffraient de lésions cérébrales propres à la maladie d'Alzheimer. Les chercheurs n'ont pas pu mettre en évidence les effets cliniques subis par les mammifères marins, faute d'avoir étudié des individus vivants. Néanmoins, ce résultat les pousse à formuler l'hypothèse qu'un individu malade puisse pousser tout un groupe de dauphins à venir s'échouer sur les plages. Chez l'homme, les signes cliniques d'Alzheimer incluent la perte d'orientation ainsi qu'une confusion de temps et d'espace. Peut-être détient-on l'une des clés de compréhension de certains échouages massifs de mammifères marins.

● **CHLOÉ REBILLARD**

SOURCE

• Marissa Vacher *et al.*, « Alzheimer's disease-like neuropathology in three species of oceanic dolphin », *European Journal of Neuroscience*, 13 décembre 2022.

PSYCHOLOGIE

Dans le métro bondé, le temps s'allonge

Des chercheurs, à l'aide de la réalité virtuelle, ont étudié le rapport entre la densité de monde dans une rame de métro et la perception du temps écoulé. Même dans ce métro virtuel (qui permet de créer des paramètres fixes), un court trajet d'une à deux minutes nous semble plus long lorsque la rame est bondée, car ce trajet est perçu comme moins agréable. La pandémie de covid-19 pourrait avoir aggravé la sensation de déplaisir face à un espace public bondé et les risques sanitaires qu'il entraîne. Même si dans un vrai métro, il vous reste la possibilité de vous plonger dans votre magazine préféré pour avoir l'impression de raccourcir votre trajet. ● **OLIVIER BORIES**

À LIRE

• Saeedeh Sadeghi *et al.*, « Affective experience in a virtual crowd regulates perceived travel time », *Virtual Reality*, 3 novembre 2022.

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 6:05:24 PM

© CARBALLO/ADOBE

Le mot du mois

FOMO

Apparu à l'aube du 21e siècle, cet acronyme décrit un mal bien contemporain : « *the fear of missing out* » ; en français, la peur de manquer quelque chose, qu'il s'agisse d'une soirée, d'une opportunité de travail ou d'une information… Ancienne, elle s'est amplifiée avec le numérique et son continent infini de possibles, poussant les internautes à accroître leur présence sur la Toile. Utilisateurs intensifs de réseaux sociaux, les jeunes adultes sont particulièrement concernés par le FOMO, qui les pousse sans cesse à se comparer aux autres avec un impact négatif en termes d'estime de soi, d'anxiété et de stress.

Une étude israélienne, menée auprès de 571 adultes dans les 48 heures qui ont suivi la panne de Méta (ex-Facebook) du 4 octobre 2021, établit un lien clair entre le niveau de FOMO et le degré de stress ressenti par les internautes brutalement privés de leurs réseaux favoris. Quel n'a pas été leur soulagement de découvrir que la panne était mondiale : au moins, ils ne seraient pas les seuls à louper quelque chose ! Beaucoup parmi eux ont finalement éprouvé une forme de « JOMO » (« *joy of missing out* ») à se savoir globalement déconnectés. L'occasion de dormir, d'écrire, de cuisiner et de repenser leur utilisation des réseaux sociaux !

● **CÉCILE PELTIER**

À LIRE

- Tal Eitan et Tali Gazit, « No social media for six hours? The emotional experience of Meta-s global outage according to FOMO, JoMO and internet intensity », *Computers in Human Behavior*, 138 (2023).

JAZZ

Les secrets de l'improvisation

Les musiciens de jazz renommés sont souvent loués pour leur ingéniosité créative. Mais comment parviennent-ils à être meilleurs que les autres ? Deux théories prévalaient jusqu'à présent : soit les musiciens apprennent au fil du temps à maîtriser des règles d'harmonie, de rythme ainsi que des conventions musicales afin de prévoir ce qu'ils peuvent et ne peuvent pas jouer, soit ils se construisent une bibliothèque personnelle de motifs mélodiques dans laquelle ils peuvent puiser au moment de leur improvisation.

Après avoir étudié des centaines de milliers de notes musicales, des chercheurs en musicologie ont fourni une preuve solide de la seconde théorie : plutôt que de s'appuyer sur des règles musicales, les artistes se confectionnent leur propre vocabulaire, au sein duquel ils piochent au moment de leur improvisation. Chaque musicien posséderait ainsi sa propre collection de mélodies, qu'il a, au fil des répétitions, ancrées dans son propre cerveau, mais aussi dans son corps, à travers sa mémoire kinésique. Si certains artistes se démarquent du lot, c'est grâce à un usage savamment orchestré de ce vocabulaire : à l'aide de modèles informatiques, les chercheurs sont en effet parvenus à montrer que leurs mélodies respectaient à la fois les critères de style propres à un répertoire musical, tout en parvenant à y ajouter simultanément une touche de nouveauté. C'est, somme toute, ce que parviennent à faire les meilleurs artistes : satisfaire leur public tout en les surprenant en même temps, ce qui permet de rendre le spectacle inoubliable.

● **EMMANUELLE PICAUD**

SOURCE

- Martin Noorgard *et al.*, « Linked auditory and motor patterns in the improvisation vocabulary of an artist-level jazz pianist », *Cognition*, janvier 2023.

© HILL STREET STUDIO/GETTY

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 6:05:24 PM

SOCIOLOGIE
Qui sont les jihadistes français ?

Le profil des jihadistes agissant en France alimente d'âpres débats, que résume par exemple l'opposition entre la thèse d'une « islamisation de la radicalité » (Olivier Roy) et celle d'une « radicalisation de l'islam » (Gilles Kepel). Selon les chercheurs Xavier Crettiez et Romain Sèze, ces débats illustrent, pour partie, la difficulté posée par un « *accès restreint aux sources* ». Pour étudier les jihadistes français, ils ont pu accéder à plus de 350 évaluations de détenus soupçonnés de radicalisation ainsi qu'à près de 140 rapports rédigés par des médiateurs du fait religieux en prison. Leur travail confirme l'idée d'un jihadisme ancré dans une population jeune, économiquement très précaire et démunie sur le plan éducatif et culturel.

En revanche, il n'est pas spécialement le fait d'individus esseulés ou nés dans des familles « décomposées » : la proportion de divorces et de familles monoparentales chez les détenus concernés est proche de la moyenne française, et la moitié d'entre eux vivaient en couple, ce qu'illustrent les nombreux départs de familles pour la Syrie. Une petite majorité n'affiche pas de « profil délinquant » préalable aux faits et une forte majorité ne s'est pas vu diagnostiquer de fragilités ou troubles psychologiques. Leur connaissance et leur pratique de la religion sont très inégales et « seulement » 41 % font part du ressenti d'une discrimination.

À partir de ces données, X. Crettiez et R. Sèze distinguent sept familles de jihadistes, dont les pratiques religieuses ou l'intégration sociale diffèrent : le « prosélyte », par exemple, dispose d'une forte culture religieuse et d'une stabilité familiale et professionnelle quand le « désaffilié » connaît une grande précarité avant son passage à l'acte… Un étiquetage « *qui n'a pas vocation à trancher le vrai du faux* » entre les différentes explications, mais à contourner la tentation d'une seule clef d'analyse.

● **JEAN-MARIE POTTIER**

À LIRE

- Xavier Crettiez et Romain Sèze, « Sociologie du jihadisme français. Analyse prosopographique des terroristes incarcérés », *Revue française de science politique*, vol. LXXII, n° 3, mai-juin 2022.

© ZABELIN/GETTY

© LITTLEWOLF1989/ADOBE

GENRE
L'égalité ne fait pas le bonheur des filles

Plus une société s'avère en pointe sur l'égalité femme-homme, plus le bien-être global des ados y est élevé. Mais une étude révèle que cette hausse ne concerne qu'un seul genre : les garçons. Une équipe de chercheurs s'est intéressée aux mesures du bien-être et des émotions positives et négatives de plus de 940 000 adolescents et adolescentes de 78 pays, effectuées dans le cadre du programme éducatif Pisa. Des pays comme l'Islande, la Suède ou la Slovénie, à la pointe sur l'égalité de genre, font aussi partie de ceux où le bien-être des garçons distance le plus nettement celui des filles. À l'inverse, le bien-être des adolescentes se retrouve plus élevé que celui des adolescents dans des pays à la traîne sur l'égalité de genre comme le Liban, la Turquie ou le Japon. Pour les auteurs, le bien-être n'est pas que fonction des conditions de vie « objectives » mais de comparaison : les adolescents et adolescentes des pays les plus égalitaires, un peu moins exposé(e)s à des normes et rôles de genre rigides, se compareraient davantage à l'ensemble de leur classe d'âge, garçons comme filles… et seraient donc plus conscient(e)s des inégalités et discriminations qui profitent encore aux garçons. ● **J.-M.P.**

À LIRE

- Jiesi Guo *et al.*, « The equality paradox : Gender equality intensifies male advantages in adolescent subjective well-being », *Personality and Social Psychology Bulletin*, octobre 2022.

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 6:05:24 PM

PRÉHISTOIRE
La crotte a parlé

L'archéologue, comme tout bon détective, ne néglige aucune piste. À côté des fossiles et des empreintes de pas, il y a les coprolithes : des déjections fossiles, remplies d'informations. La preuve avec celles d'une louve, qui s'est soulagée voici 35 000 ans dans la grotte Chauvet (Ardèche). Cette louve s'était aventurée jusque dans la salle Hillaire et la salle du Crâne, à plus d'une centaine de mètres de l'entrée. C'est là, dans le noir absolu, qu'elle nous a laissé de petits cadeaux. Une bénédiction pour les préhistoriens, qui ont traqué pollens, protéines et autres traces d'ADN. Parmi ces traces, vingt-huit taxons de végétaux, dont du pin, du genévrier, de l'armoise, témoignent à cette époque d'un paysage très ouvert de forêts traversées par de grands espaces herbeux. Plus étonnant, la louve avait consommé de la chair ursine. C'est peut-être ce qui l'avait attirée là : l'odeur des cadavres d'ours en putréfaction, dont elle s'est régalée. Un crâne de louve est identifié dans la salle Brunel, plus proche de la sortie. Est-ce celui de notre amie, morte durant son exploration ? Espérons que ce n'est pas le cas et qu'elle a pu repartir aussi librement qu'elle est venue, sans croiser la route des hommes et finir en manteau. ● **ROMAIN PIGEAUD**

À LIRE

- Jean-Marc Elalouf *et al.*, 2022, « The genome and diet of a 35 000-year-old Canis lupus specimen from the Paleolithic painted cave, Chauvet-Pont-d'Arc, France », *Ecology and Evolution*, vol. XII, n° 8, août 2022.
- Philippe Fosse *et al.*, 2020, « Les Canidés (Canis, Cuon) de la grotte Chauvet-Pont-d'Arc : réflexions sur les données paléontologiques et ichnologiques », in Myriam Boudadi-Maligne et Jean-Baptiste Mallye (coord.), *Relations hommes-canidés de la préhistoire aux périodes modernes*, Ausonius éditions, 2020.

© XAVIER DESMIER/GETTY

HISTOIRE
Les polys des amphis, tout un business !

Simone Veil, Gisèle Halimi, Jacques Chaban-Delmas : dans leurs mémoires, tous les trois parlent des « polys », grâce auxquels ils ont passé leurs examens universitaires sans avoir à mettre les pieds dans des amphithéâtres. Pour les étudiants en droit ou science politique de cette époque à Paris, les cours polycopiés suffisaient. L'historienne Françoise Waquet est la première à se pencher de près sur cet objet universitaire modeste mais omniprésent jusque dans les années 1970. Son point de départ : quand les cours polycopiés ont été jugés illicites en 1904, car contrevenant au droit d'auteur des enseignants. *Cours de droit*, principal fabricant de polys, s'en est accommodé et a commencé à travailler avec les professeurs dans les années 1920 : ils relisent alors les cours – ce qui améliore leur qualité – et sont généreusement rétribués (jusqu'à 20 % du prix de vente !).

« *C'était un outil pédagogique massif et nécessaire en raison même des circonstances de l'enseignement* », explique F. Waquet. Dans les années 1950, seul un tiers des étudiants se rendait à tous les cours. Et de toute façon, même les plus grands amphis ne disposaient pas d'assez de places pour tous les asseoir. Mais bien qu'indispensables, les polys étaient de plus en plus chers : en 1954, l'abonnement au *Cours de droit* était à 1 800 francs par matière, contre 3 000 francs deux ans plus tard. Il y avait bien sûr un marché d'occasion et même des organisations étudiantes qui ont tenté d'éditer elles-mêmes des cours à moindre coût. Mais aucune n'est parvenue à casser le quasi-monopole des *Cours de droit*, parce que fabriquer des polys demandait toute une organisation : il fallait les distribuer avant, et non après les examens. ● **A.C.**

À LIRE

- Françoise Waquet, « Les cours polycopiés : identité d'un objet pédagogique (Paris, faculté de droit, Sciences Po, 1900-1970) », *Histoire de l'éducation*, n° 158, 2022/2.

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 6:05:24 PM

PÉDAGOGIE

Apprendre les maths en codant, une fausse bonne idée ?

Introduite depuis 2016 dans les textes officiels de l'Éducation nationale, l'initiation à la programmation informatique concerne tous les élèves dès le CM1. Malgré son caractère transdisciplinaire, cette activité se trouve souvent intégrée aux séances de mathématiques. Mais cette association est-elle toujours bénéfique à la construction des savoirs dans cette discipline ? Non, alerte une équipe de chercheurs grenoblois en sciences de l'éducation, qui a mené une étude sur 2 472 élèves de CM1 et CM2. Pour parvenir à cette conclusion, les scientifiques ont d'abord réparti aléatoirement les élèves en deux groupes : au premier, il a été proposé un enseignement de trois concepts mathématiques – division euclidienne, fractions, décomposition additive – basé sur le logiciel Scratch, un langage de programmation visuel très utilisé dans la communauté éducative, tandis que les élèves du second groupe ont étudié durant un temps égal les mêmes concepts en séance de mathématiques conventionnelles. En comparant en amont et en aval les performances des élèves des deux groupes, les chercheurs ont constaté, toutes choses égales par ailleurs, une progression significativement moindre des élèves du premier groupe dans la maîtrise des trois concepts mathématiques visés, par rapport à ceux du groupe témoin. Si les hypothèses explicatives ne suffisent pas à disqualifier l'intérêt pédagogique des logiciels de programmation, ces résultats invitent néanmoins à reconsidérer avec davantage de prudence les possibilités de transfert des apprentissages entre algorithmique et mathématiques. ● **B.K.**

À LIRE

- Manon Laurent *et al.*, « Impact of programming on primary mathematics learning », *Learning and Instruction*, n° 82, décembre 2022.

© JASMIN MERDAN/GETTY

ÉCOLOGIE

Éduquer à la nature, oui mais…

Depuis quelques années, l'éducation à et par la nature a le vent en poupe. Végétalisation des cours de récréation, écoles en forêt, crèches en plein air : les expérimentations fleurissent avec la promesse d'endiguer les maux des modes de vie contemporains. Pour saisir le sens de cet engouement, la chercheuse en sciences sociales Gillian Cante s'est penchée sur la place de la nature dans la pensée éducative.

Son analyse met d'abord en lumière les origines anciennes de cette ambition, qui remonte au philosophe Jean-Jacques Rousseau et se retrouve dans la plupart des pédagogies dites « actives ». Il faut dire que durant des siècles, jouer dehors faisait partie des expériences banales de l'enfance. Ce n'est qu'avec l'industrialisation et la généralisation d'un urbanisme pensé pour la circulation automobile que les terrains vagues ont progressivement cédé place à des espaces de jeux normés, souvent dépourvus d'éléments naturels. Sur le plan scientifique pourtant, l'impact positif du contact avec la nature semble largement faire consensus, rappelle la chercheuse, qui cite un grand nombre de travaux rapportant des améliorations de l'estime de soi, un développement de la créativité et de la coopération ou encore un soutien à l'éveil moteur.

Également présent dans les récents rapports ministériels français sur la petite enfance, ce plébiscite peine toutefois à se traduire en pratique : souvent considérée comme secondaire face aux enjeux d'accès aux modes de garde, la promotion du contact avec la nature se heurte également aux impératifs hygiénistes pour qui les environnements naturels restent perçus comme dangereux. Autant d'obstacles qui, à l'heure où la crise climatique apparaît comme le prochain grand défi de l'humanité, mériteraient d'être dépassés pour faire émerger une nouvelle génération plus sensible à la nature et plus consciente de son interdépendance avec elle.

● **BÉATRICE KAMMERER**

À LIRE

- Gillian Cante, « La petite enfance au prisme de la nature : un état de l'art de la littérature et des propositions pour les politiques publiques de la petite enfance », *Spirale*, n° 102, 2022/2.

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 6:05:24 PM

© KLAUS VEDFELT/GETTY

LOISIRS

Que font les collégiens de leur temps libre ?

Selon une enquête menée en 2019 auprès des 13-14 ans, faire du sport et écouter de la musique sont les deux loisirs préférés des collégiens. Ils sont plébiscités par 83 % des jeunes ; un engouement supérieur à celui manifesté pour les jeux vidéo ou l'usage récréatif d'Internet qui rassemblent respectivement 78 % et 70 % d'entre eux. Outre ces tendances générales, l'analyse révèle également six profils majoritaires d'adolescents dans l'occupation de leur temps libre. Le premier est celui des « générationnels » (31 %), adeptes des activités les plus en phase avec leur temps, telles que le sport, Internet ou l'écoute de musique à la mode. Viennent ensuite les « héritiers » (20 %), attachés aux loisirs les plus socialement valorisés, comme la pratique musicale ou la lecture. La catégorie des « rétifs au sport » (15 %) regroupe quant à elle une majorité de filles ayant un rapport particulièrement distant à l'activité physique. Au contraire, celle des « sportifs non scolaires » (15 %) s'illustre par une pratique sportive et une sociabilité intense, associée à un faible intérêt pour l'école. Restent enfin, les « équilibrés » (12 %), qui n'affichent aucune préférence pour un loisir plutôt qu'un autre mais accordent un temps élevé au travail scolaire et les « isolés » (8 %), qui cumulent faible sociabilité et pratiques culturelles très peu développées. ● **B.K.**

À LIRE

- Meriam Barhoumi et Jean-Pauk Caille, « Les six manières dont les collégiens occupent leur temps libre », Depp/Injep, *Note d'information*, n° 22.35, novembre 2022.

EN CHIFFRES

11 % des étudiants en France viennent de l'étranger

En 2021-2022, l'enseignement supérieur a recensé 302 900 étudiants venus poursuivre leurs études en France après avoir obtenu un diplôme du secondaire à l'étranger. Un effectif record, qui fait oublier le fort recul constaté en 2020 en raison de la pandémie.

Près de la moitié est originaire du continent africain, 22 % viennent d'Asie, tandis que les ressortissants de l'UE ne représentent que 15 % de l'ensemble des effectifs, et les Américains 9 %. Si les deux tiers de ces jeunes rejoignent les bancs de l'université, ils sont aussi 15 % à se tourner vers les écoles de commerce et 8 % vers les écoles d'ingénieurs, soit des proportions plus élevées que les étudiants français. Leur répartition géographique apparaît également hétérogène, la majorité étant accueillie dans les établissements d'Île-de-France ainsi que dans ceux des académies frontalières de Nice et de Strasbourg. ● **B.K.**

À LIRE

- Louis Bodelin, Louise Vinet et Guirane Ndao, « Les effectifs d'étudiants étrangers en mobilité internationale pendant la pandémie et un an après », SIES, *Note d'information*, n° 22-11, décembre 2022.

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 6:05:24 PM

© SAMUËL BERTHET

● **FABIEN TRÉCOURT**
JOURNALISTE,
IDÉES, CULTURE, SOCIÉTÉ

© AFRICA STUDIO/ADOBE

CULTURE POP

Le vampire, *patchwork* de nos peurs

Les vampires sont les créatures les plus intéressantes du genre « horreur/fantastique ». Ils sont plus intelligents que les zombies, ont une vie émotionnelle plus riche que les loups-garous, et paraissent plus dangereux que les fantômes. Pour cause, ils sont un mélange de tous les monstres qui hantent l'Europe depuis le 18e siècle, leur empruntant à chaque fois les caractéristiques les plus effrayantes et fascinantes. Dans son enquête sur le sens du mot « vampire » à travers l'histoire, le sociologue Arnaud Esquerre montre que ce nom à l'étymologie mystérieuse désigne d'abord des morts qui s'en prennent aux vivants. Le terme apparaît notamment en 1746, dans un traité du moine lorrain Augustin Calmet, mais aussi dans des articles philosophiques ou médicaux. En plein siècle des Lumières, les intellectuels recherchent une définition scientifique de la mort et s'interrogent sur le traitement à réserver aux cadavres. Il n'est pas étonnant que le mythe du mort-vivant émerge au même moment… Parallèlement, des naturalistes reviennent d'Amérique où ils ont découvert des chauves-souris suceuses de sang – particulièrement effrayantes pour des Européens habitués aux petites roussettes ! Dans sa classification des espèces, le comte de Buffon les trouve monstrueuses et décide de les nommer « vampires ». Les amateurs de légendes emprunteront ensuite au loup-garou sa capacité de métamorphose, pour expliquer que ces créatures aient tantôt l'air d'humains et tantôt de chauves-souris.

Au 19e siècle néanmoins, la littérature et le théâtre ne reprennent pas encore ces dimensions les plus fantastiques, insistant davantage sur le versant prédateur vicieux et amateur de proies impuissantes – notamment dans la nouvelle *Le Vampire* (1819), de John William Polidori. Dans des chroniques judiciaires, ils sont également associés à des cas de nécrophilie, des viols de cadavres s'accompagnant parfois de la profanation de leur sépulture. Toutes ces caractéristiques – mort-vivant, suceur de sang, sexuellement déviant… – sont finalement rassemblées dans deux romans fondateurs : *Carmilla* (1872) de Joseph Sheridan Le Fanu, et *Dracula* (1897) de Bram Stoker. Du cinéma aux bandes dessinées, de la littérature aux jeux vidéo, le mythe sera régulièrement altéré ou enrichi. Mais il demeurera cette synthèse exceptionnelle de sexe et de mort, d'animalité et de sophistication. ●

À LIRE

- ***Ainsi se meuvent les vampires. Essai sur la variation du sens,*** Arnaud Esquerre, Fayard, 2022.

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 6:05:24 PM

ENJEU
POUR OU CONTRE LA CROISSANCE ?

© JAVIER GHERSI/GETTY

Le débat qui fait rage depuis un demi-siècle entre partisans de la croissance et de la décroissance a tourné à l'impasse. Quels sont les arguments et les imaginaires des uns et des autres ?

THOMAS LEPELTIER

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 6:05:24 PM

La notion de décroissance revient régulièrement dans le débat public, depuis la parution du rapport Meadows, « Les limites à la croissance » (1972), véritable initiateur du mouvement. Le mot lui-même apparaît pour la première fois dans un article du *Nouvel Observateur* sous la plume d'André Gorz, un des principaux théoriciens de l'écologie politique.

Face au réchauffement climatique ou à la perspective d'un épuisement des ressources naturelles, de plus en plus de voix s'élèvent alors pour dire que les économies occidentales doivent volontairement décroître. L'économiste Timothée Parrique définit la décroissance comme une « *réduction de la production et de la consommation pour alléger l'empreinte écologique planifiée démocratiquement dans un esprit de justice sociale et dans le souci du bien-être* ❶ ». Mais l'idée d'un ralentissement de l'économie, faisant craindre une augmentation de la pauvreté, a du mal à passer. Sachant que de nombreux économistes estiment à la fois que la croissance, qu'on l'appelle durable ou non, est le meilleur remède contre la crise climatique et que le discours sur l'épuisement des ressources, entendu depuis des décennies, s'apparente à une arlésienne. La décroissance risquerait même d'engendrer plus de maux qu'elle est censée en prévenir. Entre les partisans de la croissance et de la décroissance, le débat fait rage, sans terrain d'entente possible…

LA MISÈRE DU MONDE

Un des premiers contentieux qui les oppose concerne la misère du monde. Grâce à la croissance des deux derniers siècles, la mortalité infantile a fortement diminué, la médecine s'est développée, les conditions de vie se sont considérablement améliorées, etc. Les partisans de la décroissance estiment toutefois que l'humanité a « mangé son pain blanc » et qu'il faut maintenant viser la sobriété. Pour leurs opposants, ce serait oublier que, dans de nombreux pays, l'espérance de vie reste faible, la faim sévit toujours, des maladies bénignes en Occident font encore des ravages, etc. Pour les partisans de la croissance, seule cette dernière permettra de réduire cette misère.

Bien sûr, il ne s'agit pas pour les promoteurs de la décroissance, d'abandonner les miséreux de ce monde : ils proposent donc que la décroissance ne concerne que les pays riches.

Mais, à l'instar de l'essayiste Ferghane Azihari, les défenseurs de la croissance reprochent aux décroissantistes d'ignorer que « *nous vivons dans des sociétés interdépendantes, où chacun voit sa prospérité dépendre des capacités productives de son voisin, éventuellement plus riche* ❷ ». D'ailleurs, soulignent-ils, la pandémie du covid-19 a montré qu'une baisse soudaine de la consommation dans le monde riche était néfaste aux pays en développement. À cette critique, les partisans de la décroissance soulèvent deux objections. Premièrement, avec Vincent Liegey ils rappellent que « *décroissance n'est pas synonyme de récession* ❸ » : alors que la récession correspond à une baisse de l'activité économique tous secteurs confondus, la décroissance ne concerne que des domaines censés ne pas affecter le bien-être de la population, comme la mode ou tout ce qui participe de la surconsommation. Deuxièmement, ils soutiennent avec l'anthropologue Jason Hickel « *que le développement*

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 6:05:24 PM

© MARK KERRISON/IN PICTURES/GETTY

des pays du Sud ne dépend pas d'une croissance mondiale globale ❹ ».

À leur tour, les partisans de la croissance répliquent qu'il n'est pas possible de distinguer la « bonne » de la « mauvaise » consommation. Comme l'écrit l'essayiste Antoine Buéno, les « *activités les plus futiles et consumé-ristes financent celles qui sont les plus nobles et profondes* via *l'impôt* ❺ ». Puis, l'idée que les pays pauvres puissent se développer « dans leur coin » reste, selon eux, très spéculative : l'autarcie n'est en effet guère un gage d'efficacité en matière de développement et n'a, à ce jour, pas été reprise par les dirigeants de ces pays. Ils y voient donc le signe qu'elle n'est qu'un vœu pieux.

> « LES PERSONNES LES PLUS RICHES SONT AUSSI EN MOYENNE EN MEILLEURE SANTÉ ET PLUS INSTRUITES. »
> **BRANKO MILANOVIC, ÉCONOMISTE**

LES RAISONS DE LA CROISSANCE

Un deuxième sujet de dispute porte sur le produit intérieur brut (PIB). Il mesure la production de richesse d'un pays ou, pour le dire de manière plus évocatrice, l'ensemble de tous les revenus. Peu de personnes souhaitent voir diminuer les leurs. D'où une certaine réticence à la décroissance. Mais, pour les « décroissantistes », la croissance du PIB est un mauvais indicateur du bien-être d'une population. Par exemple, passer du temps à jouer avec ses enfants n'est pas comptabilisé dans le PIB, ni polluer une rivière en produisant davantage. Se focaliser sur la croissance du PIB nous rendrait donc aveugles à des aspects soit essentiels de notre bien-être, soit néfastes pour l'environnement. Pour les défenseurs de la décroissance, on serait même bien plus heureux si on passait davantage de temps avec ses amis et si on saccageait moins les espaces naturels. Au-delà des questions du climat et des ressources, la décroissance est donc aussi défendue au nom de l'idée que la recherche de la croissance économique nuit à la qualité de la vie. L'économiste Serge Latouche va même jusqu'à considérer que « *plus les sociétés s'enrichissent, plus ceux qui y vivent sont insatisfaits* ❻ ».

Il est évident que la richesse n'est pas équivalente au bonheur. Mais les adeptes de la croissance font remarquer qu'il y a quand même une forte corrélation entre le niveau de bien-être des habitants d'un pays et sa richesse. Comme l'écrit l'économiste Branko Milanovic à propos du PIB : « *Il est, comme toute autre mesure, imparfait et unidimensionnel. Mais il est imparfait sur les bords et assez précis dans l'ensemble. Les pays riches sont des pays qui sont généralement mieux lotis dans presque tous les domaines : éducation, espérance de vie, mortalité infantile, emploi des femmes, etc. Et ce n'est pas tout : les personnes les plus riches sont aussi en moyenne en meilleure santé, plus instruites et plus heureuses* ❼. »

Les décroissantistes ne nient pas complètement cette corrélation entre PIB et qualité de la vie. Mais ils rétorquent que la seconde n'augmente avec le premier que jusqu'à un certain point, en référence à ce que l'on appelle le paradoxe d'Easterlin*. Par exemple, selon J. Hickel, le « *Portugal atteint des niveaux de bien-être supérieur* (à ceux des) *États-Unis avec un PIB par habitant inférieur* ❽ ». Mais les exemples cités par les décroissantistes sont critiqués par leurs opposants, notamment en raison de la comparaison avec les États-Unis où la richesse est particulièrement mal répartie ❾. Sur le fond, les individus veulent avoir suffisamment à manger, facilement accès à des soins de qualité, un bon système éducatif, des possibilités de voyager, etc. Or, une croissance économique bien redistribuée est justement ce qui permet d'augmenter la qualité et la quantité des biens et des services dont les gens ont besoin. L'idée d'un découplage de la richesse et de la qualité de la vie apparaît donc encore très spéculative aux partisans de la croissance d'autant que, écrit l'économiste Olivier

MOT-CLÉ

• **PARADOXE D'EASTERLIN**
Selon l'économiste Richard Easterlin, au-delà d'un certain seuil, l'augmentation du revenu ou du PIB ne se traduit pas nécessairement par une hausse du niveau bonheur déclaré par les individus.

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 7:18:58 PM

Simard-Casanova, « *on n'a pas de données sur la manière dont une économie décroissante fonctionne* ⑩ ». De manière similaire, aucune thèse décroissantiste n'explique « *par quelle dynamique nous pouvons produire de quoi assurer et améliorer nos conditions d'existence* ⑪ », ajoute A. Buéno.

> « PLUS LES SOCIÉTÉS S'ENRICHISSENT, PLUS CEUX QUI Y VIVENT SONT INSATISFAITS. »
> SERGE LATOUCHE, ÉCONOMISTE

LA QUESTION DU DÉCOUPLAGE

Les partisans de la décroissance rétorquent à ces objections, qu'elle va de toute façon s'imposer d'elle-même. Comme ils aiment souvent le répéter, une croissance infinie est impossible dans un monde fini. Alors même qu'ils pensent cet argument imparable, les adeptes de la croissance y sont peu sensibles pour la simple raison qu'ils ne défendent pas une croissance infinie, mais une croissance pour les décennies, voire les siècles à venir. Les économistes décroissantistes T. Parrique et Giorgos Kallis ratent donc leur cible quand ils écrivent que « *rien de matériel ne peut croître pour toujours* ⑫ ». Puis, les partisans de la croissance se disent que la Terre regorge peut-être encore de ressources cachées, notamment dans les fonds marins *(encadré)*. N'oublions pas, rappellent-ils, que tous ceux qui ont prédit l'épuisement des ressources, à ce jour, se sont trompés. Le célèbre rapport Meadows n'anticipait-il pas qu'au « *rythme actuel de développement, l'argent, l'étain et l'uranium risquent de manquer* (...) *d'ici la fin du* (20e) *siècle* ⑬ » ?

© ZELIKOSANTRAC/GETTY

Un autre de leurs arguments est qu'il n'est pas possible de réduire les émissions de gaz à effet de serre tant que l'économie mondiale croît. Mais les tenants de la croissance rétorquent qu'au cours de la dernière décennie, de nombreux pays ont réussi à augmenter leur production tout en utilisant moins de ressources, c'est-à-dire à faire plus avec moins ⑭ et, en particulier, à réduire leurs émissions tout en augmentant leur PIB ⑮. Les décroissantistes ne contestent pas ces résultats, mais ce découplage ne sera selon eux pas suffisant pour réduire les émissions assez rapidement afin de limiter le réchauffement climatique « *nettement en dessous de 2°C* » par rapport à la période préindustrielle, comme recommandé par la Cop 21 (Paris, 2015). D'ailleurs, malgré les quelques exemples de découplage, le carbone atmosphérique ne cesse d'augmenter, ajoutent-ils. Les partisans de la croissance ne réfutent pas ce dernier point. Mais ils font remarquer, premièrement, que la lenteur à réduire les émissions de gaz à effet de serre vient du fait que le monde n'est pas assez développé. Ce serait d'ailleurs la raison pour laquelle l'Inde et la Chine, qui utilisent encore beaucoup de charbon et relativement peu de sources d'énergie décarbonée, comptent maintenant parmi les plus gros émetteurs. Par ailleurs, plus un pays est développé, moins sa population souffre des effets du réchauffement climatique et des autres problèmes environnementaux. D'où l'intérêt de la croissance, soulignent-ils. Reste que, implicitement, les partisans de la croissance admettent que le réchauffement climatique va augmenter.

On pourrait continuer longtemps à énumérer les querelles entre les procroissance et les prodécroissance.

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 7:18:58 PM

DÉBAT

LE MONDE EST-IL FINI ?

Pour défendre l'inéluctabilité de la décroissance, ses partisans avancent souvent qu'une croissance infinie dans un monde fini est impossible. L'argument, qui semble logique, est problématique.

D'abord, comme les physiciens le savent bien, il ne peut pas y avoir de processus infini sur Terre. On peut au mieux avoir une croissance continue. Ensuite, évaluer les effets d'un processus physique nécessite de l'appréhender d'un point de vue temporel. Par exemple, on sait que le Soleil va exploser. Faut-il s'en inquiéter ? Non, du moins pas pour l'instant, car on a le temps. Il en est de même avec l'épuisement des ressources. Il faut fournir une échelle temporelle pour savoir s'il faut entrer en décroissance économique dès maintenant ou si l'humanité peut se permettre d'attendre. Enfin, l'argument oublie que la notion de rareté doit être pensée de façon autant économique que physique. De fait, comme le rappelle le professeur de stratégie Philippe Silberzahn, l'épuisement d'une ressource entraîne une augmentation de son prix et la recherche d'une ressource de substitution, éloignant ainsi les effets de la rareté [1]. C'est, par exemple, ce qui s'est passé avec le guano (amas d'excréments d'oiseaux) qui servait à fertiliser les champs au 19e siècle. L'invention des engrais de synthèse au début du 20e siècle a éloigné le spectre de son épuisement. Il pourrait en être de même avec les énergies fossiles. Cette possibilité d'un monde qui serait encore riche en ressources est toutefois un pari. Il se pourrait bien qu'un jour, plus aucune ressource de substitution ne soit trouvée.

● T.L.

[1] Philippe Silberzahn, « Pourquoi nous ne vivons pas dans un monde fini », *Survivre et prospérer dans un monde incertain* (blog), 4 juillet 2022.

© NORTH WIND PICTURES/ BRIDGEMAN IMAGES

Récolte de guano sur la côte du Pérou, 1880. Gravure en couleur du 19e siècle.

Pourquoi une telle incompréhension mutuelle ? Peut-être parce que leurs débats relèvent moins de la discussion technique que d'une confrontation entre deux imaginaires. Avec d'un côté, ceux qui veulent que l'humanité renonce à conquérir de nouveaux territoires, qu'elle s'efforce de préserver le monde tel quel et, d'une certaine manière, qu'elle se stabilise. Et de l'autre, ceux qui estiment que l'humanité doit s'embarquer dans de nouvelles aventures, chercher à transformer le monde pour l'améliorer et continuer à aller de l'avant. Or, si les débats techniques peuvent se régler, les disputes sur des imaginaires ont du mal à se résoudre. Ici, c'est peut-être l'histoire qui jugera.

● THOMAS LEPELTIER

[1] Timothée Parrique, *Ralentir ou périr. L'économie de la décroissance*, Seuil, 2022.

[2] Ferghane Azihari, *Les Écologistes contre la modernité. Le procès de Prométhée*, Presses de la Cité, 2021.

[3] Vincent Liegey, « La décroissance, c'est se réapproprier le sens des limites et passer à l'âge adulte », *Novethic*, 19 mars 2022.

[4] Jason Hickel, *Moins pour plus. Comment la décroissance sauvera le monde*, Marabout, 2021.

[5] Antoine Buéno, *L'Effondrement (du monde) n'aura (probablement) pas lieu*, Flammarion, 2022.

[6] Serge Latouche, *La Décroissance*, 2e éd., Puf, coll. « Que sais-je ? », 2019.

[7] Branko Milanovic, « Degrowth : Solving the impasse by magical thinking », *Global Inequality and More* (blog), 28 avril 2021.

[8] Jason Hickel, *op. cit.*

[9] Stephen Dubner, « Debunking the Easterlin Paradox, Again », *Freakonomics*, 13 décembre 2010.

[10] Olivier Simard-Casanova, « La décroissance est un saut dans l'inconnu », *L'Économiste sceptique* (blog), 2 février 2022.

[11] Antoine Buéno, *op. cit.*

[12] Timothée Parrique et Giorgos Kallis, « La décroissance : le socialisme sans la croissance », *Terrestres*, n° 19, 18 février 2021.

[13] Donella Meadows *et al.*, *The Limits to Growth*, Universe Book, 1972.

[14] C'est tout le thème du livre de Andrew McAfee, *More from Less*, Simon & Schuster, 2019.

[15] Zeke Hausfather, « Absolute decoupling of economic growth and emissions in 32 countries », The Breakthrough Institute, 2021.

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 7:18:58 PM

BIOGRAPHIE
Antoine Lilti est professeur au Collège de France et titulaire de la chaire « Histoire des Lumières. 18e-21e siècle ».

ANTOINE LILTI
LES LUMIÈRES, DROIT D'INVENTAIRE

Qu'est-ce que « les Lumières ? » Une philosophie promouvant le progrès, la liberté et l'universalisme ? Ou bien un mouvement impérialiste, sacralisant l'homme européen ? À rebours des interprétations simplistes, l'historien Antoine Lilti raconte des « Lumières multiples », qui tirent leur potentiel émancipateur de leur pluralisme.

Et si les Lumières continuaient de nous éclairer ? L'historien Antoine Lilti, entré au Collège de France fin 2022, auteur en 2019 de *L'Héritage des Lumières, Ambivalences de la modernité*, a intitulé sa chaire « Histoire des Lumières 18e-21e siècle ». Une manière de rappeler que, bien plus qu'un moment historique ou un idéal philosophique, les Lumières sont un espace de débats sur les ambivalences de la modernité, dont les échos résonnent encore aujourd'hui. S'ils ne sont pas toujours d'accord entre eux, les philosophes des Lumières se retrouvent sur un principe : la force de la raison et du pouvoir émancipateur du savoir. Insistant sur le caractère polyphonique des Lumières, Antoine Lilti appelle à le « *pluraliser* » afin de mieux en faire ressortir l'universalité et dépasser les lectures simplistes. Avec un objectif : faire dialoguer le passé et le présent et enrichir la compréhension des Lumières pour en déployer toute l'actualité.

Comment expliquer l'omniprésence des références aux Lumières et la vigueur des débats, parfois violents, autour ce courant de pensée vieux de trois siècles ?

Cette actualité s'explique parce que la plupart des textes, des idées, des débats des Lumières sont fondateurs des grands sujets de la modernité dans laquelle nous vivons. Les Lumières coïncident avec les transformations qui, au 18e siècle, ont marqué le passage de sociétés traditionnelles, essentiellement rurales, très hiérarchisées et dirigées par des monarchies absolues, à des sociétés urbaines, marquées par le développement du commerce, de la consommation et les idéaux de liberté et d'égalité.

Les débats qui ont animé les Lumières continuent d'être les nôtres, y compris certains, tels que la place de la religion, la démocratie ou la liberté d'expression, qu'on pouvait penser derrière nous et qui reviennent en force.

Lorsqu'on fait référence aux Lumières, de quoi parle-t-on exactement ?

On parle d'abord d'un mouvement intellectuel du 18e siècle incarné par des auteurs majeurs comme Voltaire, Denis Diderot, Jean-Jacques Rousseau, Emmanuel Kant ou David Hume. Contrairement à l'image qu'on en a souvent, il n'a pas d'unité doctrinale mais, *a contrario*, il est traversé par de grandes oppositions. Rousseau, par exemple, se méfiait du progrès scientifique et technique, dont on fait un des grands principes des Lumières. De même entre le républicanisme de Rousseau, le libéralisme de Montesquieu ou un Voltaire, plutôt partisan de pouvoirs forts mais éclairés, il n'existe pas d'unité des idées politiques. Ce qui fait le point commun des auteurs des Lumières, c'est leur croyance dans le pouvoir émancipateur du savoir.

Les Lumières font également référence à un héritage philosophique et à des valeurs. Un héritage dont certains s'emparent aujourd'hui de manière parfois caricaturale, pour le critiquer ou s'en réclamer.

Vous avez intitulé la chaire dont vous venez de prendre la tête au Collège de France « Histoire des Lumières, 18e-21e siècle ». Les Lumières ne seraient-elles donc pas finies ?

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 7:18:58 PM

© PATRICK IMBERT/COLLÈGE DE FRANCE

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 7:13:58 PM

Non. Elles continuent de nous éclairer : on ne peut comprendre les débats actuels sur l'héritage intellectuel des Lumières qu'en faisant un retour sur le 18e siècle et en montrant qu'elles étaient bien plus polyphoniques que ce qu'on en dit habituellement. Ce va-et-vient entre le passé et notre présent, ce que j'appelle « l'actualité des Lumières », est au centre de mon travail.

Il s'inscrit dans un mouvement plus large : beaucoup d'historiens aujourd'hui cherchent à faire dialoguer le présent et le passé, à réfléchir à la façon dont les sujets historiques reviennent dans le présent ou à l'inverse comment notre situation contemporaine nous fait réinterpréter les événements du passé.

Dans votre leçon inaugurale au Collège de France, vous rappelez la nécessité de « *pluraliser les Lumières* ». Qu'entendez-vous par là ?

Les Lumières ne constituent pas un système philosophique cohérent mais un espace de débats et de controverses. Cette diversité est aussi géographique. Depuis les années 1980, les historiens ont montré qu'il n'y a pas eu un mouvement parti de France qui se serait diffusé dans toute l'Europe, comme on l'a longtemps dit, mais des Lumières écossaises axées notamment sur l'économie politique, avec Smith et Hume ; des Lumières allemandes où la religion joue un rôle plus important, autour de Kant ; des Lumières italiennes, etc.

> « LES LUMIÈRES NE CONSTITUENT PAS UN SYSTÈME PHILOSOPHIQUE COHÉRENT MAIS UN ESPACE DE DÉBATS ET DE CONTROVERSES. »

On peut aller plus loin en montrant que des philosophes hors d'Europe ont cherché à défendre l'idée d'un savoir émancipateur, des formes de liberté politique, de tolérance religieuse, parfois inspirées par les Lumières européennes du 18e siècle. C'est l'exemple du Japon de Meiji, des réformateurs dans le monde arabe ou ottoman à la fin 19e siècle, des démocrates et réformateurs chinois du début 20e siècle…

On peut même déceler des formes de Lumières dans le rationalisme de la pensée arabe du 12e siècle avec Averroès ou de la pensée juive de Maïmonide. C'est ce que Léo Strauss appelait les « Lumières médiévales ».

S'il ne faut pas remettre en cause l'étape essentielle qu'ont représentée les Lumières du 18e siècle, il faut les penser comme un moment important d'une histoire globale de l'émancipation. L'universalisme des Lumières est parfois critiqué comme une forme d'impérialisme européen ou occidental. En réalité, cette histoire est plurielle, elle a produit des traditions intellectuelles riches, bien au-delà de l'Europe : c'est la véritable démonstration de son universalité.

En effet, la critique postcoloniale, née à la fin des années 1970, remet en cause le substrat idéologique des Lumières, à l'origine, selon elle, de l'impérialisme moderne. Quel crédit accorder à ces arguments ?

La critique postcoloniale recouvre des propositions très différentes. Une critique radicale revient à remettre en cause le principe même de valeurs universelles ou en arrive à faire des Lumières un mouvement raciste, colonialiste.

C'est historiquement faux, car des auteurs comme Diderot, Condorcet et même Voltaire ont critiqué le colonialisme européen et l'esclavage. Par ailleurs, remettre en cause le principe même de valeurs universelles est une impasse car on verse facilement dans une forme de relativisme politique complet.

En revanche, tout un courant de la critique postcoloniale, plus nuancé, attire notre attention sur les points aveugles des Lumières, leurs limites, leurs contradictions. Comme le fait que certains auteurs anti-esclavagistes ou anti-impérialistes du 18e siècle soient par ailleurs convaincus que l'Europe doit être un modèle pour le reste du monde. En cela, la critique postcoloniale est intéressante, car elle nous amène à relire différemment les textes des Lumières. De même, grâce à l'impulsion d'une lecture de sensibilité écologiste, on se rend compte que des auteurs du 18e siècle étaient tout à fait conscients des dangers potentiels des sciences et des techniques. Certains avaient l'impression d'avoir déjà dépassé ce que ma collègue Silvia Sebastiani appelle « les limites du progrès ».

Cette lecture critique enrichit à la fois notre compréhension historique des Lumières comme un mouvement pluriel mais aussi les usages qu'on peut en faire pour penser le présent. Et sortir, par exemple, de ce faux dilemme

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 7:18:58 PM

entre progrès techniques à outrance et retour à un passé idéal prémoderne. Le véritable enjeu est de mettre la science au service de l'environnement.

On relève aussi chez certains auteurs des préjugés racistes ou antisémites…

Oui, on trouve chez Voltaire, Kant, Hume ou d'autres des stéréotypes racistes, antisémites et sexistes qu'il ne faut pas nier ou minimiser. Ce qui est intéressant, c'est d'essayer de comprendre pourquoi ces penseurs qui cherchent à promouvoir l'idée d'une humanité commune réintroduisent des formes de hiérarchie au sein de cette humanité, souvent sous l'effet de préjugés anciens, mais parfois en se réclamant des savoirs naturalistes. Toutefois, le fait que ces auteurs n'aient pas toujours été à la hauteur de leurs idéaux d'égalité ne disqualifie pas pour autant ces idéaux.

Quelle place pour les femmes dans ces Lumières qui prônent la liberté et l'égalité ?

Les femmes ont joué un rôle beaucoup plus important qu'on le pense dans la vie intellectuelle et culturelle des Lumières. L'égalité intellectuelle et sociopolitique des femmes n'était pas reconnue par la plupart des auteurs masculins des Lumières, mais certains et surtout certaines défendirent la place des femmes dans la vie scientifique puis leurs droits politiques. Pensons à Olympe de Gouges, Émilie du Châtelet et Louise d'Épinay ou Mary Wollstonecraft en Angleterre, et bien d'autres aujourd'hui moins connues.

Si le principe d'égalité des femmes est méconnu, voire nié par beaucoup d'auteurs, il est en germe dans l'idée de l'autonomie individuelle par le savoir. Celles qui défendent cette idée vont d'ailleurs le faire au nom des Lumières. C'est toute la force de principes qui peuvent être déployés au-delà des limites qui leur sont d'abord assignés.

De la même manière, en 1789, les révolutionnaires déclarent l'égalité naturelle de tous les hommes, mais n'abolissent l'esclavage qu'en 1794. Mais les esclaves qui, dans les colonies, combattent en faveur de l'abolition le font au nom des principes de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*. Si les députés ne sont pas allés assez loin, les principes qu'ils énoncent vont ouvrir la voie à d'autres. C'est le cas dans le cadre de la révolution des esclaves de Saint-Domingue en 1791, qui obtiennent l'abolition en 1794, puis l'indépendance d'Haïti la même année, et témoignent de cette dimension universelle des Lumières.

Vous expliquez notamment la critique actuelle des Lumières par le basculement, au début du 19e siècle, d'un cosmopolitisme plutôt ouvert à un impérialisme triomphant. C'est-à-dire ?

Ce qui était au 18e siècle un courant pluriel et cosmopolite, avec une part très importante d'autocritique va, au tournant du 19e siècle progressivement se rigidifier pour devenir, en France sous la IIIe République, un corpus idéologique. Au 18e siècle, la plupart des philosophes reconnaissent l'importance des traditions intellectuelles non européennes, asiatiques ou arabes. Cette filiation va s'effacer au moment où l'histoire de la philosophie, au 19e siècle, impose l'Europe comme le continent de la raison et des Lumières.

> « NOUS NE SOMMES PAS ENCORE SORTIS D'UNE VISION EUROCENTRÉE DE L'HISTOIRE INTELLECTUELLE. »

Aujourd'hui, nous ne sommes pas encore vraiment sortis de cette vision eurocentrée de l'histoire intellectuelle. Les choses, heureusement, sont en train de changer.

De nos jours, on a parfois l'impression, dans la bouche de certains politiques, que les Lumières sont devenues synonymes de démocratie…

Oui, tout à fait. C'est lié au fait qu'on projette sur les Lumières l'héritage de la Révolution française. Les Lumières sont devenues l'idéologie officielle de la démocratie française et européenne, souvent réduites à quelques valeurs édifiantes – la tolérance, le progrès, la liberté, la laïcité, etc. Il est important de lutter contre les caricatures des Lumières, qu'elles viennent de la critique postcoloniale radicale ou des conservateurs qui s'en réclament au service d'une société de l'ordre.

On assiste aujourd'hui au sein du logiciel néorépublicain français à une relecture conservatrice des Lumières, autour de la notion d'universalisme. Les Lumières deviennent alors synonymes d'homogénéité, d'ordre, de rejet des

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 7:18:58 PM

mouvements de lutte contre les discriminations, et sont par ailleurs réduites à une conception très défensive de la laïcité – en réalité surtout antimusulmane. Ce courant n'hésite pas à disqualifier – à travers les termes « *woke* » ou « communautariste » – des penseurs ou des militants qui sont en réalité des héritiers des Lumières. Aujourd'hui sur bien des points, Voltaire ou Diderot passeraient pour de dangereux « *wokes* » !

Selon vous, la grande modernité des philosophes des Lumières réside dans leur capacité à agir dans l'espace public. Pourquoi ?

Les Lumières sont souvent présentées comme le programme idéologique de la modernité, mais ce qui me frappe, c'est leur tentative de problématiser cette modernité, d'en comprendre les potentialités, mais aussi les dangers.

Le développement de l'imprimé et, dans son sillage, celui d'un véritable espace public constituent des éléments structurants de la modernité. Cet espace public implique des moyens de diffusion de la pensée, comme les journaux, et un idéal de libre expression.

Mais parallèlement, les philosophes s'interrogent sur les limites de la liberté d'expression, parfois dévoyée par les charlatans et autres démagogues. Ils sont ainsi convaincus de la nécessité de réguler l'espace public de manière que les individus éclairés puissent diffuser le savoir tout en maintenant un espace horizontal de discussion. Si chacun a la capacité de penser par lui-même, toutes les opinions ne se valent pas. Pour le philosophe des Lumières, éclairer les individus pour les rendre plus autonomes nécessite que son autorité intellectuelle soit reconnue. C'est le paradoxe des Lumières.

> « AUJOURD'HUI SUR BIEN DES POINTS, VOLTAIRE OU DIDEROT PASSERAIENT POUR DE DANGEREUX "WOKES" ! »

Et le dilemme de tout intellectuel, encore aujourd'hui ?

Oui, ce paradoxe est celui de l'intellectuel qui demande qu'on reconnaisse son autorité alors qu'il pense contre les autorités. C'est un dilemme qu'on retrouve par exemple dans le débat entre Pierre Bourdieu et Jacques Rancière. Le premier défend la spécificité d'un savoir scientifique qui rompt avec le sens et fonde la position critique de l'intellectuel, tandis que le second estime que l'émancipation ne peut venir que du « maître ignorant », qui ne réclame aucune légitimité particulière.

Qu'est-ce qui est émancipateur aujourd'hui : défendre la science face à ses critiques ou dire que les scientifiques n'ont pas le monopole du savoir, au risque d'être taxé de complotisme ? Le débat est plus complexe qu'une opposition obscurantisme/savoir scientifique. L'enjeu est celui de la confiance que les gens accordent au discours scientifique ou médiatique. C'est aussi celui d'une instruction publique assez solide pour permettre aux individus de faire la distinction entre critique rationnelle et délire complotiste.

Nous vivons dans des sociétés très complexes tiraillées entre l'interdépendance des individus et la glorification de l'autonomie. Nous voulons penser par nous-mêmes, alors que nous ne savons presque rien directement.

Vous, qui venez d'entrer au Collège de France, comment envisagez-vous aujourd'hui votre rôle d'intellectuel ?

Le Collège de France est une institution qui correspond bien à l'idéal pédagogique des Lumières : un savoir gratuit, accessible à tous et pluridisciplinaire... La question est de savoir comment ce type d'enseignement dispensé sous forme de conférences publiques peut être reçu dans l'espace public d'aujourd'hui. Je vais le découvrir... En attendant, il est important de redonner sa souplesse, sa pluralité et sa charge critique à l'héritage des Lumières pour qu'il redevienne un idéal émancipateur.

● PROPOS RECUEILLIS PAR **CÉCILE PELTIER**

Principaux ouvrages

- *Le Monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au 18e siècle*, Fayard, 2005.
- *L'Invention de la célébrité, 1750-1850* 2014, rééd. Fayard, coll. « Pluriel », 2022.
- *L'Héritage des Lumières. Ambivalences de la modernité* EHESS/Gallimard/Seuil, 2019.

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 7:18:58 PM

DOSSIER
COMMENT SE FORME LA PERSONNALITÉ ?

Du tempérament à l'affirmation de soi

Avoir de la personnalité est valorisé dans une société qui met l'accent sur l'individu. C'est ce qui nous différencie des autres et fait ressortir nos spécificités. Une qualité dans un monde qui tend à uniformiser les individus. La personnalité, qui se construit dès le plus jeune âge, est une dimension centrale de notre développement personnel et dans nos relations avec autrui. Comment se forme-t-elle ? Quel est le poids de la génétique, de l'environnement social ou encore de l'expérience personnelle dans ce processus ? Comment évolue-t-elle au fil du temps ? Entre héritage et œuvre de soi, la personnalité est notre carte d'identité. Comment l'affirmer ?

DOSSIER COORDONNÉ PAR **MAUD NAVARRE**

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 7:18:58 PM

© ANAÏS ORDAS

La plupart d'entre nous ont déjà fait cette expérience : celle de ce proche, parent ou ami, à qui l'on vient de raconter cette blague décalée lancée en pleine réunion ou ce rendez-vous médical oublié pour la troisième fois, et qui nous répond : « *Cela ne m'étonne pas de toi !* » Une réflexion qui nous surprend tant nous sommes persuadés que notre comportement était singulier.

La personnalité se définit par ces réactions récurrentes que nous adoptons dans des situations variées. Ceux qui nous côtoient au quotidien en sont de bons témoins. En effet, selon les psychologues François Lelord et Christophe André [1], nous avons plus de mal à percevoir les récurrences qui définissent notre personnalité que celles des autres.

Mais qui sommes-nous vraiment ? Cette question anime l'humanité depuis des siècles. Dès l'Antiquité, la devise « *Connais-toi toi-même* », attribuée à Socrate, résonne comme un impératif. Plus tard, à l'époque des Lumières, la notion d'individu vient fonder la société et les valeurs morales. Cette affirmation du « moi » s'accélère à partir du 19e siècle sous l'impulsion de l'industrialisation, puis l'essor du travail salarié ainsi que de la société de consommation et des loisirs. En parallèle, la psychologie cherche à comprendre le développement de la personnalité à travers l'élaboration de différentes théories *(p. 38)*.

Aujourd'hui, à l'heure de la globalisation des modes de vie, la quête de distinction et la recherche des spécificités personnelles s'imposent de nouveau. Charge à chacun de forger sa personnalité à l'aune de ses expériences, ses passions, son histoire, ses croyances, ses relations sociales, voire les objets qui l'entourent.

Cette injonction à « être soi-même » et à le montrer est présente partout : dans ses relations sociales, intimes, amicales, professionnelles, etc.

Apparaître comme « le monsieur ou la madame Tout-le-monde », c'est prendre le risque de susciter l'indifférence d'autrui et sa propre frustration. Les thérapies de l'affirmation de soi se développent dans ce creuset *(p. 46)*.

Les chercheurs l'ont montré : la personnalité joue un rôle déterminant dans notre vie sociale, sur notre santé physique et morale *(p. 40)*, mais ce qui la constitue reste encore un mystère. Au-delà des variations historiques de la personnalité relevées par le philosophe Frédéric Spinhirny *(p. 36)*, et ses multiples expressions pointées par l'anthropologue David Berliner *(p. 44)*, qu'est-ce qui fonde le substrat commun à tous les humains ?

MAUD NAVARRE

[1] François Lelord et Christophe André, *Les Nouvelles Personnalités difficiles. Comment les comprendre, les accepter, les gérer*, Odile Jacob, 2021.

Délivré à 353101 le 2/17/2023, 7:18:58 PM

LA PERSONNALITÉ EN QUATRE QUESTIONS

Impulsif, ouvert, tolérant, timide… Chaque individu a sa propre personnalité, constituée de traits plus ou moins saillants, qui servent à le caractériser. Comment se forme-t-elle ? Comment évolue-t-elle ? En quoi nous influence-t-elle ? MICHEL HANSENNE

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 1:24:20 PM

REPÈRE

QUELLE DIFFÉRENCE ENTRE L'IDENTITÉ ET LA PERSONNALITÉ ?

La personnalité ne doit pas être confondue avec l'identité. Cette dernière est plus large. Elle se construit progressivement sur la base notamment des dispositions individuelles de chacun, c'est-à-dire de la personnalité, mais inclut aussi les intérêts, les valeurs, les objectifs de vie, l'acceptation de soi, ou encore le sentiment d'appartenance à un groupe. ● M.H.

1- Qu'est-ce que la personnalité ?

Les différences de comportement d'un individu à l'autre sont indéniables. Elles ont depuis longtemps suscité un vif intérêt tant au niveau académique que dans la vie quotidienne, et la littérature regorge de portraits de personnages aux caractères plus ou moins archétypaux. On doit déjà à Galien, médecin grec de l'Antiquité, une typologie qui distinguait quatre attitudes : colérique, sanguine, mélancolique et flegmatique.

Le développement de la psychologie au début du 20e siècle ouvre la voie à l'étude scientifique de la personnalité. Le psychologue américain Gordon William Allport, dans les années 1930, introduit plus particulièrement la notion de « trait de personnalité ». Ce dernier décrit une tendance à se conduire de manière assez semblable quels que soient les environnements. Il s'agit par exemple d'une propension à se montrer généreux, inquiet ou chaleureux. Le trait de personnalité constitue une unité d'analyse féconde, car il porte sur des comportements observables, clairement définis, et qui ne font pas l'objet de jugement moral. Sur ces bases, dans les années 1950, les psychologues Raymond Cattell et Hans Jürgen Eysenck délimitent les grands traits de personnalité. Ils cherchent non seulement à les expliquer, mais tentent aussi de déceler des liens entre ces derniers et différentes variables psychologiques comme le bien-être, la santé, ou la réussite professionnelle.

CINQ GRANDS TRAITS DE PERSONNALITÉ

Aujourd'hui, la personnalité est généralement définie comme l'ensemble des dispositions individuelles qui oriente notre manière de nous comporter, de penser, et de vivre des émotions. Dans les années 1980, les psychologues Robert McCrae et Paul Costa limitent à cinq grandes dimensions l'extraversion ; le neuroticisme ou la tendance à ressentir de l'anxiété et des émotions négatives ; la consciencieusité qui renvoie à la capacité de planifier et d'aller jusqu'au bout des choses ; l'agréabilité qui se manifeste par l'honnêteté, la sympathie à l'égard d'autrui et l'attention portée à leurs besoins ; et enfin l'ouverture ou le fait d'être curieux ❶. Chacun de ces cinq grands traits est composé de traits subordonnés qui lui sont propres : la sociabilité et la chaleur pour l'extraversion, l'anxiété et l'impulsivité pour le neuroticisme, etc. Au total, trente traits composent la personnalité.

Le modèle des « cinq facteurs », même s'il est dominant, n'est pas pour autant la seule manière de décrire la personnalité. Le modèle HEXACO qui reprend les cinq traits, auxquels s'ajoute l'honnêteté-humilité, a notamment été proposé dans les années 2000. De même, les modèles de Robert Cloninger et de Marvin Zuckerman, qui s'appuient sur les neurosciences émergentes, proposent respectivement sept et cinq dimensions, dont les termes sont légèrement différents ❷.

DES RÉACTIONS AUTOMATIQUES

Certains traits de personnalité s'expriment dès les premières années de la vie, à l'image de la curiosité ou de la crainte de nouveaux lieux. Ils sont directement liés au tempérament de la personne et évolueront peu au cours la vie. Ce sont des réactions plus automatiques qui portent davantage sur des caractéristiques émotionnelles et affectives. Les deux principales dispositions tempéramentales, l'approche et l'inhibition, façonnent respectivement l'extraversion et le neuroticisme.

Elles poussent les individus à agir très tôt d'une manière particulière : un enfant réservé privilégiera des expériences qui lui permettront de limiter le contact avec d'autres, alors qu'un enfant curieux recherchera au contraire le contact d'autrui.

En revanche, d'autres traits de personnalité ne sont pas influencés par cet aspect tempéramental. Ils apparaissent plus tardivement. C'est le cas du sens du devoir et de l'autodiscipline attaché à la consciencieusité, ou de la droiture et de la modestie du ressort de l'agréabilité qui s'acquièrent dans le cadre de l'école ou lors des premières expériences professionnelles notamment.

Les ingrédients de la personnalité sont assez limités en nombre, mais c'est leur dosage spécifique et subtil qui explique les importantes différences d'un individu à l'autre. Les traits de personnalité ne sont ni tout noir ni tout blanc. Ils offrent au contraire une vaste gamme de nuances situées entre deux pôles opposés. Par exemple, un individu sera rarement totalement « altruiste » ou fondamentalement « égoïste », mais quelque part entre des deux.

La personnalité tire sa complexité de cet assemblage de traits, et la présence

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 1:24:20 PM

plus ou moins forte de l'un modifie l'expression de l'autre. Exemple : la sociabilité – comprise dans l'extraversion – d'une personne prend une autre couleur, s'exprime autrement, en fonction de son degré de sensibilité à l'autre (agréabilité). Selon que son intérêt pour l'autre est faible ou élevé, cet individu sera plus ou moins meneur, dirigeant, voire arrogant ou à l'inverse particulièrement affable et aimable lorsqu'il est en groupe.

2- La personnalité évolue-t-elle au cours de la vie ?

Les traits de personnalité sont relativement stables tout au long de la vie, ou tout du moins suffisamment pour que nous puissions en tenir compte. C'est le cas notamment dans les entreprises où des employeurs s'appuient sur des mesures de personnalité pour recruter des profils réputés adaptés à certains postes : la sociabilité et l'assertivité pour un vendeur, la chaleur et l'attention aux autres pour un travailleur social, ou la curiosité et la volonté d'aboutir pour un scientifique. La stabilité d'un trait de personnalité ne signifie pas pour autant qu'il soit totalement figé. En effet, les traits doivent s'envisager comme des états développementaux qui évoluent de manière modérée au cours du temps.

Ils se stabilisent progressivement jusqu'à l'âge de 30 ans, cap au-delà duquel ils changent nettement moins. On a ainsi tendance à devenir moins anxieux, plus agréable, mais aussi plus introverti, et plus organisé avec l'âge ❸. L'ouverture, elle, augmente jusqu'à 50 ans, puis décline de manière progressive. Ces observations sont des moyennes. Certains évoluent de manière inverse, tandis que d'autres ne changent pratiquement pas.

Les événements de la vie, négatifs ou positifs, jouent également sur notre personnalité, même si les vrais changements de comportement découlent principalement des traumatismes (une guerre, un grave accident, etc.).

Ces changements de personnalité sont également influencés par l'âge subjectif, autrement dit l'âge qu'une personne pense avoir. Lorsqu'on se sent plus jeune que son âge, on a tendance à être moins anxieux et plus extraverti, et inversement ❹.

Les événements de la vie, négatifs ou positifs, jouent également sur notre personnalité, même si les vrais changements de comportement découlent principalement des traumatismes (une guerre, un grave accident, une agression violente, etc.). De manière plus discrète, le fait de commencer une relation intime ou une activité professionnelle intensifie l'amabilité et la consciencieusité, et réduit le neuroticisme. En revanche, un divorce, un mariage, devenir parent, perdre son travail, ou encore être admis à la retraite ne semblent pas moduler la personnalité de manière notable, peut-être parce que ces événements surviennent le plus souvent à un âge où la personnalité est plus stable.

Il est également possible de sculpter sa personnalité par des interventions spécifiques, comme une formation aux compétences émotionnelles, par exemple. Tout en gardant à l'esprit qu'il sera plus difficile de faire évoluer une personnalité extrême. Il faut par ailleurs être conscient que les changements seront assez modestes. Une personne fortement introvertie ne deviendra pas extrêmement exubérante.

3- Qu'est-ce qui détermine la personnalité ?

La personnalité est principalement déterminée par un mélange de facteurs génétiques et environnementaux, à l'instar de nombreux phénotypes* comportementaux.

Il est possible d'estimer la part d'explication d'origine génétique dans la constitution de la personnalité ou héritabilité, en comparant des paires de jumeaux identiques (monozygotes) et fraternels (dizygotes, issus de deux œufs différents). Plus les jumeaux identiques se ressemblent par comparaison aux jumeaux fraternels, plus le trait de personnalité aura une héritabilité élevée. Sur la base de nombreuses études, il ressort globalement que la personnalité s'explique à 40 % par des influences génétiques et à 60 % par l'environnement.

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 1:24:20 PM

Ces résultats varient toutefois selon les cinq grands traits de la personnalité : le patrimoine génétique intervient davantage en matière d'extraversion (56 %) ou de consciencieusité (52 %), moins dans le neuroticisme (46 %) ou l'ouverture (45 %) et quand il s'agit d'agréabilité (35 %).

Malgré les nombreuses études menées depuis les années 1990, on sait en revanche peu de choses sur les gènes impliqués dans l'expression de certaines dimensions de la personnalité ❺. De nombreux gènes interviennent, mais l'effet de chacun est très petit, ce qui rend leur identification difficile ❻. Impossible, donc, à l'heure actuelle, d'établir avec précision le substrat biologique de la personnalité.

Quid des effets environnementaux ? Ce qui n'est pas expliqué par la génétique étant imputable à l'environnement, c'est en principe assez simple de répondre à cette question. Puisque des jumeaux monozygotes sont différents, c'est bien que l'environnement joue un rôle. Mais lequel ? Les études réalisées chez des jumeaux montrent que le milieu qui influence le plus la personnalité n'est pas l'environnement que les membres d'une même famille partagent, mais bien celui qui est propre à chacun de ses membres. Plus les personnes d'une même famille vivront des expériences singulières dans des environnements uniques, plus elles seront différentes. Si deux sœurs fréquentent un milieu alternatif aux idées originales pour l'une, et un milieu aux valeurs conventionnelles pour l'autre, leur personnalité différera plus que si elles côtoyaient le même environnement. Aussi, plus elles partageront des expériences communes, plus elles se ressembleront. Avec des nuances. Des recherches comparant des enfants adoptés et des jumeaux mettent toutefois en évidence l'influence de l'environnement partagé par une même famille, mais de manière beaucoup plus ténue (de l'ordre de 10 %) ❼.

L'époque à laquelle vivent les individus exerce également une influence sur leur personnalité. Dans l'ensemble, les jeunes adultes des années 2010 sont plus extravertis et moins anxieux que ceux des années 1960. Cela s'explique par une plus grande maturité (stabilité émotionnelle) et un changement des rôles sociaux chez les personnes entre ces deux périodes ❽. L'agréabilité et la consciencieusité varient également selon la génération : elles étaient en moyenne plus élevées chez les vingtenaires de 2010 que chez ceux de 1980. La sociabilité, la confiance en soi et la sérénité ont également progressé chez les jeunes entre les années 1980 et les années 2000, en particulier dans le monde du travail. L'augmentation de la mobilité professionnelle, la découverte de nouveaux lieux, le développement des crèches et l'émancipation des femmes contribuent à expliquer ces évolutions. Les études s'arrêtant autour de 2010 environ, il n'existe pas de données sur la période plus récente. Il serait intéressant de s'y pencher pour voir si ces orientations se confirment ou non.

L'extraversion induit une sensibilité accrue aux émotions et aux événements positifs, et augmente donc la probabilité d'en vivre, ce qui stimule le bien-être.

MOT-CLÉ
PHÉNOTYPE

Un phénotype est une caractéristique visible qui diffère entre les personnes, comme la longueur du nez, et dont les variations s'expliquent en partie par des facteurs génétiques.
En psychologie, on parle de phénotype comportemental pour évoquer les caractéristiques individuelles, comme la personnalité et l'intelligence, qui sont différentes entre les individus.

4- Comment la personnalité nous influence-t-elle ?

• BIEN-ÊTRE

Les travaux de ces dernières décennies ont permis d'établir des liens assez robustes entre les grandes dimensions de la personnalité et le bien-être. On sait que le neuroticisme forge une forme de mal-être alors que l'extraversion et la consciencieusité apportent au contraire un peu plus de bien-être, tout comme l'ouverture et l'agréabilité.

C'est surtout parce que la personnalité teinte la manière dont les individus perçoivent et vivent les événements qu'elle influence le bien-être. L'extraversion induit une sensibilité accrue aux émotions et aux événements positifs, et augmente donc la probabilité d'en vivre, ce qui stimule le bien-être. C'est le cas également de la capacité à planifier (consciencieusité) qui pousse à la concrétisation d'objectifs et, dans une moindre mesure, l'ouver-

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 1:24:20 PM

La curiosité, la créativité et l'exploration de nouveaux concepts, caractéristiques des personnalités ouvertes, ont un impact positif sur le fonctionnement cognitif.

ture. Cette dimension, facteur de curiosité, multiplie les plaisirs et les intérêts. L'agréabilité quant à elle favorise les relations interpersonnelles dont on sait l'effet positif sur le bien-être. Inversement, le neuroticisme entraîne une focalisation plus marquée sur les émotions et les événements négatifs, diminuant le sentiment de bien-être.

• SANTÉ MENTALE ET PHYSIQUE

Différentes études montrent que la personnalité a un impact sur la santé mentale. Le neuroticisme constitue un terrain favorable à divers troubles psychopathologiques ❾. Des personnes qui manifestent un fort neuroticisme ont un risque accru de développer des troubles anxieux et dépressifs, de même que de présenter des addictions à l'alcool ou à d'autres drogues. Inversement, la consciencieusité contribue à les en prémunir. Aussi, l'extraversion diminue les troubles anxieux et dépressifs.

Les liens entre la personnalité et la santé physique sont sensiblement les mêmes. La consciencieusité, qui favorise des comportements sains, agit positivement sur la santé et diminue la mortalité et inversement pour le neuroticisme. Une personne consciencieuse cherchera des environnements, des amis, des emplois meilleurs pour sa santé physique et mentale. Elle réalisera ses objectifs de manière organisée et prudente, et adoptera davantage des attitudes qui préservent sa santé. À l'inverse, quelqu'un d'instable sur le plan émotionnel, poussé par son impulsivité, prendra davantage de risques.

• VIEILLISSEMENT ET INTELLIGENCE

Les traits de personnalité jouent de manière importante sur notre manière de traverser les années. Chez la personne âgée, la consciencieusité, principalement, mais aussi l'extraversion et l'ouverture favorisent le fonctionnement cognitif, l'implication dans diverses activités, le bon fonctionnement du système respiratoire, et diminuent le risque de maladie et de chute, ainsi que le ralentissement moteur ❿. Le neuroticisme a l'exact effet inverse.

Il est difficile en revanche d'établir un lien entre la personnalité et l'intelligence, excepté en ce qui concerne l'ouverture. La curiosité, la créativité et l'exploration de nouveaux concepts, caractéristiques des personnalités ouvertes, ont un impact positif sur le fonctionnement cognitif. La consciencieusité, bien que n'étant pas directement associée à l'intelligence, favorise également la réussite académique.

• RELATIONS SOCIALES

La personnalité joue un rôle sur nos relations sociales. Une personne extravertie et ouverte sera friande de nouvelles rencontres et aura tendance à cultiver de larges réseaux de connaissances ou d'amis distincts les uns des autres. De même, l'agréabilité induit des relations sociales chaleureuses, attentives à l'autre, et permet de garder contact avec des personnes issues de réseaux différents. Un esprit organisé favorise le maintien de relations humaines positives. À l'inverse, le neuroticisme, synonyme de crainte et d'angoisse, promet des relations conflictuelles et problématiques.

MICHEL HANSENNE
Professeur au département de psychologie de l'université de Liège, Belgique.

❶ Jean-Pierre Rolland, *L'Évaluation de la personnalité. Le modèle en cinq facteurs*, Mardaga, 2019.
❷ Michel Hansenne, *Psychologie de la personnalité*, 6e éd., De Boeck, 2021.
❸ Christopher Soto *et al.*, « Age differences in personality traits from 10 to 65 », *Journal of Personality and Social Psycholgy*, vol. C, n° 2, février 2011.
❹ Yannick Stephan *et al.*, « Personality and subjective age. Evidence from six samples », *Psychology and Aging*, vol. XXXVII, n° 3, mars 2022.
❺ Michel Hansenne, *op. cit.*
❻ Christopher Chabris *et al.*, « The fourth law of behavior genetics », *Current Directions in Psychological Science*, vol. XXIV, n° 4, juillet 2015.
❼ Lindsay Matteson *et al.*, « Shared environmental influences on personality. A combined twin and adoption approach », *Behavioral Genetics*, vol. XLIII, n° 6, septembre 2013.
❽ Naemi Brandt *et al.*, « Acting like a baby boomer ? Birth-cohort differences in adults' personality trajectories during the last half a century », *Psychological Science*, vol. XXXIII, n° 3, février 2022.
❾ Roman Kotov *et al.*, « Linking big personality traits to anxiety, depressive, and substance use disorders », *Psychological Bulletin*, vol. CXXXVI, n° 5, septembre 2010.
❿ Angelina Sutin *et al.*, « Five-factor model of personality domains and facets associated with markers of cognitive health », *Journal of Individual Differences*, août 2022.

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 1:24:20 PM

ENTRETIEN

FRÉDÉRIC SPINHIRNY
PETITE HISTOIRE DES CARACTÈRES

Notre personnalité procède-t-elle de notre corps, de notre esprit, ou de notre ancrage social ? D'Hippocrate à la philosophie contemporaine, cette question n'a cessé d'agiter la pensée.

Pendant longtemps, la théorie des humeurs s'est imposée pour expliquer l'origine de la personnalité. De quoi s'agissait-il ?

Dès l'Antiquité, Hippocrate puis Galien invoquent cette théorie, qui explique la formation des différentes personnalités humaines par l'équilibre des fluides, ou « humeurs », présents dans l'organisme. Elles sont chacune reliées à l'un des quatre éléments. Pour les Anciens, les substances liquides qui composent le corps humain sont liées à la fois à des éléments essentiels de l'univers et à une qualité atmosphérique : la bile noire (la terre, sèche et froide), la bile jaune (le feu, avec une ambiance sèche et chaude), le sang (air, humide et chaud) et la lymphe (eau, humide et froide).

Par construction, les tempéraments associés à ces compositions physiologiques sont : le mélancolique (« l'atrabilaire »), le colérique (« le bileux ») ; le sanguin et le flegmatique. Dans l'esprit des premiers médecins de l'Antiquité, le comportement moral est donc lié à l'excès ou à la carence en certains liquides qui traversent le corps.

On retrouve cette conception dans *Le Misanthrope* de Molière en 1666, dont le sous-titre, « l'atrabilaire amoureux », fait référence à l'humeur noire. La figure du mélancolique persiste dans la littérature au moins jusqu'à la fin du 19e siècle.

Pourquoi s'est-on éloigné de cette conception ?

À la fin du 19e siècle, la psychologie et la psychiatrie émergent et, avec elles, la volonté d'expliquer les caractères, c'est-à-dire la manière dont les individus réagissent dans une situation donnée, par les états de la psyché. Ce tournant est perceptible par exemple avec la caractérologie, une pseudo-science, théorisée au début du 20e siècle.

Cette discipline dégageait des profils psychologiques en fonction de l'émotivité, du caractère actif ou passif de la personne : les passionnés, les flegmatiques, les sanguins, etc. Autre profil, les nerveux, en référence aux nerfs, signe que la caractérologie s'appuyait encore sur la physiologie médicale. Cette grille de lecture élargissait néanmoins l'éventail des personnalités en donnant une place importante aux émotions, à l'action et au retentissement.

Cette caractérologie s'efface progressivement avec l'avènement de la psychologie et de la psychanalyse d'une part, et les sciences sociales d'autre part. Dans le premier cas, on tient moins compte du corps, pour privilégier le contenu du langage, les troubles, les symboles ou autres déplacements métaphoriques. Dans le deuxième cas, on se concentre sur le comportement lié à l'environnement, comme l'éducation ou le milieu social ou familial.

Est-ce à dire que les caractères peuvent évoluer ?

Ce débat émerge quand la philosophie commence à s'intéresser à la constitution de l'identité, à partir des 17e et 18e siècles. Les textes de Jean-Jacques Rousseau et de Voltaire se demandent si le caractère est de l'ordre de l'inné ou de l'acquis. À cette période, un discours humaniste, et plus tard romantique, encourage à sculpter sa propre personnalité.

Les romans naturalistes pour leur part s'interrogent sur la capacité d'une société à corriger les individus de manière bénéfique. Dans *La Bête humaine*, Émile Zola mène un questionnement de fond sur l'atavisme, c'est-à-dire l'hérédité de leurs caractères physiques et psychologiques.

Dans *Le Démon* (1976), le roman de Hubert Selby Jr, le personnage Harry White n'échappe pas à ses travers les plus sombres. Cette question reste centrale. En témoigne, par exemple, la figure classique du criminel-né qui pose la question de l'émancipation possible des assignations de naissance ou de l'influence du milieu social.

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 1:24:20 PM

BIOGRAPHIE
Frédéric Spinhirny est philosophe et directeur des affaires médicales du CHU-Tours. Il a publié plusieurs essais de philosophie dont *Les Caractères aujourd'hui. Ce qui résiste et ce qui cède* (Payot, 2022).

© ASTRID DI CROLLALANZA

Aujourd'hui, la théorie libérale laisse entendre qu'il serait possible de se façonner soi-même à l'infini, comme le montre le modèle du « *self-made-man* ». Les théories et pratiques du développement personnel symbolisent cette tendance.

Les époques influencent-elles les caractères ?

Les époques laissent s'exprimer et favorisent certains caractères, dictés par les nécessités du temps. Au début du 20e siècle, le sociologue allemand Georg Simmel décrit, dans *Les Grandes Villes et la vie de l'esprit*, la façon dont la ville sélectionne et favorise l'excentrique et le blasé. Le premier veut se distinguer à tout prix de la masse ; le second subit l'anomie, la routine, l'anonymat des foules.

L'avènement d'un « homme sans caractère » est une grande préoccupation depuis le 19e siècle. La société libérale l'aurait affadi, explique Alexis de Tocqueville dans *De la démocratie en Amérique* à cette époque. Selon lui, le développement de l'égalité démocratique encourage l'individualisme. Le citoyen finit par vouloir qu'on lui ôte « *le trouble de penser et la peine de vivre* ». Le peuple devient « *un troupeau d'animaux timides et industrieux* ».

Selon le sociologue Jean Baudrillard, la société de consommation du 20e siècle façonne sans le dire les êtres humains, orientés dans leurs désirs de reconnaissance, empêtrés dans un lexique lié à la possession. Obéissant à la servitude des objets, les individus se font plus dociles, reléguant aux marges la place accordée aux colériques, aux contestataires.

Quel type de caractère la société actuelle produit-elle ?

Des études montrent dans nos sociétés de plus en plus fragmentées une montée du sentiment de colère. Chez les Gilets jaunes, ce sentiment était central. À l'hôpital, où on observe une augmentation des tensions entre les patients, les soignants et la direction, la fronde est palpable. Les métiers du soin qui attirent traditionnellement des personnalités plus empathiques se heurtent à des logiques de gestion et d'économie qui se sont imposées ces dernières années à l'hôpital. Le philosophe allemand Peter Sloterdijk estime que les croyances dans l'au-delà (religions) ou dans les lendemains qui chantent (socialisme, communisme) ont longtemps contenu les frustrations liées aux injustices. Avec la disparition de ces arrière-mondes, c'est la colère qui s'exprime pour obtenir gain de cause tout de suite.

Quels sont, selon vous, les caractères utiles dans l'avenir ?

L'honnête homme, décrit par La Bruyère sous le règne de Louis XIV : c'est celui qui réfrène ses passions excessives d'ambition ou de reconnaissance et s'efface au moment opportun. Il favorise la vertu privée et publique.

Face aux défis actuels, d'ordre écologique, notamment, l'humilité reste un trait de caractère indispensable. L'humble, c'est celui littéralement qui a les pieds sur terre, et qui ne veut pas d'une emprise excessive sur le monde. À rebours de toute ambition ou de prédation, il œuvre à la préservation des choses pour les générations après lui.

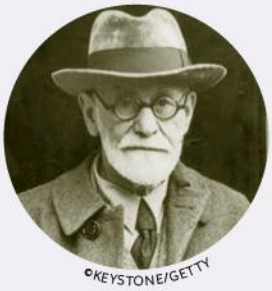
● PROPOS RECUEILLIS PAR **TOM UMBDENSTOCK**

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 1:24:20 PM

POINTS DE REPÈRE

LES GRANDES THÉORIES DE LA PERSONNALITÉ

ANNE-CLAIRE THÉRIZOLS



Sigmund Freud

LE JOUG DE L'INCONSCIENT (S. FREUD)

Sigmund Freud (1856-1939), fondateur de la psychologie et en particulier du courant psychanalytique, est un des premiers à jeter les bases d'une théorie de la personnalité. Selon lui, l'inconscient, révélé par nos rêves, nos actes manqués et nos névroses, domine notre psychisme. Cet inconscient qu'il dénomme le « ça » est le siège de nos pulsions refoulées, notamment sexuelles. Ces pulsions sont le moteur du développement de la personnalité qui se déroule en cinq étapes : le stade oral, le stade anal, le stade phallique, la période de latence et stade génital. La plupart d'entre elles sont en lien avec les zones érogènes du corps (bouche, anus, pénis, clitoris, vagin) et contribuent à définir des types de personnalités. Par exemple, lors du stade oral, Freud distingue les personnalités orales-réceptives, qui recherchent le plaisir par la succion (fumer, manger...), et orales-agressives qui agressent verbalement. Les premières seraient schématiquement plus dépendantes des autres, optimistes et confiantes, tandis que les secondes seraient plutôt sarcastiques et agressives.
Cette théorie s'est imposée au 20e siècle, mais elle a été très critiquée en raison de la subjectivité des études de cas sur lesquelles elle s'appuyait ou encore de la place trop importante accordée à la sexualité dans le développement de la personnalité.

LA FIN DU TOUT SEXUEL (C.G. JUNG)

Carl Gustav Jung (1875-1961) défendit Freud dont il fut très proche, avant de devenir lui aussi critique. Celui qui incarne le courant néoanalytique propose une vision plus optimiste de l'homme, moins soumis à son inconscient, qui d'ailleurs n'est plus dirigé par ses seules pulsions sexuelles. On doit notamment à Jung la distinction entre deux grands types de personnalités : introverties (hésitantes, réfléchies et solitaires) et extraverties (tournées vers l'extérieur, aventureuses, en quête de nouveauté et qui s'attachent facilement aux autres).

Carl Gustav Jung

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 1:24:20 PM

LA LOI DU SINGULIER (C. ROGERS)

© GETTY
Carl Rogers

La psychologie humaniste considère que chaque individu se forge une personnalité unique liée à son expérience singulière. Son principal représentant, Carl Rogers (1902-1987), défend l'idée que nous avons une disposition biologique à croître en nous adaptant à notre environnement. C'est ce qu'il appelle « l'actualisation ». Selon lui, le « soi actuel » – ce que nous sommes – vise un « soi idéal » – celui que nous souhaitons être. Nous sommes équilibrés quand l'écart entre les deux est modéré. Selon Rogers, la construction de la personnalité dépend de l'environnement, notamment du fait de bénéficier d'un regard positif (en particulier dans les premières années de la vie), d'être compris et considéré par l'entourage (empathie) et de relations interpersonnelles « congruentes » (même ressenti émotionnel entre les interlocuteurs face à l'événement qu'elles considèrent).

LES TRAITS DE PERSONNALITÉ (G. ALLPORT ET L. GOLDBERG)

Et si nous étions prédisposés à réagir de telle ou telle manière ? C'est la conviction des théoriciens des dispositions dont Gordon Allport (1897-1967) fut l'un des principaux représentants. Selon lui, nous naissons avec des traits de caractère cardinaux, centraux et secondaires qui, sous l'influence de nos expériences enfantines, de notre environnement et de l'interaction entre les deux, façonnent notre personnalité. Dans le prolongement de cette théorie, le « *Big Five* » propose un modèle descriptif de la personnalité en cinq traits centraux (ouverture, agréabilité, extraversion, névrotisme et conscienciosité) proposée par Lewis Goldberg en 1981 et qui définit des profils psychologiques.

© BETTMANN/GETTY
Gordon Allport

© MAHER-RALPH NORMAN
George Kelly

LA CONSTRUCTION DU SENS (G. KELLY ET W. MISCHEL)

Dans les années 1950, George Kelly (1905-1967), le pionnier du mouvementcognitif, part du postulat que chaque individu fonctionne comme un scientifique. Il émet des hypothèses sur les raisons pour lesquelles une situation se produit. Il les teste ensuite en appliquant ce que Kelly appelle ses « constructions personnelles », des sortes de représentations mentales de la réalité, et prédit de cette manière le résultat qu'il pense obtenir. Si ce résultat lui donne raison, il sait que cette construction mentale est utile dans cette situation et il la conserve pour un usage futur. Ainsi s'élabore la personnalité selon G. Kelly. Walter Mischel (1930-2018), quant à lui, conteste l'idée de traits de personnalité immuables qui détermineraient un certain type de réactions dans un certain genre de situations. Il estime que les individus adaptent leur comportement au contexte et aux interactions précises avec les autres. Prédire la manière dont ils agiront en fonction de tel ou tel trait de caractère est donc impossible.

LA RELATION CORPS-ESPRIT (J.A. GRAY)

Selon la théorie de la personnalité développée par Jeffrey Alan Gray dans les années 1970, les différences entre les individus seraient liées à des variables du système nerveux (ganglions, neurotransmetteurs, etc.). J.A. Gray a notamment dégagé deux facteurs essentiels dans la construction de la personnalité : l'anxiété et l'impulsivité, la première combinant introversion et névrotisme, la seconde un névrotisme élevé et une extraversion. Et depuis, l'imagerie cérébrale nous confirme, par exemple, que nous n'avons pas tous la même production de sérotonine et donc pas la même aptitude naturelle au bien-être !

© DR
Jeffrey Alan Gray

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 1:24:20 PM

QUAND LA PERSONNALITÉ SE TROUBLE

Borderline, paranoïaque, obsessionnel-compulsif… La psychiatrie a identifié une dizaine de grands troubles de la personnalité. Des catégories remises en cause aujourd'hui. **MARC OLANO**

Un environnement familial carencé, des maltraitances, un deuil précoce, des maladies graves, du harcèlement scolaire… sont autant de facteurs qui favorisent le développement d'un trouble de la personnalité. Ces troubles concerneraient, selon les études ❶, entre 6 et 15 % de la population adulte. Le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* américain (*DSM*) les définit comme des traits de caractère « *rigides et envahissants* », éloignés de ce qui est « *attendu dans la culture de l'individu* », responsables d'une « *souffrance et d'une altération du fonctionnement social et professionnel* » ❷.

Avant d'établir qu'il s'agit bien d'un trouble de la personnalité, il est important de questionner la stabilité des traits dans le temps et l'espace : la personne a-t-elle toujours eu ce comportement depuis qu'elle est adulte ? Présente-t-elle les mêmes comportements avec toutes les personnes de son entourage et dans toutes les circonstances ? Importante, cette distinction marque la frontière entre trouble de la personnalité et trouble mental. On peut avoir une personnalité obsessionnelle, par exemple, ou souffrir d'un trouble obsessionnel compulsif (toc). Ce n'est pas la même chose ! Les toc peuvent être liés à un contexte anxieux particulier. C'est une maladie, avec des rituels enfermants qui perturbent le quotidien au moins une heure par jour, mais qui se soigne, alors qu'une personnalité obsessionnelle, plus installée, est beaucoup plus longue à traiter.

Depuis les années 1950, l'Association américaine de psychiatrie tente de recenser les différents troubles. Son premier manuel psychiatrique, le *DSM-I*, en réunit une dizaine, décrits comme des « *racornissements (raideurs) pathologiques de la personnalité* » qui resisteraient aux thérapies ❸.

Dans sa dernière version de 2013 (*DSM-5*), cette classification est conservée moyennant seulement quelques changements minimes. Les personnalités troublées sont reparties en trois grands groupes établis en fonction de la similarité des symptômes : les excentriques (personnalité paranoïaque, schizoïde et schizotypique), les impulsifs (personnalité histrionique ou hystérique, limite ou *borderline*, antisociale et narcissique) et les anxieux (personnalité évitante, dépendante et obsessionnelle-compulsive).

1 - LES EXCENTRIQUES

La catégorie des « excentriques » regroupe les personnalités paranoïaques, schizoïdes et schizotypiques. Les porteurs de ces troubles se caractérisent par un comportement inhabituel, parfois excentrique, méfiant ou en retrait des autres.

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 1:24:20 PM

© ANAÏS ORDAS

Les personnalités paranoïaques sont plus particulièrement suspicieuses et n'hésitent pas à surinterpréter le comportement ou les paroles d'autrui. Elles ont souvent l'impression qu'on leur veut du mal, qu'on les manipule ou qu'on leur ment. Elles évitent de se confier aux autres, ont tendance à se montrer rancunières et rigides. Dans les cas les plus extrêmes, elles font face à des délires de persécution qui les amènent à imaginer, sans aucun fondement, des complots dirigés contre elles. Des dictateurs, à l'image d'Hitler ou de Staline avaient, par exemple, toutes les caractéristiques d'une personnalité paranoïaque.

Les personnalités schizoïdes se distinguent par une tendance à s'isoler des autres, à fuir les groupes et rester silencieuses. Indifférentes aux critiques et aux compliments, elles ont aussi du mal à reconnaître et exprimer leurs émotions. Contrairement à la schizophrénie (qui est une maladie mentale), leurs capacités mentales ne sont pas impactées et elles ne présentent pas d'hallucinations ou d'idées délirantes. On peut donc avoir une personnalité schizoïde, sans être schizophrène.

Les personnalités schizotypiques se rapprochent davantage des caractéristiques de la schizophrénie. Aussi mal à l'aise dans les relations que les précédentes, leur perception de la réalité est, en plus, déformée et leur pensée désorganisée. Elles peuvent avoir des hallucinations corporelles (l'impression, par exemple, d'être étranger à son corps), des sentiments de déréalisation (impression de voir des signes partout), des pensées magiques ou encore des manifestations émotionnelles impulsives.

2 - LES IMPULSIFS

Cette catégorie inclut les personnalités antisociales, limite (*borderline*), histrioniques et narcissiques. Elles se caractérisent par des comportements impulsifs, émotifs, erratiques et autocentrés.

Les personnalités antisociales commettent souvent des infractions et délits de manière répétée. Elles ont tendance à manipuler les autres, ont besoin d'être en permanence stimulées, se bagarrent souvent, présentent des conduites à risque, se comportent de manière irresponsable et ne ressentent pas de remords quant aux dommages causés. La figure du psychopathe en est une illustration.

Les personnalités *borderline* se caractérisent essentiellement par leur instabilité émotionnelle et relationnelle, une peur de l'abandon, une image de soi extrêmement fragile, une impulsivité marquée par des accès de colère, des comportements suicidaires ou autodestructeurs et parfois des idées de persécution et des hallucinations auditives (d'où la notion de « trouble limite »). La colère déferlante du héros grec Achille décrit par Homère ou Béatrice Dalle, héroïne impulsive et incontrôlable dans *37°2 le matin*, incarnent ce type de personnalité.

Les personnalités histrioniques (anciennement appelées hystériques) cherchent à plaire, à attirer l'attention des autres. Leurs émotions changent

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 2:19:35 PM

très rapidement et se manifestent souvent de manière excessive. Elles ont tendance à idéaliser ou dévaluer exagérément parfois les mêmes personnes. *Madame Bovary* de Gustave Flaubert ou Michel Serrault dans *La Cage aux folles* en sont des illustrations célèbres.

On a longtemps cru qu'il s'agissait d'une spécificité féminine et attribué ces comportements à l'utérus, d'où le terme hystérique (du grec *husteros*). En 1980, le *DSM-3* le remplace par l'appellation histrionique (du latin *histrio* : comédien, mime). Entretemps, les chercheurs s'étaient en effet aperçus que certains hommes présentaient ces traits de caractère, qui n'avaient donc rien à voir avec l'utérus !

Les personnalités narcissiques, quant à elles, ont une très haute opinion d'elles-mêmes. Elles ont l'impression d'être d'exceptionnelles, sont très soucieuses de leur apparence physique et manifestent souvent de grandes ambitions professionnelles. Elles s'attendent à ce que les autres leur accordent une grande importance en raison de la valeur qu'elles s'attribuent. Elles ont tendance à mépriser et à exploiter leur entourage à leurs propres fins. Peu empathiques, égocentriques, elles ont besoin d'être admirées. Quand elles sont rejetées, elles peuvent entrer dans des rages démesurées. Toutes les personnalités narcissiques ne sont pas pour autant perverses narcissiques, ces dernières éprouvant jouissance à voir les autres souffrir, ce qui n'est pas forcément le cas des narcissiques.

3 - LES ANXIEUX

On trouve parmi les personnalités anxieuses, les évitants, les dépendants et les obsessionnels-compulsifs. Leur point commun : une anxiété massive qui impacte toutes les sphères de leur vie.

Les troubles de la personnalité étant des traits solidement ancrés, les thérapeutes ont supposé un temps qu'ils étaient intraitables.

Les personnalités évitantes fuient les situations dans lesquelles elles peuvent être exposées à des critiques, de la désapprobation ou du rejet, et évitent les relations intimes. Par peur d'être ridiculisées ou montrées du doigt, elles ont tendance à s'isoler et à s'effacer. À la différence des timides qui ont peur de s'affirmer, mais envie d'être acceptés, les personnalités évitantes demandent simplement qu'on les oublie. La crainte de l'humiliation est plus importante que le désir de contact. Des craintes si intenses qu'elles peuvent prendre la forme d'attaques de panique.

De peur d'être abandonnées, **les personnalités dépendantes** ont tendance à se soumettre dans leurs relations, à laisser les autres décider à leur place, à ne pas prendre d'initiatives, ni exprimer leurs opinions. Elles n'aiment pas se retrouver seules, ont besoin de l'appui d'un proche pour exister et peuvent s'effondrer à la moindre critique. Elles sont persuadées qu'elles n'arriveront à rien toutes seules et que les autres sont plus forts qu'elles. La crainte de perdre le lien avec l'autre (conjoint, ami, proche...) les pousse parfois à se sacrifier et accepter l'inacceptable.

Enfin, **les obsessionnels-compulsifs** se différencient par leur souci d'ordre, de perfection et de contrôle. Souvent très intolérants aux changements, exigeants avec eux-mêmes et avec les autres, ils ont tendance à retenir leurs émotions. Obnubilés par le détail, l'organisation et le rangement, ils passent beaucoup de temps à vérifier que tout est en place. Distants et froids, ils sont aussi extrêmement scrupuleux et rigoureux, mais doutent d'eux-mêmes et peinent à prendre des décisions par peur de mal faire. Leur caractère inflexible, leur rigidité, leur difficulté à partager leurs émotions peuvent sérieusement impacter leurs relations sociales et intimes. Sherlock Holmes ou Spock dans *Star Trek* incarnent ce type de personnage.

Certaines personnalités pathologiques font encore l'objet de débats. C'est le cas des personnalités dépressives (pour lesquelles le *DSM* parle de « dysthymies »), tout comme des personnalités passives-agressives qui discutent tout et font de l'opposition passive, par exemple en sabotant ou détournant les décisions de leurs supérieurs hiérarchiques. Les personnalités sadiques qui cherchent la souffrance et la soumission de l'autre, les personnalités à conduite d'échec ou encore les personnalités modifiées par un évènement traumatique, dont on parle beaucoup ces derniers temps à travers le syndrome de stress posttraumatique, sont également encore très discutées par les experts. Pour la plupart la question porte sur le fait de savoir s'il s'agit d'une véritable personnalité à part entière ou plutôt d'une maladie ou d'un trouble du comportement plus ou moins durable.

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 2:19:35 PM

SE SOIGNENT-ILS ?

Les troubles de la personnalité étant des traits solidement ancrés, les thérapeutes ont supposé un temps qu'ils étaient intraitables. Aujourd'hui, des études scientifiques affirment l'inverse ❹. En effet, certains traitements semblent pouvoir infléchir des traits de caractère. Les antidépresseurs peuvent, par exemple, réduire la susceptibilité face aux critiques des personnes anxieuses. Les antipsychotiques de leur côté enrayent les idées de persécution et freinent l'impulsivité chez les personnalités schizotypiques ou paranoïdes.

Quant aux thérapies, celles d'inspiration psychanalytique tentent d'amener la personne à comprendre les évènements passés, à prendre conscience de son fonctionnement psychique et à corriger ce qui s'avère inadapté. Les thérapies cognitives et comportementales s'intéressent davantage aux manifestations concrètes de la personnalité troublée. La thérapie cognitive, par exemple, vise à modifier les manières de penser (cognitions) ancrées dans la personne et à l'origine de certains troubles (dévalorisation de soi, sensations d'impuissance, de vulnérabilité, de danger permanent, etc.).

Toutefois, les troubles de la personnalité ont aujourd'hui tendance à disparaître des nomenclatures psychiatriques. Les spécialistes contestent de plus en plus cette approche statique et cloisonnée, ses critères trop larges (beaucoup de personnes peuvent se retrouver dans ces catégories) ou encore sa tendance à surpathologiser des comportements individuels qui relèvent pour certains de problèmes de société (par exemple, le narcissisme dans une société individualiste) ❺.

Dans la toute dernière version de la *Classification mondiale des maladies* (*CIM-11*) publiée en 2019, l'Organisation mondiale de la santé adopte un modèle dimensionnel qui tend à s'imposer aujourd'hui comme la référence. Elle ne propose plus qu'un seul diagnostic de trouble de la personnalité avec des degrés d'intensité (léger, modéré ou sévère) et des spécificités associées (affectivité négative, antisocialité, désinhibition...). La *CIM* parle alors d'un trouble de la personnalité léger à tendance antisociale ou bien d'un trouble sévère à tendance impulsive, par exemple.

Aussi, les références des troubles de la personnalité, historiquement ancrées dans la psychanalyse, les font apparaître comme démodés aujourd'hui. C'est l'approche symptomatologique qui s'impose de plus en plus dans les manuels : elle met l'accent sur les symptômes tangibles (anxiété, impulsivité, troubles de l'humeur...) et les traitements possibles (médicaments, psychothérapie, médiations corporelles...). D'aucuns y verront la marque d'une industrie pharmaceutique toute-puissante et critiqueront l'équation trop simpliste un symptôme = un traitement. Or, la psychologie humaine est une affaire bien plus complexe...

● **MARC OLANO**

❶ Julien-Daniel Guelfi et Patrick Hardy, *Les Personnalités pathologiques*, Lavoisier, 2013.

❷ American Psychiatric Association, *DSM-5. Task Force, Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*, American Psychiatric Publishing, 2013.

❸ Steeves Demazeux, « Les troubles de la personnalité dans le DSM : les raisons d'une crise nosologique », *Topique*, n° 123, 2013/2.

❹ Ueli Kramer *et al.*, « How personality disorders change in psychotherapy : A concise review of process », *Current Psychiatry Reports*, vol. XXII, n° 8, 2020.

❺ Sarah Dapzol, « Les troubles de la personnalité : historique, état des lieux des connaissances et prise en charge des patients », thèse pour le diplôme d'État de docteur en pharmacie, université Clermont-Auvergne, 2019.

À LIRE

- *Les Nouvelles Personnalités difficiles. Comment les comprendre, les accepter, les gérer*, François Lelord et Christophe André, Odile Jacob, 2021.
- *Les troubles de la personnalité. Apprendre à mieux cohabiter*, Manon Beaudoin et Anaelle Derval, Ellipses, 2022.

La figure du psychopathe a inspiré nombre d'auteurs et de réalisateurs de polars. Hannibal Lecter dans *Le Silence des agneaux* (Thomas Harris, 1988) Patrick Bateman dans *American Psycho* (Bret Easton Ellis, 1991) ou Annie Wilkes dans *Misery* (Stephen King, 1987) sont des exemples illustres de personnalités psychopathiques. Des tueurs en série, de Jack l'Éventreur à Michel Fourniret, ou encore les personnages de certains contes, à l'image de Barbe Bleue.

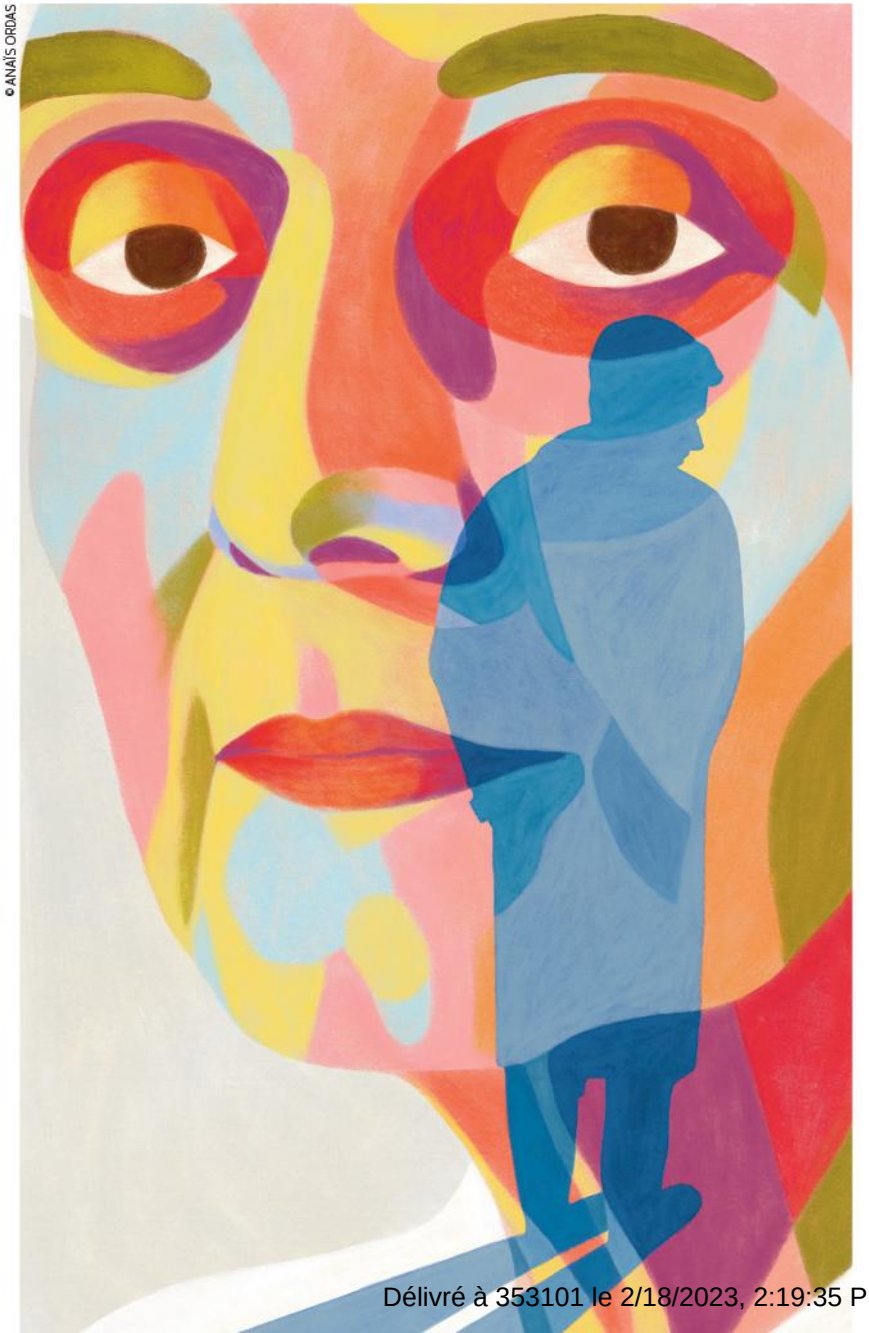
Leur point commun : une jouissance à faire souffrir les autres. C'est cette perversité qui différencie les psychopathes des personnalités antisociales ou des délinquants ordinaires. Souvent très narcissiques, ils se surestiment et n'hésitent pas à mentir et manipuler leurs semblables. Ils n'ont d'émotions que très superficielles et très peu d'empathie. On trouve beaucoup de psychopathes en milieu carcéral, mais tous ne finissent pas en prison. Certains, plus habiles, parviennent à contrôler leur impulsivité et trouvent d'autres moyens pour satisfaire leur besoin d'excitation, dans les sports à risque ou dans la fête.

Certains psychopathes, à l'image de Bud Fox, le héros de *Wall Street* (Oliver Stone, 1987), qui n'hésite pas à charmer et duper son entourage pour détourner de l'argent, se révèlent particulièrement adaptés à leur environnement. On peut alors parler de psychopathes à succès. ● **M.O.**

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 2:19:35 PM

ÊTRE SOI-MÊME, C'EST ÊTRE PLUSIEURS

Nous sommes à la fois un et multiple par les expériences que nous vivons. Une situation compliquée à vivre face aux injonctions à l'authenticité.



© ANAÏS ORDAS

La plupart d'entre nous pensons avons un moi unitaire et stable. Et si, à l'inverse, le soi était multiple et versatile ? C'est la thèse avancée, il y a déjà un siècle, par le psychologue William James. Dans son *Précis de psychologie*, il soulignait combien le moi est morcelé « *en différents soi qui peuvent se réfuter les uns les autres* » ❶. En effet, du matin au soir, le soi ne cesse de déployer une gymnastique complexe, oscillant entre une pluralité de facettes, de rôles, de pensées, de valeurs, d'émotions, parfois contradictoires. Protéiforme, il se démultiplie, tout en étant contenu par une sorte de super assemblage : moi. Cette idée d'un moi désunifié est loin d'être neuve. Montaigne écrivait que « *quiconque s'étudie bien attentivement trouve en soi (...) cette volubilité, et discordance* », les humains étant « *tous de lopins et d'une contexture si informe et diverse* » ❷.

UN DIAGNOSTIC MÉDICAL

Il existe des circonstances où l'hétérogénéité identitaire est pathologique. Ian Hacking, épistémologue canadien, a écrit une étude captivante de l'histoire de ce diagnostic, depuis l'épidémie d'affections psychologiques recensées au terme du 19e siècle jusqu'aux cas célèbres de personnalités multiples des années 1970, immortalisés par des films tels que *Les Trois Visages d'Ève* (Nunnally Johnson, 1957) et *Sybil* (Daniel Petrie, 1976), renommé aujourd'hui plus sobrement par le

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 2:19:35 PM

Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (*DSM*) « troubles dissociatifs de l'identité » ❸. Même si une mythologie, entretenue par les médias, s'est développée autour d'eux, ces troubles psychiques partagent des traits communs. Il est question d'un hôte qui possède plusieurs alters, pouvant aller jusqu'à trente caractères différents. L'individu passe d'un *alter* à l'autre, souvent brusquement. I. Hacking parle de « permutation » pour désigner l'opération par laquelle une personnalité prend la place d'une autre.

NOUS SOMMES TOUS MULTIPLES

Chez les sujets sains, comme le rappelle W. James, il existe autant de moi sociaux qu'il y a de groupes distincts auxquels s'identifier. Plus que quiconque, le sociologue Erving Goffman a observé la théâtralité de la vie quotidienne, scrutant la pluralité des rôles endossés par une personne, ses diverses facettes identitaires. Comme l'écrit Amartya Sen, « *une même personne peut, sans qu'il y ait contradiction, être une femme, citoyenne américaine, originaire des Caraïbes, d'ascendance africaine, chrétienne, libérale, végétarienne, marathonienne, historienne, enseignante, romancière, hétérosexuelle* (...) *et croire dur comme fer en l'existence d'une intelligence extraterrestre avec laquelle il est plus qu'urgent de communiquer* (...) » ❹.

Liés pour la plupart à des souvenirs autobiographiques, certains de ces aspects lui ont été transmis et se stabilisent depuis l'enfance. D'autres, acquis plus tard, correspondent à des assignations progressivement incorporées. D'aucuns sont privés et échappent à des catégorisations étriquées, voire sont antithétiques à d'autres. Surtout, ces facettes de soi sont compartimentées en fonction des contextes dans lesquels l'individu se meut, des groupes auxquels il appartient et qu'il fréquente, des gens auxquels il est confronté. On dira de quelqu'un qu'il n'est pas la même personne suivant les circonstances. Cette impression du sens commun fait écho à ce qu'on observe dans l'analyse. La vie sociale produit des êtres clivés entre des répertoires de représentations, d'actions et d'émotions, autant d'aspects stabilisés à chaque moment.

Pourtant, certains individus sont plus fractionnés que d'autres. Les colonisés, les persécutés, les infériorisés, les stigmatisés ont appris à intérioriser le point de vue dominant dans la construction de leur moi, à en camoufler certaines dimensions et à exécuter des rôles contraints, donnant lieu à l'émergence de consciences hétérogènes, génératrices de souffrances considérables. On pensera, parmi d'autres, à celle qui dissimule son identité culturelle et religieuse derrière un masque de peur d'être méprisée, à ceux qui se font passer pour hétérosexuels alors qu'ils ou elles sont gays ou lesbiennes ou à cet analphabète qui fait semblant de savoir lire.

D'autres recherchent pour le plaisir qu'elle leur procure cette fragmentation identitaire dans des contextes ludiques et fictionnels, comme le font, par exemple, les *cosplayers* adeptes des jeux de rôle, les acteurs, les amateurs de reconstitutions historiques ou de jeux grandeur nature.

Plus encore, un tel désir de démultiplication de soi est favorisé par les technologies digitales qui permettent de s'inventer des avatars variés dans le cyberespace.

À L'ÈRE DE L'AUTHENTICITÉ

« Être vraiment soi-même » constitue une formule banale aujourd'hui. Elle dévoile un rapport singulier à l'authenticité, l'un des concepts hégémoniques de notre époque. Celui qui fait semblant est un imposteur dans un régime où la vérité colonise notre relation à nous-mêmes. L'authentique est champion dans une société où il est par-dessus tout demandé d'être soi-même.

Mais qui est ce « soi-même » ? Alors que d'aucuns entendent restreindre l'identité à des brins d'ADN et des empreintes digitales, un tel rétrécissement se révèle dans les discours identitaires qui font de l'homme un être unidimensionnel, le limitant, par exemple, à un « vrai » moi culturel. Et si être soi-même, c'était être plusieurs ? Et si être soi-même n'était pas seulement ressentir la cohérence et l'unité du moi, mais également faire l'expérience de ses facettes plurielles, de l'incessante transition entre elles et de l'acquisition de nouvelles dimensions ? Dans *Genèse* (1981), Michel Serres note que « *le multiple est* (...) *l'ordinaire des situations* ». Inutile de dire que les implications sociologiques, éthiques et politiques d'une telle perspective sont décisives.

DAVID BERLINER
Anthropologue, professeur à l'université libre de Bruxelles, il est l'auteur de *Devenir autre*, La Découverte, 2022.

❶ William James, *Précis de psychologie*, 1909, rééd. Les Empêcheurs de penser en rond, 2003.
❷ Michel de Montaigne, *Essais*, t. II, 1580, rééd. Hachette/BnF, 2014.
❸ Ian Hacking, *L'Âme réécrite. Étude sur la personnalité multiple et les sciences de la mémoire*, 1998, trad. fr., Les Empêcheurs de penser en rond, 2006.
❹ Amartya Sen, *Identité et violence*, Odile Jacob, 2007.

LIRE EN LIGNE*
• Le moi vu d'ailleurs, une approche anthropologique
NICOLAS JOURNET
*À partir de la version digitale.

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 2:19:35 PM

SAVOIR S'AFFIRMER

Aider les personnes qui manquent de confiance en elles à s'exprimer et exercer leurs droits, c'est l'objectif des techniques d'affirmation de soi, nées aux États-Unis dans les années 1960.

Vendredi 9 h, comme chaque jour de la semaine, Mathilde, secrétaire, arrive sur son lieu de travail. Brigitte, sa collègue, lui annonce : « *Ce soir, je partirai à 15 h. Je vais faire du shopping.* » Mathilde qui se présente volontiers comme quelqu'un qui « *n'aime pas faire des histoires* » répond à Brigitte : « *Entendu. Bon shopping !* » Pourtant, le départ anticipé de Brigitte conduit Mathilde à finir de rédiger seule le compte rendu urgent demandé par la patronne. Mathilde rentre chez elle tard, épuisée, triste et désabusée : si seulement elle avait osé demander à Brigitte de rester plus longtemps, les choses ne se seraient pas passées ainsi...

Mathilde n'exprime pas ses désirs face aux autres ; elle n'ose pas refuser quand on lui demande un service. Cette attitude provoque chez elle mal-être et frustration. Comme beaucoup de personnes, Mathilde n'arrive pas à s'affirmer. Une situation d'autant plus problématique que manifester sa personnalité auprès des autres est devenu une valeur cardinale dans nos sociétés postmodernes, centrées sur l'individu.

Le concept d'affirmation de soi est né aux États-Unis dans les années 1960-1970. Des femmes et des personnes issues des minorités raciales (afro-américaines, portoricaines,...) font appel à des psychologues pour qu'ils les aident à s'affirmer et à défendre leurs droits. En 1978, les psychologues Robert Alberti et Michael Emmons définissent dans *Your Perfect Right*, l'affirmation de soi comme « *un comportement qui permet à une personne d'agir au mieux de son intérêt, de défendre son point de vue sans anxiété, d'exprimer avec sincérité et aisance ses sentiments et d'exercer ses droits sans dénier ceux des autres* ».

En 1979, les techniques d'affirmation de soi s'exportent à travers le monde francophone grâce aux psychologues québécois Jean-Marie Boisvert et Madeleine Beaudry (*S'affirmer et communiquer*, 1979). Ils en font un outil thérapeutique à destination d'un large public : tous ceux qui peinent à s'exprimer. Selon eux, les techniques d'affirmation de soi visent un échange « gagnant-gagnant », qui permet à l'interlocuteur de donner son avis aussi et de rechercher le consensus.

TENIR COMPTE DE L'AUTRE

Aujourd'hui, les principes de l'affirmation de soi se résument principalement à trois grands objectifs : s'exprimer, tenir compte de l'autre et obtenir gain de cause qu'il s'agisse de formuler une demande, un refus, un compliment, une critique, de donner son avis, et même engager une conversation.

Aujourd'hui, les principes de l'affirmation de soi se résument à trois grands objectifs : s'exprimer, tenir compte de l'autre et obtenir gain de cause.

Dans tous les cas, la communication est un levier essentiel. Le psychologue Yves-Alexandre Thalmann, entre autres, conseille de respecter trois principes : être clair (énoncer une intention/un besoin), direct (s'adresser à la personne en la regardant) et précis (indiquer ses limites). Par exemple, un père qui demande à son fils de mettre le son de la télévision « moins fort » n'est pas précis. Une demande précise dirait de mettre le son sur le volume 3 du téléviseur. Être précis permet de limiter les erreurs de compréhension et d'augmenter les chances d'obtenir ce qu'on veut.

Le psychiatre Charly Cungi invite pour sa part à mettre des formes : demander l'autorisation de parler ou annoncer clairement qu'on a quelque chose à dire, verbaliser précisément en s'impliquant (« je veux/ne veux pas... »), ne pas hésiter à pratiquer la technique du disque rayé (répéter son avis ou sa demande), se montrer empathique et terminer la conversation chaleureusement : « *Non, Julien, je ne veux pas te prêter 100 euros (verbalisation précise et claire). Je t'apprécie beaucoup (réassurance), mais je t'ai déjà dépanné le mois dernier. Je n'ai pas envie de recommencer (disque rayé) J'espère que tu n'es pas déçu (empathie). On boit un café ensemble dès que possible ! (fin de conversation cordiale).* »

Ces exercices peuvent être pratiqués par tous ceux qui éprouvent des difficultés modérées pour exprimer leur point de vue. Lorsque ces difficultés deviennent insurmontables, la thérapie peut être un levier. Elle consiste à confronter le patient à ses peurs : d'abord, celles qui provoquent

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 2:19:35 PM

un léger mal-être, puis les plus problématiques. Par exemple, le psychothérapeute Frédéric Fanget, élève du psychiatre Jean Cottraux, utilise une méthode thérapeutique fondée sur les leviers comportementaux (réapprendre les attitudes adaptées par la mise en situation, le jeu de rôle) et cognitifs (le dialogue avec le patient pour le faire réfléchir sur ses valeurs et les processus mentaux qui l'inhibent, solliciter les émotions pour comprendre les mécanismes à l'œuvre).

En 1999, il a publié une étude sur l'évolution de 55 cas après deux ans de thérapie. Les résultats montrent que les patients recourent moins aux arrêts maladies et aux psychotropes. De quoi redonner espoir !

● MAUD NAVARRE

À LIRE

- *S'affirmer même si on manque de confiance en soi*, Yves-Alexandre Thalmann, Solar, 2015.
- *Savoir s'affirmer en toutes circonstances* Charly Cungi, 1996, rééd. Retz, 2011.
- *Affirmez-vous ! Pour mieux vivre avec les autres* Frédéric Fanget, 2e éd., Odile Jacob, 2011.

©ANAÏS ORDAS

ÉDUCATION
L'EXPRESSION DE SOI À L'ÉCOLE

Depuis les années 1960-1970, les élèves sont encouragés à s'exprimer. Il s'agit notamment de les aider à affirmer leur personnalité. Contrairement à l'Allemagne ou aux pays anglo-saxons qui ont intégré l'expression personnelle dans leurs enseignements depuis bien plus longtemps, le système scolaire français accuse encore du retard en la matière.

Inspirées de la psychopédagogie de l'enfant, ces pratiques prennent des formes diverses : orales (débats, expressions d'humeur), écrites (rédaction), artistiques (musique, dessin…).

Amélia Legavre, sociologue de l'éducation, a étudié des écoles primaires publiques et, pour beaucoup, privées qui encouragent ces pratiques. Elle montre que les élèves en difficulté scolaire ont plus de mal à comprendre les attentes de ces exercices, notamment à identifier les moments où ils peuvent s'exprimer. Ces pratiques ne sont pas, en effet, à la portée de tous les élèves : il faut être à l'aise avec le regard de l'autre, avoir le sentiment de sa valeur personnelle et valoriser le fait de s'exprimer.

Par ces exercices, les élèves apprennent aussi à transmettre aux adultes les sentiments qu'ils veulent entendre : par exemple, se dire enthousiaste pour une activité, même si ce n'est pas vraiment le cas. Un biais de ces dispositifs qui doivent normalement permettre d'exprimer tous les avis, y compris ceux contraires aux attentes des enseignants… ● M.N.

À LIRE

- *Être soi à l'école. L'expression des élèves dans les pédagogies alternatives* Amélia Legavre, Puf, 2022.

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 2:19:35 PM

POUR PROLONGER LA LECTURE

Les sources de ce dossier

- ***Les Nouvelles Personnalités difficiles. Comment les comprendre, les accepter, les gérer***
  François Lelord et Christophe André, Odile Jacob, 2021.
- ***Psychologie de la personnalité et des différences individuelles***
  Michael Ashton, de Boeck, 2014.
- ***L'Individu, sujet de lui-même***
  Guy Bajoit, 2013, rééd. Eme et intercommunications, 2019.
- ***Devenir autre. Hétérogénéité et plasticité du soi***
  David Berliner, La Découverte, 2022.
- ***Les Troubles de la personnalité. Apprendre à mieux cohabiter***
  Manon Beaudoin et Anaelle Derval, Ellipses, 2022.
- ***La Politique de l'individu***
  Fabienne Brugère, Seuil, coll. « La République des idées », 2013.
- ***Troubles de la personnalité. Ni psychotiques, ni névrotiques, ni pervers, ni normaux...***
  Roland Coutanceau et Joanna Smith (dir.), Dunod, 2013.
- ***Savoir s'affirmer en toutes circonstances***
  Charly Cungi, Retz, 2015.
- ***Affirmez-vous ! Pour mieux vivre avec les autres***
  Frédéric Fanget, 2e éd., Odile Jacob, 2011.
- ***Introduction aux théories de la personnalité***
  Carole Fantini-Hauwel, Dunod, 2018.
- ***Ce que n'est pas l'identité***
  Nathalie Heinich, Gallimard, 2018.
- ***Se séparer, devenir sujet***
  Florian Houssier et Dominique Mazéas (dir.), In Press, 2022.
- ***Être soi à l'école. L'expression des élèves dans les pédagogies alternatives***
  Amélia Legavre, Puf, 2022.
- ***L'Évaluation de la personnalité. Le modèle en cinq facteurs***
  Jean-Pierre Rolland, Mardaga, 2019.
- ***L'Identité humaine en dialogue***
  Claude Romano, Seuil, 2022.
- ***Double Je. Identité personnelle et identité statutaire***
  François de Singly, Armand Colin, 2017.
- ***Les Caractères aujourd'hui. Ce qui résiste et ce qui cède***
  Frédéric Spinhirny, Payot, 2022.
- ***S'affirmer même si on manque de confiance en soi***
  Yves-Alexandre Thalmann, Solar, 2015.

Les classiques

- ***L'Identité. Dictionnaire encyclopédique***
  Jean Gayon (dir.), Gallimard, coll. « Folio essais », 2020.
- ***Psychologie de la personnalité***
  Michel Hansenne, de Boeck, 2021.

À voir

- **« L'affirmation de soi »**
  Conférence de Frédéric Fanget dans le cadre du cycle « Fil good. Lier la recherche et le bien-être en société », MSH-Alpes, 2018 (en ligne).

DANS LES ARCHIVES DE SCIENCES HUMAINES (WWW.SCIENCESHUMAINES.COM)

- **« Comment on devient unique »**
  Achille Weinberg, *Sciences Humaines*, n° 256, 2014/2.
- **« Devenir soi-même »**
  Jean-François Dortier et Jean-François Marmion (coord.), *Les Grands Dossiers des sciences humaines*, n° 55, juin-juillet-août 2019.
- **« L'individu, secrets de fabrication »**
  Jean-François Dortier, *Sciences Humaines*, n° 256, 2014/2.
- **« L'individu en quête de soi »**
  Philippe Cabin (coord.), *Sciences Humaines*, n° 91, 1999/2.

ABONNEZ-VOUS

SCIENCES HUMAINES

Abonnement 1 an

Particuliers en France métropolitaine

11 Mensuels

54 €

seulement au lieu de 73,10 €

11 Mensuels + 4 Grands Dossiers

69 €

seulement au lieu de 104,70 €

BULLETIN D'ABONNEMENT

OUI, je m'abonne

☐ 54 € pour 11 Mensuels
☐ 69 € pour 11 Mensuels + 4 Grands Dossiers

Je règle aujourd'hui la somme de ..... €

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
☐ Par virement Banque Populaire Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021
BIC : CCBPFRPPDJN

Mes coordonnées :

Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
CP Ville .....
Pays .....
Courriel .....

À compléter et à retourner avec votre règlement :

Dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :

Sciences Humaines
Libre Réponse 60 546
89 019 Auxerre Cedex

POUR ALLER PLUS VITE, APPELEZ LE 03 86 72 17 39
CODE PROMO 356
(PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE)

DÉCOUVREZ TOUTES NOS OFFRES D'ABONNEMENTS EN SCANNANT CE QRCODE

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou servicesclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 2:19:35 PM

© SCIENCE SOURCE/RESEARCH HISTORY/GETTY

Dans les pas de Copernic, Kant opère une révolution en philosophie. Plutôt que de partir des objets pour comprendre la connaissance humaine, il considère qu'il faut partir du sujet. Il en tire une œuvre considérable sur l'homme et ses facultés, la morale, l'action, l'art, la théologie...

FRANCIS MÉTIVIER

RÉFÉRENCE

EMMANUEL KANT

Les principes de la connaissance

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 2:19:35 PM

© DEA PICTURE LIBRARY/DE AGOSTINI/GETTY

BIOGRAPHIE

Emmanuel Kant voit le jour en 1724 et meurt en 1804. Sa vie entière s'est déroulée à Königsberg, ville enclavée de la Prusse orientale de son époque, l'actuelle Kaliningrad russe. Il vivait seul – ou presque, car il recevait beaucoup. Il avait un emploi du temps inflexible, tellement occupé à écrire. Il n'est pour ainsi dire jamais sorti de sa ville. Il ne changera que deux fois le trajet de sa promenade quotidienne : l'une pour acheter le *Contrat social* de Rousseau, l'autre pour acheter le journal et s'informer sur la Révolution française. Il mourra en déclarant « *Alles gut* » (« *Tout est bien* »), content d'avoir achevé son travail philosophique.

L'œuvre d'Emmanuel Kant est immense et aborde tous les domaines de la philosophie : la question de la connaissance, la morale, l'esthétique et l'art, la théologie et le problème des religions instituées, la politique, l'anthropologie. Cependant, toutes les réflexions kantiennes partent d'un point central, à savoir ce que le philosophe appelle lui-même, dans la seconde préface de *Critique de la raison pure* (1781, remanié en 1787), la « révolution copernicienne » : ne parvenant pas à expliquer les mouvements du ciel en considérant que le Soleil tourne autour de la Terre, Copernic se demande s'il ne vaut mieux pas accepter l'hypothèse selon laquelle la Terre tourne autour du Soleil ; de là, Copernic parvient à calculer de façon logique les mouvements du ciel.

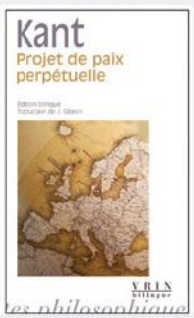
LA LIBERTÉ, CONDITION PREMIÈRE

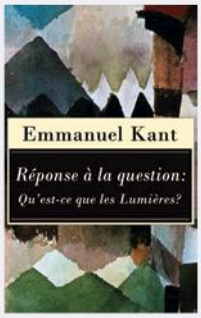
Kant reprend l'idée du scientifique pour l'appliquer à la pensée philosophique : si nous cherchons à connaître les choses (la liberté, l'espace, le temps et la nature) comme si elles étaient en dehors de nous, en partant des choses elles-mêmes, nous produisons alors parfois de faux raisonnements et des superstitions : je vois que le Soleil tourne autour de nous, donc la Terre serait centrale. Nous produisons également des idéaux inaccessibles qui arrangent bien les pouvoirs politiques et religieux (la liberté nous serait interdite, la morale relèverait d'une autorité supérieure, la pensée serait réservée à une élite).

Ainsi, la formule « révolution copernicienne » prend un sens philosophique avec Kant : le sujet pensant doit, avant de réfléchir sur le monde, réfléchir sur lui-même et les moyens nécessaires qu'il possède en vue de l'établissement des connaissances rationnelles. Il doit juger ce que la raison peut connaître et ne pas connaître. Pour cela, le sujet kantien examine les conditions *a priori* de la connaissance. *A priori*, ici, ne signifie pas « en apparence » ou « au premier abord », mais au sens propre « en premier », antérieurement à toute expérience de connaissance, de toute perception sensorielle. De quoi s'agit-il ? Des formes préalables à tout savoir, que nous avons en notre raison, de façon naturelle et universelle, indépendamment de tout contenu comme les cadres de l'espace et du temps.

Pour Kant, les êtres humains sont tous naturellement doués d'une raison et cette raison présente en elle-même les qualités pour connaître le monde.

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 2:19:35 PM





- ***Les Fondements de la métaphysique des mœurs***
  1785

Ce livre donne les éléments princeps de la philosophie morale de Kant. Comment savoir si la volonté de mon action est bonne, c'est-à-dire respectueuse du devoir moral ?

Je dois d'abord me demander si celle-ci peut être universalisable : ma volonté n'est bonne que si tous les êtres humains peuvent vouloir agir de la même manière, sans que cela donne à l'humanité entière un visage désastreux. Kant nomme cette règle d'universalisation « impératif catégorique ».

- ***La Critique de la faculté de juger***
  1790

L'esthétique, la philosophie de l'art et le beau comme jugement de goût sont les principaux sujets développés dans ces pages. Kant distingue le beau, qui se trouve dans l'art et produit chez nous un jugement de goût (« *c'est beau !* »), du sublime, qui se trouve dans la nature et produit chez nous un sentiment à la fois de fascination et de crainte (comme un orage en mer).

Le beau est un jugement de goût désintéressé (le beau pour le beau et non pour des intérêts individuels comme l'agréable qui dépend de chacun). De là, le beau, coupé de toute inclination particulière, est considéré comme universel.

- ***La Religion dans les limites de la seule raison***
  1793

À peine publié, ce livre a été censuré. Comme nombre de philosophes modernes, Kant croit en Dieu, mais est critique à l'égard des religions. Le philosophe considère que les grandes religions officielles conduisent à la superstition, c'est-à-dire à la fausse croyance, et ce au détriment de la morale.

De là, pour ne pas rejeter complètement le phénomène religieux, Kant propose une opposition entre une religion fausse (qui conduit à l'erreur et au crime) et une religion vraie. Sur les bases de l'humanisme qui considère que nous devons d'abord nous préoccuper de l'être humain, la morale doit énoncer les devoirs que nous avons vis-à-vis de nous-mêmes, autrui et moi. Les messages des prophètes et les textes sacrés doivent moins définir nos devoirs envers Dieu que nous rendre attentifs à notre propre action morale.

- ***L'Anthropologie d'un point de vue pragmatique***
  1798

Le mot « anthropologie » ne désigne pas la recherche ethnologique, mais une analyse des propriétés universelles de l'être humain par un tableau systématique de ces dernières. L'ouvrage s'articule selon deux aspects : une « étude physiologique » qui recherche « *ce que la nature fait de l'homme* » ; et une « étude pratique » qui recherche « *ce que l'homme, comme être libre, fait de lui-même, ou ce qu'il en peut et doit faire* ». Par exemple, par nature, nous rêvons, ou encore, nous buvons (du vin ou de la bière). Sur le plan physiologique, Kant se demande pourquoi et comment nous rêvons ou nous buvons. Sur le plan pratique, il examine ce que nous pouvons faire et ce que nous ne devons pas faire de nos représentations oniriques ou de nos états d'ivresse. Un livre très sympathique qui rompt avec la fausse image de rigoriste qu'on a pu associer au penseur.

- ***Qu'est-ce que les Lumières ?***
  1784
- ***Projet de paix perpétuelle***
  1795

Sur le plan de la philosophie sociale et politique, le premier livre définit les « Lumières » de l'époque par la faculté de penser, de décider et d'agir par soi-même. Pour cela, il faut que l'homme « mineur » (l'homme incapable de penser par lui-même, quel que soit son âge) retrouve la majorité naturelle de sa raison en se libérant de tous les « tuteurs » de toute sorte qui lui enjoignent de croire en ceci ou de mener sa vie comme cela (en particulier les prêtres et les directeurs de conscience). Le second livre, sur la paix, formule clairement les conditions d'une paix des nations, notamment le fait qu'aucun État indépendant ne doit être acquis par un autre ou encore qu'aucun État ne doit s'immiscer de force dans la constitution et le gouvernement d'un autre. **F.M.**

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 3:01:04 PM

Du moins une partie. Par conséquent, c'est d'abord notre raison et ses principes qu'il faut connaître.

SAPERE AUDE !

Pour Kant, tout être doué de raison est libre. En quoi consiste cette liberté ? Dans « l'inconditionné » (aucune condition, sinon ce ne serait pas la liberté). L'inconditionné par rapport à quoi ? Par rapport à la catégorie de la causalité (si une chose a une cause, elle en dépend et n'est donc pas libre). Cette définition générale de la liberté prend son importance sur trois plans :

1) Sur le plan social et politique, la liberté est un bien qui est à recouvrer. En effet, Kant la définit comme un état naturel de la raison : nous sommes par essence majeurs, autonomes, du point de vue de la raison. C'est une donnée première, qui ne dépend donc d'aucune condition et d'aucune cause. Mais, dans l'histoire, la liberté est étouffée par les superstitions et les influences de toutes sortes issues de l'ensemble des pouvoirs (politiques, religieux, moraux et même philosophiques). Kant en appelle alors au progrès des Lumières pour l'émancipation d'une raison retrouvée.

2) Retrouver cette liberté de la raison est d'autant plus important qu'elle est aussi le fondement de la connaissance vraie, et pas seulement de l'indépendance du sujet humain. Dans *Qu'est-ce que les Lumières ?* (1784) la formule « *sapere aude* » (« *Aie le courage de te servir de ton propre entendement* ») est posée comme un postulat : pour connaître le monde, l'autonomie de la pensée est requise et même un « *usage public de sa raison* ».

3) La liberté est enfin la condition de la connaissance de l'action bonne. Elle n'est pas le résultat de l'accomplissement moral, mais la condition de tout accomplissement moral qui se connaît, c'est-à-dire qui connaît la nature de sa propre intention, bonne ou mauvaise, et ce malgré les apparences. Si l'intention est mauvaise, c'est qu'elle n'est pas conforme à la raison, mais qu'elle obéit aux inclinations dont elle est prisonnière. Si elle est bonne, c'est qu'elle est détachée de toute inclination, et donc libre. La liberté existe donc *a priori*, comme une donnée première, c'est-à-dire avant toute expérience de nos passions, de nos intérêts et de nos plaisirs individuels.

De la même façon, selon Kant, l'espace et le temps n'existent pas en dehors de nous, mais en nous. Ce sont, non pas des caractéristiques de la nature ou des propriétés les choses extérieures, mais des formes de la raison naturelle que le sujet pensant projette sur les choses afin de les comprendre. Ces deux cadres innés de la raison sont indispensables pour notre connaissance du monde et, sans eux, nous n'aurions aucun point de repère. Ils constituent les formes nécessaires à une expérience claire, les conditions de possibilités d'une compréhension intelligible de nos perceptions sensibles. L'espace et le temps sont donc également *a priori*. Par exemple, une personne aveugle de naissance, qui n'a donc jamais perçu visuellement l'espace extérieur, est capable de faire de la géométrie. C'est qu'il n'est pas nécessaire de voir l'espace pour en posséder le concept. Il faut en revanche posséder le concept d'espace pour comprendre ce que nous voyons. De même, si nous n'avions pas en nous, préalablement à toute expérience, le cadre du temps, nous serions incapables de comprendre sur notre montre l'heure qu'il est, le temps de la montre étant une représentation du temps comme donnée naturelle de la raison humaine.

L'espace et le temps ne sont pas des concepts empiriques, c'est-à-dire formés avec l'expérience sensible (nos perceptions sensorielles) et *a posteriori* (après l'expérience). Ce sont en revanche des prérequis de l'expérience sensible. L'espace, en tant que forme de l'intuition (la perception des données sensibles), renvoie à une infinité de représentations possibles : tout objet matériel ou tout mouvement physique possède une longueur, non pas dans l'espace, mais dont la dimension est saisissable par notre cadre *a priori* de l'espace. Là encore, en géométrie, il est facile de comprendre que l'espace est une forme pure de l'intuition.

SILENCE DE LA NATURE

Qu'est-ce que la nature – ici, au sens de l'univers ? C'est, de tout temps, ce que la raison humaine veut connaître. Mais nous ne la connaissons pas d'après de ce qu'elle pourrait nous dire car, en fait, elle ne nous dit rien. C'est là l'une des raisons de la révolution copernicienne. La nature ne nous donne pas de signes particuliers comme on pouvait le penser à la Renaissance en raisonnant par affinité, en se représentant entre deux choses une ressemblance et un lien de sympathie. Le sens commun considérait par exemple que l'écorce verte de la noix, assimilée à la boîte crânienne, soignait les plaies du péricrâne dans la mesure où la forme de la chair de la noix ressemble à celle du cerveau. Pour Kant, il faut chercher à connaître la nature non pas à partir de ce que nous imaginons être des messages qu'elle nous enverrait, mais d'après les principes que la raison institue et lui applique. Puisque, face à nos interrogations, la nature reste muette, la raison humaine doit « *forcer la nature à répondre à nos questions, au lieu de se laisser conduire par elle* » (*Critique de la raison pure*).

Pour exprimer cette méthode, Kant utilise cette image : il faut que notre raison tienne, d'une main, ses propres principes et, de l'autre main, les expé-

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 3:01:04 PM

© SSPL/GETTY

Le flanc du Vésuve représenté par le peintre anglais Peter Fabris (18e siècle).

riences qu'elle a instituées selon ces mêmes principes. Kant renverse ainsi le rapport entre sujet pensant et objet pensé, suivant le modèle de la science copernicienne.

« *La raison n'aperçoit que ce qu'elle produit elle-même d'après ses propres plans* » (*Critique de la raison pure*). Là encore, Kant a recours au modèle scientifique. Galilée détermine lui-même la pesanteur des boules dont il se sert dans ses expériences pour connaître les lois naturelles du mouvement. Torricelli, pour préciser sa théorie de la pression atmosphérique, donne à l'air dont il se sert dans ses expériences le poids qui lui permet de valider cette expérience, celui d'une colonne d'eau. Et Stahl transforme des métaux en chaux puis ces chaux en métaux, respectivement en y retranchant puis en y ajoutant certains éléments. Mais le travail de Kant n'est pas une simple reprise de la révolution copernicienne, appliquée à la philosophie. L'apport de Kant tient dans la notion fondamentale de « critique ».

En effet, qui raisonne ? Nous-mêmes, avec notre raison. Il est dès lors logique de connaître ce qui en nous, raisonne, avant même de raisonner vers les choses et vers les principes des choses. D'où la critique (au sens de l'examen) de la raison pure, à savoir la raison qui est irrésistiblement poussée « là-haut », vers les réalités immatérielles, l'âme, Dieu, la liberté, l'infini. La critique n'est donc pas une nouvelle doctrine, une de plus, mais une nouvelle méthode. « *La critique est la préparation indispensable qu'exige l'établissement d'une solide métaphysique qui veut mériter le nom de science.* » Il ne s'agit pas de copier les sciences de la nature, mais de s'en inspirer au plan de la méthode, au-delà de la nature physique, si nous voulons tenter de connaître sans erreur la nature dans sa dimension métaphysique.

DIEU ET LE BONHEUR

Mais la raison et l'univers ne sont pas les seuls objets de la connaissance. Nous avons également besoin de réponses à deux questions fondamentales : Dieu existe-t-il ? Et pouvons-nous être heureux ? Les deux questions sont intimement liées : que peut Dieu pour mon bonheur ?

Dieu et le bonheur sont des idéaux, mais de natures différentes : Dieu peut être l'objet d'une vraie croyance, alors qu'il n'y a rien de moins certain que l'existence réelle de notre bonheur.

Dieu n'est pas démontrable comme le sont les objets de l'expérience, que l'on perçoit dans la nature. Il est une croyance du cœur, un sentiment moral. La raison théorique peut démontrer à la fois que Dieu existe et qu'il n'existe pas, avec autant de logique et de pertinence dans les deux cas. Le raisonnement pur, c'est-à-dire purement théorique, n'apporte pas de vérité absolument certaine. Dieu est croyance : « *J'ai dû abolir le savoir pour y substituer la croyance* », dit Kant dans *Critique de la raison pure*.

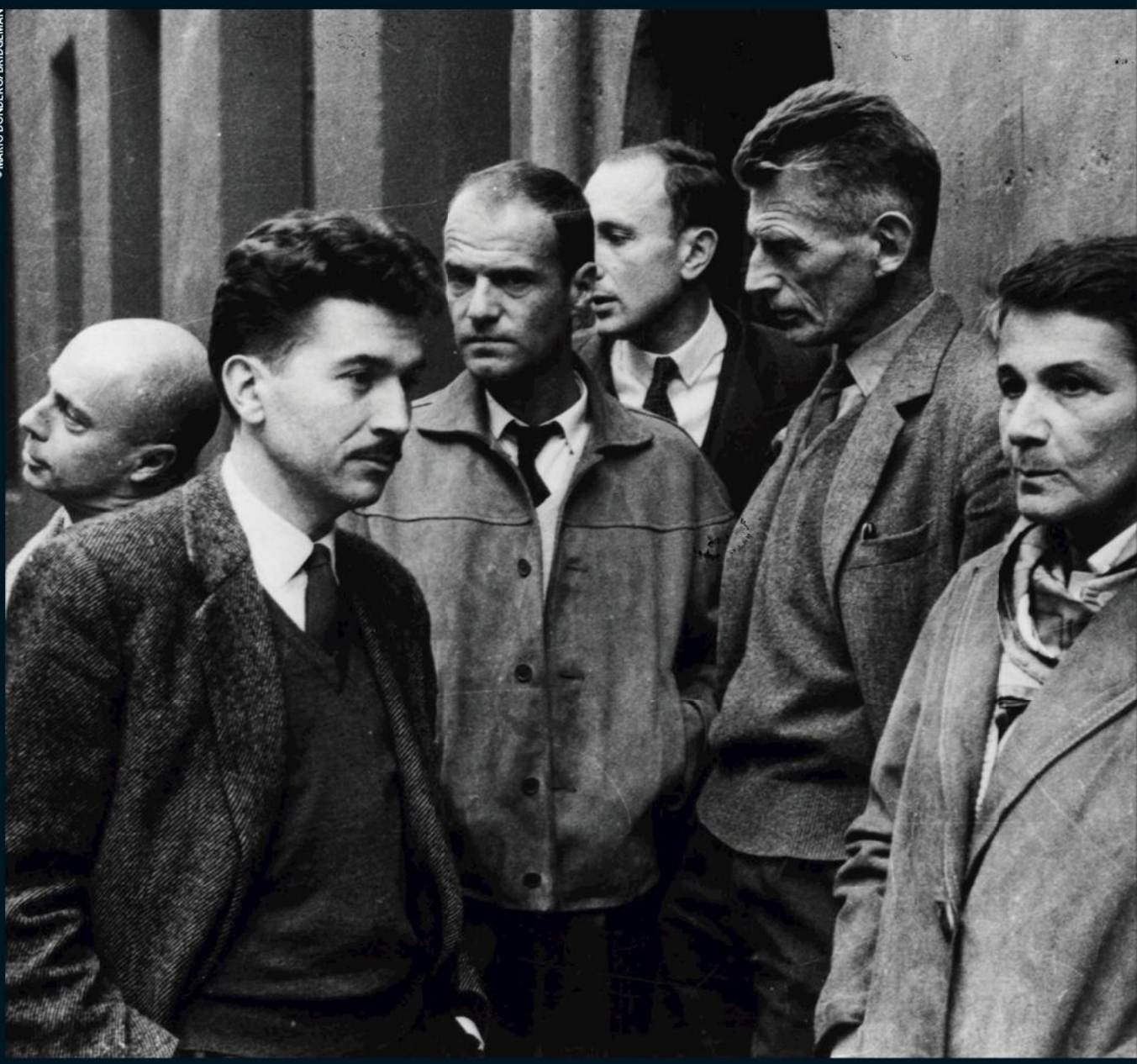
Quant au bonheur, il est seulement un idéal de l'imagination et l'espoir qu'on met en lui n'a pas à intervenir dans nos connaissances et notre croyance en Dieu. Nous n'avons pas à connaître quelque chose pour être heureux, comme pouvaient le penser les épicuriens ou les stoïciens, mais pour définir la vérité de cette chose. De la même manière, je n'ai pas à me mettre à croire en Dieu en espérant mon bonheur individuel. Faut-il pour autant renoncer au bonheur ? En fait, pour Kant, il faut agir non pas pour être heureux – ce qui manifesterait une inclination peu réfléchie – mais pour être « *digne du bonheur* » (*Critique de la raison pure*). Si le bonheur est un idéal, c'est qu'il désigne un état parfait. Cette perfection, nous pouvons la viser, mais jamais comme récompense de l'action morale qui vaut pour elle-même, et, de toute façon, sans jamais l'atteindre – puisque nous ne sommes pas des idéaux parfaits.

● FRANCIS MÉTIVIER

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 3:01:04 PM

UN APRÈS-MIDI DE 1959

Les écrivains du « nouveau roman » devant les locaux des éditions de Minuit à Paris. De gauche à droite : Claude Simon, Alain Robbe-Grillet, Robert Pinget, Jerome Lindon, Samuel Beckett, Nathalie Sarraute.



© MARIO DONDERO/BRIDGEMAN

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 3:01:04 PM

© SAMUËL BERTHET

● FRANÇOIS DOSSE
HISTORIEN DES IDÉES, ÉPISTÉMOLOGUE

LE JOUR OÙ...
s'inventa le « nouveau roman »

L'instantané est connu ; il réunit les écrivains du « nouveau roman » dans un portrait de groupe où l'on reconnaît autour de l'éditeur Jérôme Lindon, Alain Robbe-Grillet, Claude Simon, Nathalie Sarraute, Samuel Beckett, Claude Mauriac, Robert Pinget et Claude Ollier. Il manque néanmoins un appelé de marque dans ce groupe, qui vient d'assurer le succès de cette révolution littéraire en remportant en 1957 le prix Renaudot avec *La Modification* : Michel Butor, dont J. Lindon guette en vain l'arrivée. Publiée en 1960, cette photo va cristalliser pour longtemps un phénomène qui, par-delà la diversité de ses représentants, sera connu sous l'appellation « nouveau roman ». Très divers par leur style et leurs sources d'inspiration, ces auteurs ont un point commun, celui d'être publiés aux éditions de Minuit par un grand accoucheur de talents littéraires.

L'expression « nouveau roman » naît sous la plume d'un journaliste du *Monde*, Émile Henriot, qui recense le 22 mai 1957 deux ouvrages parus chez Minuit : *La Jalousie* d'A. Robbe-Grillet et *Tropismes* de N. Sarraute. Ce qualificatif, péjoratif pour le critique, va pourtant très vite devenir un étendard revendiqué, un label, objet de toutes les convoitises. Tout le monde veut en être et la dénomination s'impose dans la durée : le slogan est lancé et l'étoile de Minuit devient sa marque de fabrique.

La presse joue un grand rôle dans la cristallisation du phénomène « nouveau roman ». Madeleine Chapsal, qui réalise de grands entretiens dans *L'Express*, amplifie le succès auprès du large public de l'hebdomadaire. Elle crée même le prix de *L'Express*, décerné en décembre 1960 à *La Route des Flandres* de C. Simon, et qui n'aura qu'une année d'existence. À partir de 1955, c'est A. Robbe-Grillet qui devient le « conseiller littéraire » de J. Lindon. Leur amitié constitue désormais le creuset de la production littéraire de la maison. En 1953, A. Robbe-Grillet publie *Les Gommes*, lancé par J. Lindon comme un événement : « *Attention citoyens !* Les Gommes, *ce n'est pas un roman ordinaire, ni aussi simple qu'il le paraît d'abord.* » L'éditeur et l'auteur trouvent le critique idéal en la personne de Roland Barthes, à la recherche d'une nouvelle expression littéraire depuis la publication en 1953 du *Degré zéro de la littérature*. Il apprécie beaucoup *Les Gommes* où il décèle une sensibilité et une écriture répondant à ses vœux. Apprenant cette adhésion enthousiaste, J. Lindon conseille à Jean Piel de demander un article sur le livre pour la revue *Critique* à R. Barthes, qui exprime son engouement pour ce qu'il qualifie de « *littérature objective* ». Il voit en A. Robbe-Grillet la réalisation de cette écriture blanche, autour d'un silence qui rompt radicalement avec la continuité du récit narratif classique, incarnant la modernité. Consacré comme auteur, A. Robbe-Grillet devient le chef de file de cette école littéraire, érigeant sa stylistique personnelle comme l'expression d'une nouvelle écriture qui s'oppose aux anciens et à toute la tradition littéraire.

Le « nouveau roman » traduit au plan littéraire une thématique qui va fleurir dans les sciences humaines à l'époque du structuralisme : l'effacement de la figure du sujet.

La partie est cette fois gagnée pour J. Lindon, reconnu comme un grand éditeur. C'est dans ce contexte de réussite qu'A. Robbe-Grillet persuade Marguerite Duras, alors autrice chez Gallimard, de publier chez Minuit, puis l'enrôle derrière l'étendard du nouveau roman, qu'elle récusera. Si le parfum d'unité stylistique émanant de la collection blanche étoilée exprime surtout les goûts de J. Lindon, dont le principe est de n'éditer que ce à quoi il adhère, le « nouveau roman » traduit au plan littéraire une thématique qui va fleurir dans les sciences humaines à l'époque du structuralisme : l'effacement de la figure du sujet. ●

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 3:01:04 PM

LE LIVRE DU MOIS

TERRES PLATES ET LUNES CREUSES

Sebastian Dieguez, chercheur en psychologie cognitive, montre pourquoi le complotisme et les vérités alternatives ne sont pas des croyances comme les autres, mais des souhaits.

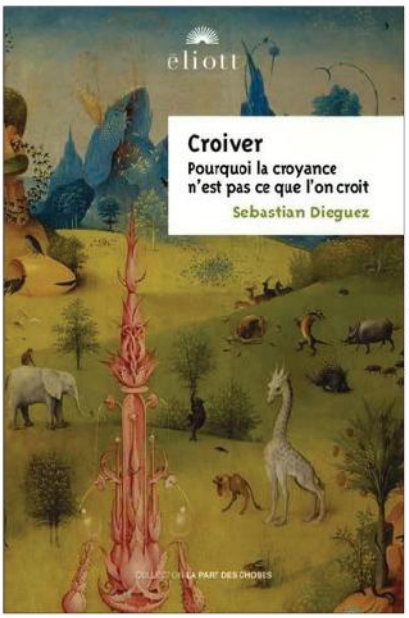
Un récent sondage Ifop* relevait que, parmi les jeunes Français d'aujourd'hui, un sur six estimait crédible que la Terre soit en réalité plate, un sur quatre admettait que l'assaut sur le Capitole par les trumpistes pouvait être une mise en scène, et un sur trois jugeait que les vaccins ARN messager causent des dommages irréversibles aux enfants en bas âge. Le commentateur de l'enquête ne cachait pas son inquiétude face à ce qu'il nommait « *l'essor des croyances complotistes ou infondées* » à mettre en rapport avec la fréquentation, par ces mêmes jeunes, des réseaux sociaux et de leurs influenceurs. Pas une semaine ne passe d'ailleurs sans qu'un média tire la sonnette d'alarme à propos de la montée en puissance des *fake news*, des croyances improbables et des théories farfelues, voire dénonce un retour à des superstitions éculées. Psychologues, sociologues et experts sollicités s'emploient à expliquer pourquoi, en dépit de l'allongement des études, on assiste à un tel déploiement d'irrationalité : biais cognitifs, effets de groupe, effondrement de la confiance dans le savoir sont invoqués pour expliquer cette épidémie de crédulité postmoderne. La démarche de Sebastian Dieguez est, dans ce livre, bien différente et veut reprendre le problème à la base. Car au fond, le maillon faible de ces approches expertes est de tenir pour acquis que ces croyances sont des erreurs de jugement, partagées par l'effet d'une ignorance ou d'une défaillance du sens commun. Ce à quoi les intéressés ont beau jeu de répondre que leur point de vue en vaut un autre et qu'en démocratie, toutes les opinions sont autorisées.

CROYANCE ET « CROIVANCE »

Éviter ce débat sans issue exige, selon S. Dieguez, de faire le ménage dans le vocabulaire : « croire » n'est pas ce que l'usage courant autorise à en dire. Il y a selon lui une différence fondamentale entre « croire que » et « croire à ». Si je dis que « *je crois que demain il va pleuvoir* », c'est que je pense que c'est vrai, sans le souhaiter d'ailleurs. Si le lendemain il fait beau, ma croyance se révèle fausse et je dois le reconnaître. Si je dis que je crois à la survie de l'âme après la mort, il est clair qu'aucune expérience ne me permettra de le vérifier, et que, très probablement, cette croyance ne m'est pas venue sans que le souhait qu'il en soit ainsi ne me persuade d'y souscrire. Il y aurait donc différentes sortes de croyances : les unes aspirant à la vérité, les autres indifférentes. Les unes spontanées, les autres amenées par des souhaits ou des spéculations réfléchies. S. Dieguez opte pour une séparation radicale des deux sortes de « croyances » : il y a donc « croire » et « croiver », « croyance » et « croivance ». S. Dieguez entend faire la part entre les deux, non sans reconnaître qu'il n'est pas le premier, après Platon, Aristote, Baruch Spinoza, David Hume, John Locke, Blaise Pascal et d'autres philosophes d'aujourd'hui, à relever que le verbe « croire » couvre en fait deux sortes de démarches. L'une est spontanée, l'autre plus calculée (le « pari de Pascal », par exemple) ; l'une entraîne la conviction, l'autre procède par adhésion ; l'une est personnelle, l'autre plus souvent acquise et partagée, etc. Tout en s'appuyant sur cette tradition, S. Dieguez développe sa propre analyse qui distingue le fait de croire et celui « d'imaginer que l'on croit » : si croire, c'est-à-dire tenir une proposition pour vraie, est normal, croire qu'on croit est un dévoiement de la notion (une « croivance »).

La démonstration n'a pas de peine à trouver sa cible, à commencer par la religion. Croire en Dieu est-il une croyance factuelle, au même titre qu'on croit que la boulangerie est fermée le lundi ? S. Dieguez emprunte au philosophe Neil Van Leeuwen plu-

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 3:01:04 PM



• ***Croiver. Pourquoi la croyance n'est pas ce que l'on croit***
Sebastian Dieguez, Eliott, 2022, 208 p., 19 €.

BIOGRAPHIE

Sebastian Dieguez est neuroscientifique et auteur de *Total Bullshit ! Au cœur de la postvérité*, Puf, 2018.

sieurs arguments montrant qu'il n'en est rien, notamment parce que cette « croivance » ne s'active que dans certains contextes et est insensible à la vérification. L'auteur y ajoute son grain de sel : de plus, il n'est pas nécessaire de croire à tout ce qu'affirme une religion pour lui être fidèle. Il suffit d'en accepter le principe et les normes de comportement. La foi n'est donc pas une série de croyances factuelles comme celles que nous utilisons tous les jours pour vivre, mais une adhésion, un « vouloir croire » et une identification à une communauté.

Il en va de même du « complotisme », notion à laquelle l'auteur consacre un chapitre pour montrer en quoi elle diffère des croyances ordinaires. En effet, si l'existence d'un complot (juif, franc-maçon ou de la CIA) est, théoriquement du moins, une hypothèse vérifiable, le complotiste n'a pas besoin de cette preuve pour l'affirmer. Le complotisme n'est pas la somme des théories du complot, mais une attitude, une adhésion *a priori* à ce type d'explication du monde. L'auteur en veut pour preuve que des études montrent qu'un complotiste se contente rarement d'adhérer à une seule de ces « croivances » : elles sont adoptées par paquets de faits ayant en commun d'être « alternatifs ». Au complot pharmaceutique on ajoutera sans peine le complot pédophile, et un peu de créationnisme et de Terre plate… Essayer le complotisme, c'est donc l'adopter.

CONTESTER L'AUTORITÉ SAVANTE

Pour autant, autre caractéristique, aucun de ces articles de foi n'est nécessairement tenu pour vrai : on peut les endosser parce qu'on pense que des personnes qu'on apprécie les croient vrais, ou bien parce qu'ils « *seraient importants s'ils étaient vrais* » ou encore parce que des personnes qu'on n'aime pas affirment le contraire. En outre, ces « croivances » servent aussi à autre chose : elles créent du lien entre les personnes qui les partagent. Facilement attaquables, elles doivent être sans cesse « *défendues, exprimées, réaffirmées et justifiées* ». Le « platisme », par exemple, qui n'a jamais été une thèse sérieuse, a ressurgi au 19e siècle pour contester l'autorité savante et s'exprime aujourd'hui sur le Net en singeant le langage de la science, avec doute systématique, observations et expériences peu probantes.

Rendu à ce point, S. Dieguez semble vouloir mesurer les limites de son analyse en s'adressant à lui-même une série d'objections, qu'il s'emploie aussitôt à réfuter. Parmi les points soulevés, retenons-en deux. Les termes « croiver » et « croivance » sont-ils bien choisis ? L'allusion au barbarisme « ils croivent » semble ranger le complotiste du côté des cancres. En fait, l'auteur ne les a pas retenus pour cette raison, mais à cause de la proximité lexicale : la « croivance » ressemble à une croyance mais n'en est pas une. Deuxièmement, que faut-il faire de ces « croivances » ? Là-dessus, il est plus péremptoire : « *Les croivances sont des engagements conscients envers des propositions qu'on décide de tenir pour vraies et qu'on présente après coup comme nos croyances.* » Or, il y a un « *tort spécifique* » à cela, qui « *revient à une forme dogmatique d'aliénation aussi pernicieuse pour l'individu que pour la société* ». On ne peut faire plus clair. Tout en reconnaissant qu'il y a dans ce livre un bel effort d'analyse, on remarquera qu'il se tient dans les limites strictes de sa discipline : la psychologie cognitive. Mais la question de savoir s'il existe des méthodes pour établir des savoirs plus robustes que d'autres reste ouverte, et par conséquent laisse une large place aux tenants de « faits alternatifs ».

● NICOLAS JOURNET

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 3:01:04 PM

Psychologie

LE DOIGT DE PIED DE L'ASSASSIN

Naît-on assassin ou le devient-on ? C'est la question que Valentine Reynaud, docteure en philosophie, ose aborder dans cet essai. Plus largement, elle interroge l'inné, ses contours, ce qu'on croit en savoir, ce que les théoriciens de tous poils ont exposé, chacun à leur époque, souvent de façon fantaisiste, guidés par des idéologies qui faussaient leurs conclusions et par là même nos croyances, dont certaines sont toujours vivaces. Avant le développement de l'imagerie cérébrale, et donc l'émergence d'une certaine scientificité, de nombreuses disciplines, pendant des siècles, se sont essayées à profiler les criminels-nés, ceux qui étaient voués inévitablement à faire le mal.

Dans l'Antiquité, la physiognomonie prétendait identifier le caractère d'un individu à partir de son physique. Socrate était laid, affublé d'un nez épaté et d'une bedaine qui le classaient *de facto* dans la catégorie des hommes capables du pire. Au début du 19e siècle, Franz Joseph Gall, adepte de la phrénologie, défendait l'existence d'une « bosse du crime » (une protubérance à la base du crâne), tout comme on a parlé ensuite de la « bosse des maths ». Cesare Lombroso (*L'Homme criminel*) identifie, en 1876, le doigt de pied surnuméraire comme la marque du délinquant en herbe. La théorie du tueur-né a fait une belle carrière et de Cruella à M le maudit, les méchants seraient volontiers trahis par des traits aussi congénitaux que leurs crimes. Ces innéismes, nativismes et autres eugénismes ont eu la vie dure : l'auteure les remet à leur place de pseudo-sciences et prône un esprit d'ouverture pour que l'inné ne soit ni utilisé pour véhiculer des doctrines dangereuses ni radicalement opposé à l'acquis.

● ANNE-CLAIRE THÉRIZOLS

• ***Y a-t-il des tueurs-nés ? Essai sur la notion d'« inné »***
Valentine Reynaud, Éliott, 2022, 200 p., 17,50 €.

• ***Le Cerveau lésé. Parcours de patients : fonctions atteintes et récupération***
Armin Schnider, Odile Jacob, 2022, 260 p., 24,90 €.

DES PATIENTS TOUS DIFFÉRENTS

Qu'est-ce qui différencie un patient ayant subi des atteintes au cerveau d'un autre patient dans le même cas ? Rien de forcément évident à première vue. En réalité, le monde intérieur qui les sépare est bien plus immense que celui qui les réunit dans le même service de neuro-rééducation. De l'alexie pure, incapacité à lire, associée ou non à une aphasie, trouble du langage qui empêche de communiquer oralement et par écrit, en passant par une apraxie qui rend impossible la réalisation de gestes volontaires, il y a un océan. Et d'un coma réversible dont on sort indemne à un état végétatif pérenne dont on ne sortira pas, aussi. Dans cet ouvrage illustré et très fourni en références scientifiques, Armin Schnider, médecin chef du service de neuro-rééducation des Hôpitaux universitaires de Genève, nous fait toucher du doigt, très simplement, l'infiniment subtil de nos méandres cérébraux à travers le quotidien de patients tous différents, tous attachants, pris en charge par des équipes (médecins, kinésithérapeutes, ergothérapeutes, neuropsychologues, orthophonistes).

Ils mènent avec les patients des combats à peine imaginables suite à un AVC, un traumatisme cranio-cérébral, une lésion, une inflammation ou encore une attaque cardiaque. L'espoir qui accompagne leurs progrès, aussi infimes et lents soient-ils, côtoie le plus souvent leur frustration, voire leur désespoir, de ne plus pouvoir accomplir, au moins temporairement, les gestes du quotidien. En les montrant à la fois fragilisés et combatifs, en réapprentissage d'eux-mêmes, l'auteur rend à ces patients leur intégrité, au-delà d'une mémoire absente ou fuyante. Cet ouvrage à la fois testimonial et scientifique, éminemment empathique aussi, fait du bien là où la vie fait mal. ● A.-C.T.

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 3:01:04 PM

• ***L'Apprentissage de la liberté. Dits et écrits (1964-2016)***
François Roustang, Odile Jacob, 2022, 640 p., 35 €.

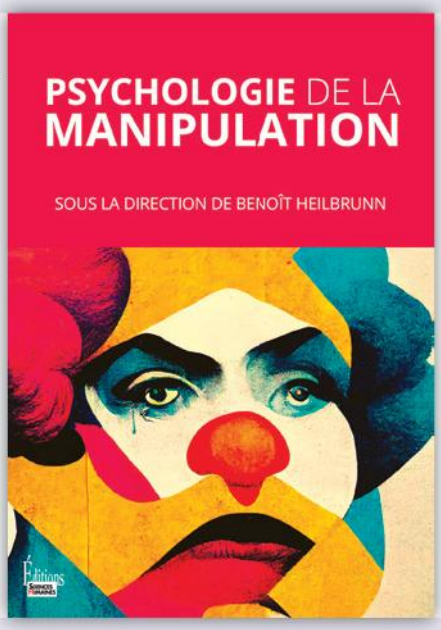
DE LA PSYCHANALYSE À L'HYPNOSE

Ces « dits et écrits » rassemblent 75 textes de l'auteur ponctués par quatre entretiens avec le psychologue Emmanuel Soutrenon. Né en 1923, François Roustang fut jésuite, psychanalyste lacanien puis psychothérapeute s'inspirant de l'hypnose telle que revue par Milton Erickson. Il s'étonne de son propre parcours : « *Comment un individu ayant obtenu officiellement le titre de psychanalyste a-t-il pu ensuite ravaler son statut social jusqu'à en venir à pratiquer l'hypnose ?* » écrit-il. La réponse est tirée du *Credo* : « *Aider son prochain.* » Vatican II n'allant pas assez loin à ses yeux, F. Roustang rompt avec l'Église et de la psychanalyse, il dit : « *J'ai pratiqué ce métier dans un but thérapeutique. Ce but était pour moi explicite et premier.* » Or, déplore-t-il, on ne peut que constater « *le cortège des analysants travaillant comme des esclaves pour payer leur analyse sans espoir d'en voir le but* » et plaindre « *ceux qui utilisent l'analyse pour s'enfoncer dans la déréliction ou la dépression* ».

Selon F. Roustang, l'École freudienne est « *passée du côté du savoir universitaire* », et « *les disciples des nouvelles générations préfèrent le psittacisme, l'infantilisation, l'engluement dans le discours du chef d'école et surtout la morgue et la prétention de détenir la réponse à tout* ». Verdict : « *La technique analytique est d'une pauvreté insigne. Sa prétention à l'universalisme lui fait faire des ravages chez ceux auxquels elle ne convient pas. Il faut nous ouvrir à d'autres techniques.* »

L'idée du thérapeute est alors que, précédant l'entendement et l'inconscient, il existe « *une sensorialité qui est dans un rapport immédiat avec les choses et les êtres* ». L'hypnose ouvre le patient à une autre perception de lui-même et du monde. Pour autant, il reconnaît « *la déception intellectuelle des Français à la lecture d'Erickson, dont on ne peut tirer aucun profit de pensée* », mais seulement « *apprendre à s'immerger dans l'expérience* ». Mettant en suspens l'intentionnalité, l'hypnose ériksonnienne ramène le patient à n'être « *qu'un simple vivant en relation avec toutes les formes possibles de la vie* ». C'est, en somme, ce que Romain Rolland et Freud nommaient le « sentiment océanique ». ● **GÉRALD GAILLARD**

SCIENCES HUMAINES
NOUVEAUTÉ



Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode

NOUVEAUTÉ

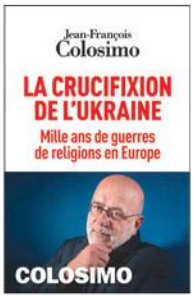
« COMPRENDRE, RECONNAÎTRE ET ÉVITER LA MANIPULATION. »

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 3:01:04 PM

À SIGNALER
• ***Après l'abolition. Les fantômes noirs de l'esclavage***
Kris Manjapra, Autrement, 336 p., 22,90 €.

Histoire

ROME CONTRE BYZANCE ?



• ***La Crucifixion de l'Ukraine. Mille ans de guerres de religions en Europe***
Jean-François Colosimo, Albin Michel, 2022, 288 p., 20,90 €.

Parmi les nombreuses publications qui analysent le comment et le pourquoi du conflit russo-ukrainien, celle de l'essayiste, théologien orthodoxe et éditeur, Jean-François Colosimo s'intéresse au fait religieux et à ses mutations. Pour mieux comprendre les tenants et les aboutissants du conflit, il brosse une fresque historique aussi glaçante que fascinante qui remet en perspective les passions religieuses et politiques actuelles. Il situe le point de départ de cette guerre frontale au 8e siècle, lorsque les empires carolingien et byzantin, entre Rome et Constantinople, s'affrontent sur différents champs de bataille, l'empire russe se rêvant en avatar de la Byzance déchue.

L'auteur souligne l'importance de la ligne invisible qui sépare l'Europe occidentale catholico-protestante de l'Europe orientale orthodoxe, qui court de Tallinn à Split. Cette ligne de partage a ressurgi en plein cœur de l'Ukraine, alors que le processus d'occidentalisation était en train de réconcilier ce pays fracturé et meurtri à fois par le communisme et le nazisme. La religion est comprise ici comme une machine de guerre géopolitique.

Selon l'auteur, afin de perpétuer le despotisme, les autocrates du 21e siècle n'ont pas tardé à recourir à l'arme du fait religieux pour mobiliser les masses. Le tort de l'Occident est d'avoir minoré l'histoire et la géographie que la religion a formatées sur cet espace tampon qu'est l'Ukraine, zone grise à cheval sur la ligne de fracture Orient-Occident. Les plaques tectoniques des trois monothéismes et des trois confessions du christianisme y entrent en collision permanente. Le conflit ukrainien coche toutes les cases d'une guerre de religions. L'auteur relève que, dans l'Est européen, « *la mémoire l'emporte sur l'histoire* ». D'où l'aveuglement d'un Occident qui a mésestimé l'Ukraine et sa singularité. Car, à ses yeux, son exception tient à ce qu'il existe dans le monde peu de zones frontières qui, comme elle, embrassent la dimension d'un peuple et d'un pays.

● TIGRANE YEGAVIAN

L'AFRIQUE DANS L'HISTOIRE

• ***L'Afrique et le monde : histoires renouées***
François-Xavier Fauvelle et Anne Lafont (dir.), La Découverte, 456 p., 28 €.

L'historienne de l'art et le spécialiste de l'Afrique ancienne se sont associés pour rassembler une dizaine de contributions sur la présence des sociétés africaines dans l'histoire mondiale. Entre un avant-propos et un épilogue, les onze articles couvrent la très longue période qui sépare la préhistoire du mouvement Black Lives Matter. Brassant mille ans d'histoire (2 500 à 1 500 av. J.-C.), le deuxième chapitre dévoile des interactions culturelles et des influences religieuses souvent ignorées, allant de l'Égypte et la Nubie vers la Grèce puis le monde chrétien. L'islam, sa diffusion et son histoire intellectuelle font l'objet du chapitre trois, jusqu'à son actualité, brièvement abordée. Il est ensuite question du commerce (dont la traite esclavagiste) sur une longue période (15e-19e siècle) et de l'esthétique qui l'accompagne.

Notons que l'auteur rappelle à cette occasion l'œuvre de la poétesse Phillis Wheatley, née en 1753 en Sénégambie et morte aux États-Unis en 1784, à laquelle l'abbé Grégoire se réfère dans sa lutte contre les discours racistes (*De la littérature des Nègres ou Recherches sur leurs facultés intellectuelles, leurs qualités morales et leur littérature*, 1808).

D'autres contributions traitent du colonialisme, de la photographie, du panafricanisme ou de la « *nature africaine comme nostalgie de temps primitifs* ». Abordant des thèmes divers, ces articles ont en commun de souligner deux faits. D'un côté, le rapport presque constant de domination dont est victime l'Afrique et, de l'autre, celui que les sociétés africaines ont néanmoins pris part à l'histoire du monde par un va-et-vient constant des biens et des idées. ● G.G.

Délivré à 353101 le 2/18/2023, 3:01:04 PM

À SIGNALER
• ***Qu'est-ce que la philosophie indienne ?***
Vincent Eltschinger et Isabelle Ratié, Gallimard, coll. « Folio », 560 p., 13,50 €.

• ***Penser le mal. Une autre histoire de la philosophie***
Susan Neiman, Premier Parallèle, 2023, 480 p., 26 €.

Philosophie

D'OÙ VIENT LE MAL ?

La question du mal, canonique en philosophie, pourrait sembler dépassée, comme celle de l'âme ou du beau, catégories ayant perdu leur consistance. Le concept du mal paraît trop large au regard des approches psychologiques et pathologiques concrètes, ou bien trop singulier, quand il stigmatise le « mal absolu » que fut la Shoah. Ce crime de masse incarne néanmoins l'exemple même du mal contemporain, tout comme le tremblement de terre de Lisbonne (1755) fut celui des philosophes des Lumières. C'est entre ces deux balises, Lisbonne et Auschwitz, que Susan Neiman place sa réflexion, faisant du mal « *un principe directeur plus probant que d'autres pour comprendre l'histoire de la philosophie* ».

Si le tremblement de terre de Lisbonne suscita stupeur et consternation, puis une floraison de publications, dont le fameux poème de Voltaire, c'est la sidération qui l'emporta après Auschwitz. Le paradigme avait évolué entretemps. C'est l'incompréhension qui l'emporte face aux insondables décrets de la providence dans le premier cas, la sidération dans le second. Pour Theodor Adorno, écrire un poème après Auschwitz relevait de la barbarie. S. Neiman établit ainsi deux filiations parallèles. L'une va de Jean-Jacques Rousseau à Hannah Arendt et entend rendre le mal intelligible, l'autre de Voltaire à Jean Amery se garde bien de le rendre intelligible.

On se souvient du *Candide* de Voltaire, réponse aux théodicées, surtout celle de Gottfried Leibniz, posant non pas que « *tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes* », mais que Dieu créa le monde le moins mauvais possible selon les infinies possibilités qui s'offraient à lui. De là deux options : soit le mal n'existe pas, soit il est inexplicable. Rousseau sortira du dilemme en historicisant le mal : il naît de nos erreurs, mais nos progrès dans la compréhension du monde permettent de le rendre de plus en plus intelligible. Car c'est bien la vision progressiste des Lumières, de même que sa conception d'une nature harmonieuse, qui fut battue en brèche avec Lisbonne, alors que les progrès des sciences permettaient au contraire de voir dans le monde un tout intelligible. Lisbonne nous a séparés de la providence, Auschwitz nous a séparés de notre humanité. Pour S. Neiman, l'absence de pensée du mal est ce qui distingue le 21e siècle du 18e. À travers la lecture scrupuleuse qu'elle fait des textes, elle rappelle que « *moins nous en attendons du rationnel, moins le rationnel en attend du réel* ». ● **THIERRY JOBARD**

EN DÉFENSE DES BIENS COMMUNS

Pour des raisons plus qu'évidentes, la nature fait son grand retour depuis quelques années au cœur du questionnement philosophique. Les deux auteurs, qui ont participé à la fondation de la revue *Terrestre*, plaident pour la reconnaissance de tous les « existants terrestres » (animaux, montagnes, déserts, fleuves, écosystèmes…) qui, d'une manière ou d'une autre, sont parties prenantes des luttes pour une meilleure manière d'habiter notre planète. Pour Sophie Gosselin et David gé Bartoli, la politique ne peut plus être considérée sous le seul regard de la tradition héritée des Lumières.

Elle est désormais une cosmopolitique. Par le biais d'« *assemblées multispécifiques situées* », ils invitent à organiser la résistance contre les actions mortifères des puissances publiques et privées qui n'ont cure de nos biens communs. À l'aide d'exemples multiples (l'histoire de la rivière Whanganui en Nouvelle-Zélande, la zad de Notre-Dame-des-Landes…), les deux auteurs espèrent ainsi montrer que notre destin n'est pas scellé, et qu'il est possible de réinventer notre rapport à la Terre.
● **CLÉMENT LEFRANC**

• ***La Condition terrestre. Habiter la Terre en commun***
Sophie Gosselin et David gé Bartoli, Seuil, 2022, 432 p., 22,50 €.

Délivré à 353101 le 2/19/2023, 12:45:41 PM

Science

LE VIVANT NOUS RÉSERVE DES SURPRISES

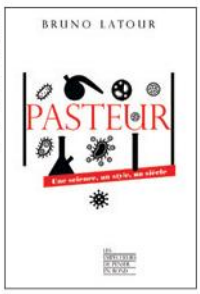
Dans les années 1970, suite à une manipulation dans un laboratoire agronomique, une cochenille fit irruption en Afrique. La dévoreuse anéantit les récoltes de manioc du Congo et menaçait d'envahir l'Afrique et l'Asie, ce qui aurait provoqué des famines majeures. Des chercheurs remontèrent sa piste jusqu'au Paraguay, là où le manioc avait été originellement domestiqué. Ils y découvrirent une guêpe qui parasitait cette cochenille, l'introduisirent au Congo et sauvèrent ainsi des centaines de millions de gens de la faim. L'issue heureuse de cette lutte devait largement au hasard et à la ténacité d'un jeune biologiste du nom de Hans Herren.

Si on devait retenir une leçon du livre de l'écologue Rob Dunn, c'est qu'en matière de biologie, nos ignorances sont bien supérieures à nos savoirs. Nous avons beaucoup appris de l'écologie des grands vertébrés, de ces formes du vivant qui nous ressemblent et sont accessibles à nos sens. Mais nous méconnaissons l'univers des invertébrés et des bactéries, qui composent pourtant l'essentiel du vivant sur Terre.

L'auteur nous fait partager ses découvertes, celles de ses collègues, se sert de ce savoir pour dégager certaines lois de la biologie et montre qu'elles mènent nos tentatives de contrôler la nature au désastre. Nous avons ainsi pollué l'eau douce, et cru que nous pourrions toujours la boire en la chlorant. Or, la sélection naturelle a fait jaillir des pathogènes qui ne se plaisent que dans l'eau chlorée, et n'auraient jamais vu le jour si nous n'avions pas détruit les marais et les forêts qui nous approvisionnaient en eau pure. Avec le réchauffement climatique, les milieux toxiques que nous créons sur Terre nous rendent progressivement la planète inhabitable. Nombre d'êtres sont loin d'être aussi vulnérables que les grands primates que nous sommes. Il se trouvera des rats, des fourmis et des bactéries pour prospérer et créer de nouvelles lignées de vie. Le vrai enjeu, défend R. Dunn, n'est pas de sauver la planète. Il est de faire survivre les humains et les biotopes dont ils dépendent, de leurs microbiomes intestinaux aux plantes qui leur dispensent nourriture, sols fertiles et eau propre. ● LAURENT TESTOT

● ***Une histoire naturelle du futur***
Rob Dunn,
La Découverte,
2022, 300 p., 22 €.

● ***Pasteur. Une science, un style, un siècle***
Bruno Latour,
Les Empêcheurs de penser en rond,
2022, 230 p., 16 €.



LES PORTES OUVERTES PAR MONSIEUR PASTEUR

Peu avant son décès en octobre 2022, Bruno Latour avait accepté de republier ce livre, paru pour le centenaire de la mort de Pasteur en 1994. Le sociologue et philosophe y a ajouté une courte préface rédigée à la lumière de la pandémie du covid, dans laquelle il réaffirme « *à quel point nous faisons société avec les microbes* ». Or, selon B. Latour, le premier à avoir compris cela a été Louis Pasteur.

Pasteur était loin de rester enfermé dans sa tour d'ivoire de savant. Pour observer les microbes dont il découvrait l'existence, il visitait les fermes, les élevages et les lieux où se faisait la fermentation, et même les usines, pour revenir étudier les germes prélevés sur ces terrains dans son laboratoire où il se livrait à ses expérimentations. Il communiquait sans relâche ses découvertes auprès d'une Académie toujours un peu réticente, et dans des conférences aux sociétés savantes, dans des articles de revues et de journaux, il formulait des demandes pressantes de souscriptions pour la création de nouveaux laboratoires, en vue de mobiliser des politiques publiques de santé, dont des campagnes de vaccination.

De cette pratique novatrice, B. Latour tire trois grandes leçons : 1) la science n'est pas séparée du reste de la société, elle est au contraire « *civilisatrice* », en imposant une solidarité entre les infiniment petits, les plantes, les animaux et les humains ; 2) la science participe de la genèse de l'histoire d'une époque ; 3) la science ne s'arrête pas à la porte du laboratoire, elle doit assurer « le service après-vente ».

« *Ces intrigues où se mêlent si étroitement la science, le droit, la politique et la structure des sociétés de notre temps* » résonnent fortement avec les travaux de l'auteur. Un siècle plus tard se sont ajoutées aux questions de la microbiologie celles de l'écologie, que B. Latour n'a pas manqué de prendre à bras-le-corps, toujours à sa manière, proche du génie de Pasteur.

● MARTINE FOURNIER

Délivré à 353101 le 2/19/2023, 12:45:41 PM

• ***Copernic et Newton n'étaient pas seuls. Ce que la science moderne doit aux sociétés non européennes***
James Poskett, Seuil, 2022, 512 p., 25 €.

FAIRE UNE PLACE AUX SAVOIRS D'AILLEURS

L'histoire des sciences, telle qu'elle nous est souvent enseignée, est très européenne. Qui plus est, les Copernic, Galilée, Newton, Darwin, Einstein et autres grands découvreurs font figure de génies solitaires. Dans cette aventure, le reste du monde ne semble en tout cas n'avoir joué qu'un rôle très mineur. Selon James Poskett, ce récit serait un mythe, masquant une histoire des savoirs s'inscrivant en réalité dans un jeu d'échanges, d'influences, de rivalités et de conflits entre les différentes parties du monde.

Ainsi, la découverte du Nouveau Monde à la fin du 15e siècle a bouleversé le regard des savants européens sur les savoirs antiques. Copernic est très influencé par des idées en provenance du monde arabo-musulman. Isaac Newton, lui, s'appuiera sur des informations provenant « *d'explorateurs et d'astronomes qui voyageaient à bord de bateaux négriers et de navires de commerce* ».

Puis, plus généralement, les explorateurs européens, pour contribuer au développement de la science, « *se sont sans cesse appuyés sur les connaissances des habitants de la région* (qu'ils découvraient), *qui possédaient pour la plupart une culture scientifique avancée* ». D'ailleurs, à la fin du 18e siècle, « *les naturalistes européens collectionnaient non seulement les plantes exotiques, mais aussi les livres étrangers* ». J. Poskett montre également que la « *science au 19e siècle était une entreprise industrielle* » qui s'est mise en place dans un contexte de rivalités internationales entre pays des quatre parties du monde.

Quant à la physique et à la biologie du 20e siècle, elles se sont aussi développées en fonction de l'évolution de la politique internationale, et doivent beaucoup à des chercheurs provenant de multiples horizons. Ce livre est à la fois un plaidoyer pour une histoire plus mondialisée des sciences, et un appel à analyser le développement actuel des savoirs au prisme des relations et des tensions internationales.

Les deux recommandations seraient d'ailleurs liées car, selon l'auteur, « *l'avenir de la science dépend de notre capacité à mieux comprendre son passé universel* ». ● **THOMAS LEPELTIER**

sciences HUMAINES
sciencehumaines.com

38, RUE RANTHEAUME, BP 256
89004 AUXERRE CEDEX
SAS SCIENCES HUMAINES COMMUNICATION
Représentante légale et directrice de publication : Nadia Latrèche
Directrice générale : Héloïse Lhérété

Relation clients
Ventes et abonnement : 03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot - Mélina Lanvin
Bénédicte Marrière

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Héloïse Lhérété
@HeloiseLherete

Rédacteurs en chef adjoints
Cécile Peltier
cecile.peltier@scienceshumaines.fr
Christophe Rymarski
christophe.rymarski@scienceshumaines.fr

Rédacteurs
• Nicolas Journet
Chef de la rubrique *Lire*,
nicolas.journet@scienceshumaines.fr
• Maud Navarre
Cheffe de la rubrique *Référence*,
maud.navarre@scienceshumaines.fr
• Fabien Trécourt
Chef de la rubrique *Dossier*,
fabien.trecourt@scienceshumaines.fr
• Hugo Albandea
Iconographe - Rédacteur web et réseaux sociaux
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
• François Dosse
Chroniqueur *Histoire des idées*

Ont collaboré à ce numéro
Olivier Bories, Adèle Cailleteau, Ève Charrin, Gérald Gaillard, Thierry Jobard, Béatrice Kammerer, Clément Lefranc, Thomas Lepeltier, Chloé Rebillard, Emmanuelle Picaud, Romain Pigeaud, Jean-Marie Pottier, Marc Olano, Laurent Testot, Anne-Claire Thérizols, Tom Umbdenstock, Tigrane Yegavian.

Secrétariat de rédaction et révision
Renaud Beauval
Frédéric Peylet

Conseillère de la rédaction
Martine Fournier

Direction artistique
Isabelle Mouton

Chef de projet Web
Steve Chevillard

Assistant webmestre et secrétaire documentaliste
Alexandre Lepême
03 86 72 17 23

Promotion Publicité
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr

Diffusion : MLP
Contact : À juste titres,
Laetitia Canole :
04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs :
www.direct-editeurs.fr

Livres des Éditions Sciences Humaines
Agathe Guillot
agathe.guillot@scienceshumaines.fr

Responsable administratif et financier
Annick Total : 03 86 72 17 21

Comptabilité
Carole Charreau : 03 86 72 07 02

IMPRIMERIE SIEP
ZA Les Marchais
77590 Bois-le-Roi
Origine du papier : Suède
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.006 kg/t

Conception graphique et Conception de la couverture :
Rampazzo & Associés

Couverture
© Anaïs Ordas

Titres et chapôs sont de la rédaction.

Commission paritaire :
0527 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution.

Délivré à 353101 le 2/19/2023, 12:45:41 PM

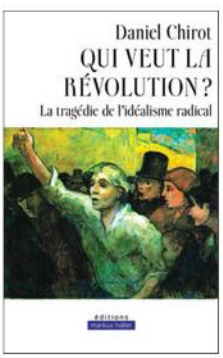
Science politique

LES RÉVOLUTIONS FINISSENT MAL, EN GÉNÉRAL

L'histoire des révolutions a été faite et refaite. Le livre de Daniel Chirot, spécialiste de l'Europe de l'Est à l'université de Washington, n'a pas cette ambition, mais celle, plus originale, de scruter le moment où ces événements basculent du projet de changer l'ordre des choses à l'emballement violent qui s'ensuit, passant ainsi de l'idée à l'acte, de l'intention aux faits. Sans être fatal, cet emballement est fréquent, mais ne remet pas en cause la nécessité des changements souhaités. Comme l'écrit D. Chirot : « *Si tant de révolutions ont eu des conséquences tragiques, il est non seulement faux, mais également moralement discutable de nier que la plupart d'entre elles, y compris les plus violentes, étaient justifiées, tout au moins à l'origine.* »

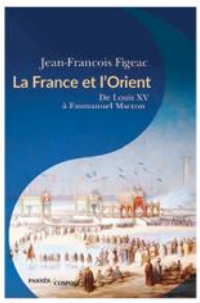
L'auteur identifie alors plusieurs constantes qui, sans être obligées, se dégagent de la trame des événements révolutionnaires. Tout d'abord, il y a l'incapacité des élites au pouvoir à prendre la mesure de l'exaspération populaire et à initier les réformes nécessaires. Elles se voient remplacées par d'autres élites ayant une certaine connaissance et pratique de la chose publique. Mais ces modérés n'ont pas le courage ou la capacité de changer suffisamment le système en place, qu'ils entendent sauver pour l'essentiel. Ils sont alors renversés par d'autres acteurs plus radicaux, qui n'hésitent pas à recourir à la violence. Ces mesures entraînent alors des troubles contre-révolutionnaires débouchant sur des guerres civiles ou entre pays voisins. Ce qui amène un renforcement de la répression de la part des radicaux. Face à ces difficultés, les révolutionnaires arguent de l'existence de complots ou de forces extérieures liguées contre eux pour justifier leurs échecs et préserver la pureté de leur idéal. S'ensuit souvent une corruption du nouveau système, dont les structures ne servent qu'à maintenir l'opacité et à empêcher toute évolution.

Les exemples cités ne sont pas seulement les plus classiques (les révolutions française et russe), mais considèrent le cas du Mexique au début du 20e siècle, la Chine de Mao, le Cambodge des Khmers rouges, l'Algérie du FLN et l'Iran de Khomeini. Toutes les révolutions ne sombrent cependant pas dans la violence. D. Chirot souligne la responsabilité des élites au pouvoir, qui devraient œuvrer à réformer avant qu'il soit trop tard et ne pas sous-estimer l'effet des discours extrémistes sur un peuple lassé par leur surdité. ● T.J.



• ***Qui veut la révolution ? La tragédie de l'idéalisme radical***
Daniel Chirot, éd. Markus Haller, 2022, 218 p., 25 €.

• ***La France et l'Orient. De Louis XV à Emmanuel Macron***
Jean-François Figeac, Passés/Composés, 2022, 288 p., 22 €.



Géopolitique

FRANCE, ORIENT, UNE AMITIÉ INTÉRESSÉE

Cette synthèse aboutie pourrait se lire comme un énième ouvrage sur la relation établie entre la France et l'ancien espace ottoman, alimenté par les grandes références de l'orientalisme français, dont l'œuvre d'Henri Laurens. Mais elle innove aussi en réexaminant de nombreux mythes répandus sur le sujet, suffisamment puissants pour imprégner l'historiographie savante : il en va ainsi de la légendaire présence française au Levant servant à justifier son maintien, et de l'instrumentalisation du fait minoritaire par les chancelleries françaises.

Le livre égratigne également l'héritage d'Edward Saïd, auteur du célèbre *L'Orientalisme* (1978), dont la vision réductrice ne rend pas assez compte de la diversité du savoir orientaliste. Conscient que la simplification et l'essentialisme font perdre la substance même de l'histoire, l'auteur met en lumière des césures oubliées.

Ainsi, on redécouvre que la relation privilégiée avec l'Orient que la France connaît aujourd'hui est le fruit d'une maturation historique qui remonte au pragmatisme du très chrétien François Ier, allié du sultan ottoman au 16e siècle. Son lointain successeur, le général de Gaulle, mena, quant à lui, une « politique arabe » qui fit preuve de peu d'idéalisme, mais répondait aux intérêts du moment. La rupture introduite par de Gaulle, qui condamna l'agression israélienne en 1967 au nom du droit international et mit fin au partenariat militaire, ne donna cependant pas lieu à l'élaboration d'une nouvelle doctrine diplomatique cohérente, mais à un ensemble de pratiques, qui ont en bonne partie disparu depuis. ● T.Y.

Délivré à 353101 le 2/19/2023, 12:45:41 PM

BOUTIQUE EN LIGNE

SCIENCES HUMAINES

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

LE MENSUEL

LES GRANDS DOSSIERS

HORS-SÉRIE

LES ESSENTIELS

HORS-SÉRIE

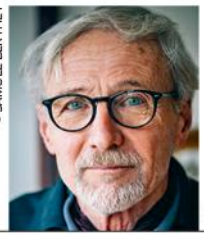
L'HUMANOLOGUE

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

GAGNEZ DU TEMPS, **SCANNEZ CE QRCODE**

POUR DÉCOUVRIR NOS DERNIERS LIVRES, C'EST ICI : **HTTPS://WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS/**

Délivré à 353101 le 2/19/2023, 12:45:41 PM


© SAMUEL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

LE MOT QUI FÂCHE

Intersectionnalité

La vie des mots n'est pas réglée comme du papier à musique. Certains naissent avant de trouver le sens que nous lui connaissons, d'autres sont forgés sur mesure pour conceptualiser une réalité qui les précédait. C'est le cas de l'intersectionnalité, néologisme forgé par la juriste américaine Kimberlé Crenshaw en 1989, pour rendre compte de la démarche propre au *black feminism* au sein du mouvement pour les droits civiques et l'émancipation des Noirs, quelques années auparavant. K. Crenshaw mettait en avant que les discriminations vécues par les femmes noires et pauvres, n'étant pas pleinement prises en compte ni par le mouvement féministe ni par les militants antiracistes, exigeaient qu'on les considère comme l'effet de l'empilement de plusieurs formes d'injustices liées à la condition sociale, à la race et au sexe desdites femmes.

Reprise et développée par des universitaires de toutes spécialités, l'intersectionnalité est devenue, avant de franchir l'Atlantique, un outil sophistiqué de description conjointe des discriminations liées au genre, à la race, à l'origine ethnique, à l'âge, à l'orientation sexuelle, voire à tout autre critère d'ordre anatomique ou culturel. Jusque-là, si on peut dire, tout va bien, et ses défenseurs ont à cœur de rappeler que cette approche n'a pas d'autre ambition que d'aiguiser le regard de l'analyste sur les multiples formes de domination injustifiée qui sévissent dans nos sociétés, quitte à complexifier le tableau. Mais l'intersectionnalité est aussi une manière de mener l'activité militante propre à combattre lesdites discriminations, et c'est plutôt sur ce terrain que les critiques abondent. Les uns lui reprochent le cumul : à force d'empiler les motifs de revendication, on nivelle toutes les causes, on rend leur solution impossible et le combat sans issue. Comment s'y prendre en effet pour dans un même élan mettre fin adéquatement à la misogynie, la grossophobie, le racisme et la glottophobie ? Les militants n'ayant que deux bras et deux jambes, leurs protégés risquent donc de rester d'éternels plaignants.

Reprise et développée par des universitaires, l'intersectionnalité est devenue, avant de franchir l'Atlantique, un outil sophistiqué de description conjointe des discriminations liées au genre, à la race, à l'origine ethnique, à l'âge, à l'orientation sexuelle…

D'autres crient, de préférence, à la fragmentation des causes : une intersection, c'est comme un carrefour, et la manière courante de régler la circulation, c'est de faire passer un véhicule avant l'autre. Résultat : les priorités entraînent le désaccord et la division, et l'effort des militants s'éparpille en autant de branches qu'il existe de motifs de revendication. Ainsi, la montée des causes transgenre et décoloniale n'a pas manqué de semer une certaine zizanie dans la galaxie féministe.

Comment revendiquer la parité des sexes si la priorité c'est « pas de genre du tout » ? Comment manifester à la fois contre la domination masculine et contre l'islamophobie sans accepter que le port du *hidjab* ne soit après tout qu'un signe de pudeur librement revendiqué par certaines femmes musulmanes et non celui d'une soumission ? Le mouvement du Planning familial, acteur historique en France de l'accès des femmes à la contraception et l'avortement, a vu certaines de ses sections s'engager dans cette voie militante « intersectionnelle » depuis 2018. Mais on n'en trouve pas trace sur le site national de l'association. Est-ce à dire que rien ne va plus en son sein ? L'invention lexicale de K. Crenshaw a beau avoir une certaine consistance, sa traduction en action reste problématique. ●

Délivré à 353101 le 2/19/2023, 12:45:41 PM

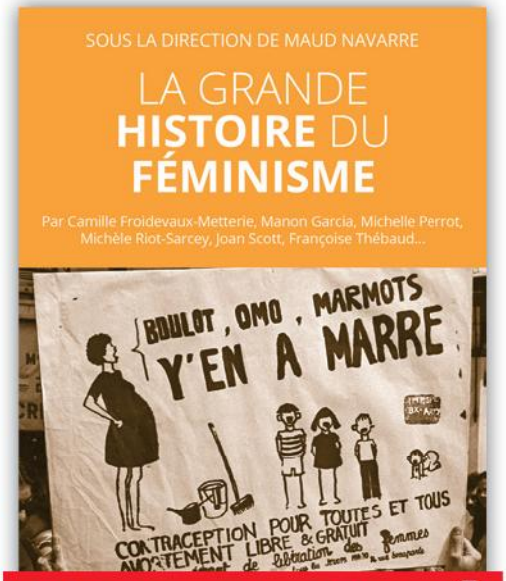
NOUVELLE FORMULE

+ *Mordante*
+ *Impertinente*
+ *Poilante...*
+ ***Indispensable que jamais !***

ACTUELLEMENT EN KIOSQUES !

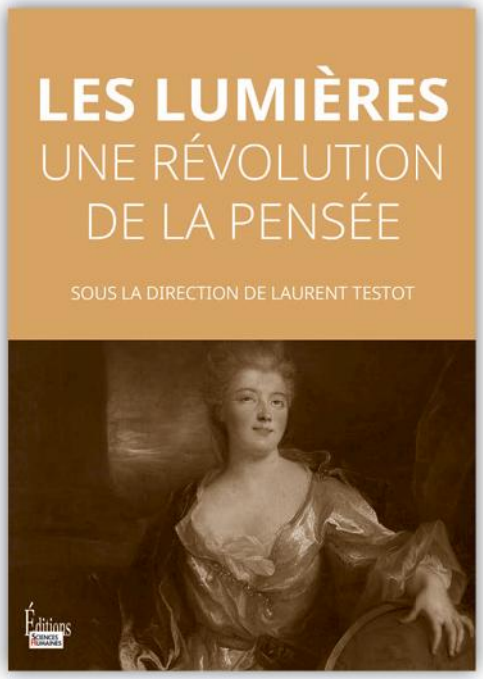
Causette.fr

Délivré à 353101 le 2/19/2023, 12:45:41 PM

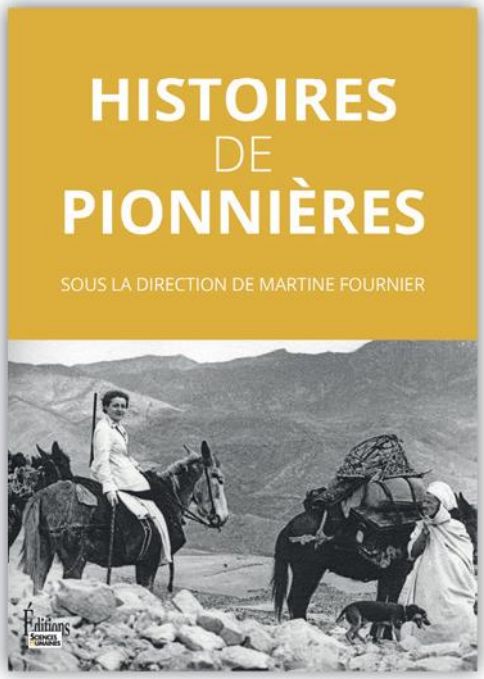


« DÉCOUVREZ **LA COLLECTION BARBARA** DES GRANDS SUJETS, DES BEAUX LIVRES. »

LA GRANDE HISTOIRE DU FÉMINISME
360 PAGES - 21 €



LES LUMIÈRES UNE RÉVOLUTION DE LA PENSÉE
384 PAGES - 20 €



HISTOIRE DE PIONNIÈRES
304 PAGES - 18 €

Éditions Sciences Humaines

RETROUVEZ TOUS NOS OUVRAGES EN SCANNANT CE QRCODE

Délivré à 353101 le 2/19/2023, 12:45:41 PM